



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

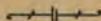
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



FROM THE LIBRARY
OF
PROFESSOR HENRY S. FRIEZE.



Presented to the University of Michigan by Mrs. Frieze
and her daughters, July, 1890.

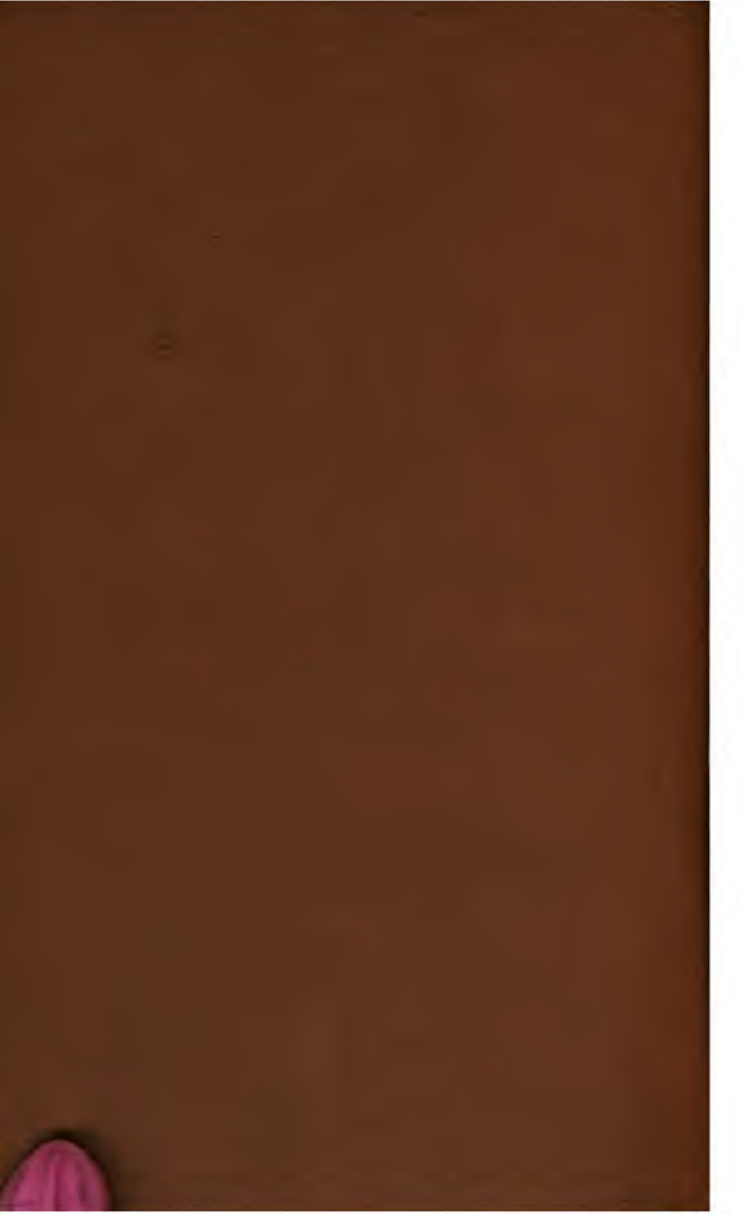
2-2-19

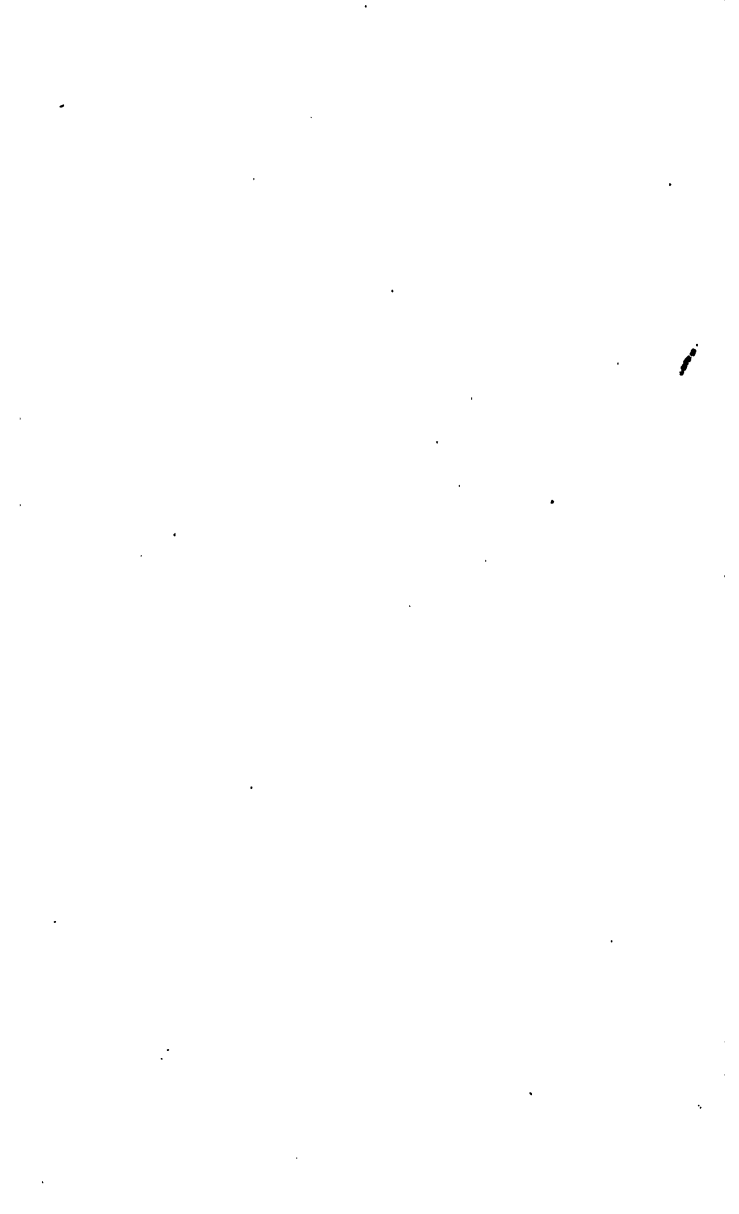
100

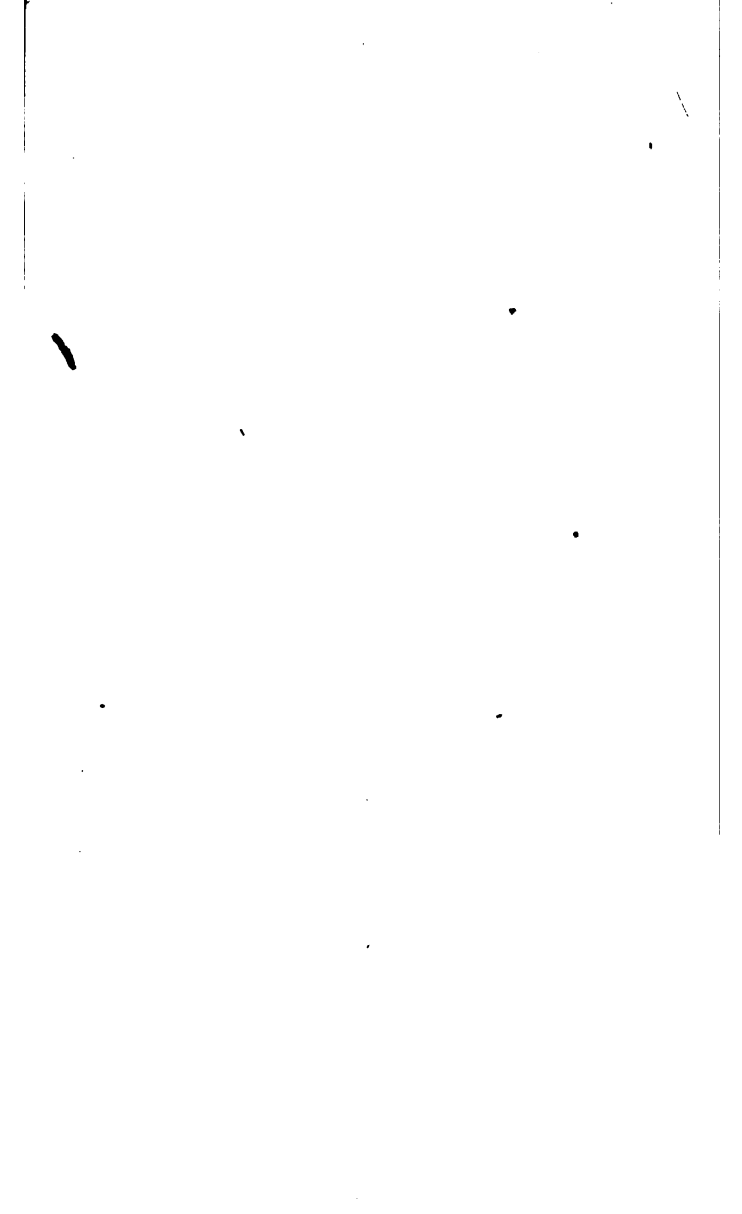
-

.

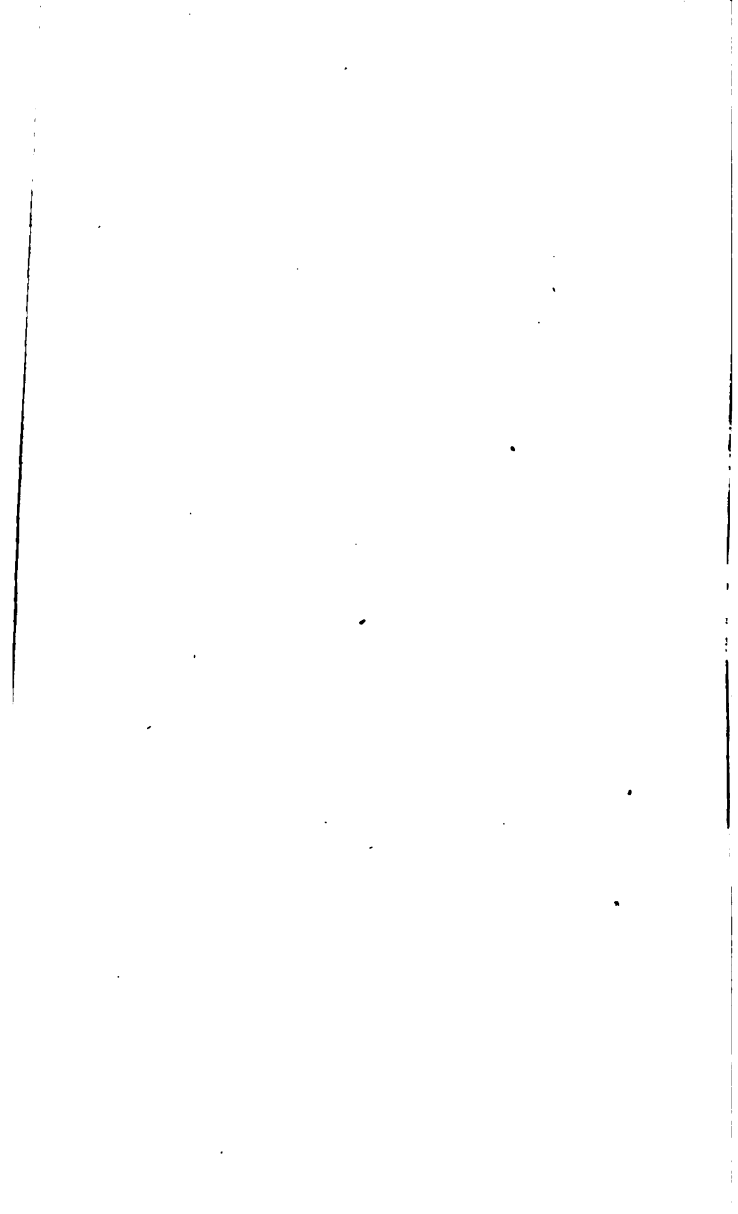
1







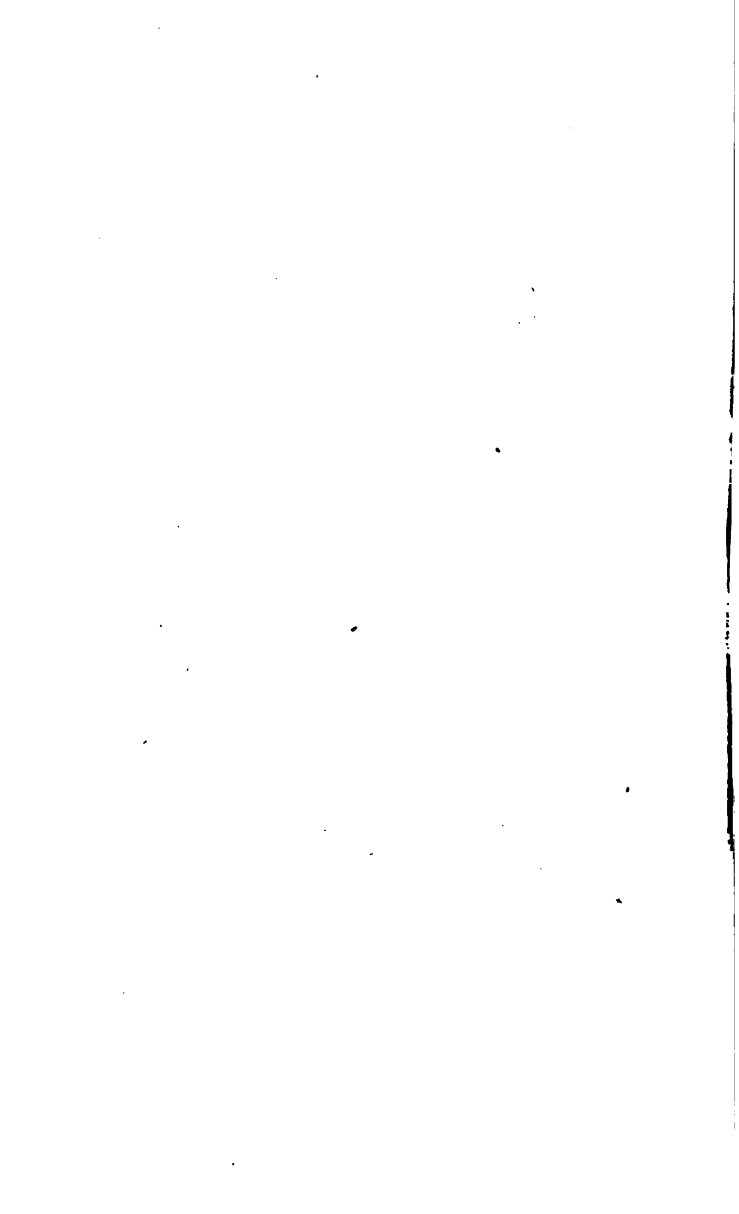




2 1. 0. 1. 2

ŒUVRES
D'HOMÈRE.

TOME PREMIER.

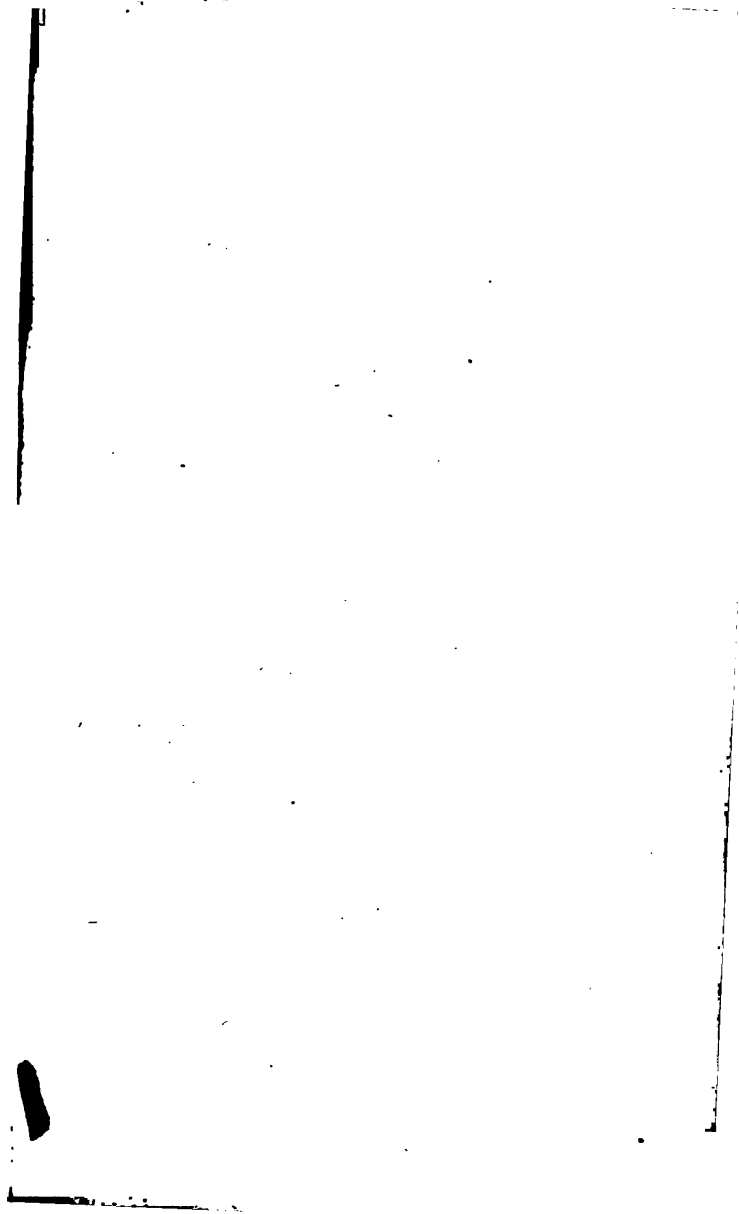


21. a. 1. 1.

ŒUVRES
D'HOMÈRE.

TOME PREMIER.

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE LEBEL,
Imprimeur du Roi, rue d'Erfarth, n. 1.





HOMERE.

Homer. *N. S. 1844*

OEUVRES

31.464

D'HOMÈRE,

TRADUITES DU GREC.

.....
ILIADÉ. — TOME I.
.....

A PARIS,

CHEZ { MASSON ET FILS,
BOSSANGE FRÈRES.

1825.

888

H8

EM42

v.1

BUHR

AVIS DES LIBRAIRES.

CETTE traduction n'étoit point destinée à voir le jour. L'Auteur ne s'en étoit occupé que pour former son style. Mêlé depuis dans des événemens qui pouvoient compromettre son repos, il la jeta dans le public pour se sauver de l'orage, à l'abri du titre d'*homme de lettres*.

Dans sa longue retraite, il y reporta quelquefois ses regards, et y fit quelques changemens. Elle paroît aujourd'hui telle qu'elle nous fut remise en 1790. Nous avons supprimé, dans cette édition, des *alinéa* qu'un mauvais artifice de typographie avoit ridiculement multipliés dans la première. Cette opération, et les corrections que le texte a éprouvées, satisferont peut-être à une partie des reproches que la critique avoit faits à cet ouvrage.

DIALOGUE.

POLYDORE, Alcime et moi, nous allions à l'autel de Cérès offrir à la Déesse les sacrifices accoutumés. En entrant dans le bois sacré, nous trouvâmes Mélésgène assis sous le platane.

Je l'aborde : O Vieillard ! lui dis-je, tes chants sont agréables aux Dieux ; implore pour nous la faveur de Cérès, demande-lui d'agréer nos offrandes, et de récompenser nos travaux. Lui, d'un air recueilli, la tête appuyée sur ses mains, il paroît un moment absorbé dans une rêverie profonde. Enfin, il s'écrie :

Écoute, ô Jupiter ! ô Maître souverain de la nature ! car tout émane de toi, tout rentre dans ton sein.

O Dieu suprême ! inspire à ces mortels l'amour du bien, l'amour de leurs semblables.

Que dans leurs utiles travaux ils trouvent la richesse et le bonheur !

Que toujours loin des combats, au sein de leur patrie, ils cultivent les vertus, la justice et les arts.

Moi, qui n'entendois point le nom de Cérès :

ΔΙΑΛΟΓΟΣ.

ΕΡΧΟΜΕΘΑ πρὸς τὸν τῆς Δημητρός βωμον, ἵνα τα εἰωθότα
ρεζαίμεν ἱερά, ἐγὼ μὲν καὶ ὁ Ἀλκιμος ὁ τοῦ Δρακίου, καὶ ὁ
Πολυδώρος ὁ τοῦ Ἀμφικλοῦ· ὡς δὲ εἰς τὸ τεμένος εἰσελθόμεν
τὸν Μελισσιγενὴν εὐρομέν ὑπο τοῦ πλατάνου καθήμενον.

Κάγω πρὸς αὐτὸν· ὦ γέρον (οἶσθα γὰρ σὺ χαρίζομενα
τοῖς θεοῖς αἰδεῖν), εἰπε ὁ, τί τὴν Δημητρά ἱλαὰν ἡμῖν ποιησεί,
ὥς τα ἡμῶν ἱερά δεχέσθαι, καὶ καλὴν τὴν τῶν ἡμετέρων
ἐργῶν χάριν ἀποδούναι. Ἐκεῖνος δὲ τυτθὸν μέλλησας, καὶ
κεφαλὴν μετὰ χερσὶ λαβὼν, ἔδοκε μέγα τι μερμηρίζειν·
εἰπεῖτα δ' ἦρχεν αἰδομένος·

Κλυθὶ μευ, ὦ Ζεῦ ἀναξ, ὑπάτε, κυδίε, μεγίε.
Πάντα γὰρ ἐκ σέθεν ἐρχεται, ἐς δὲ σε πάντ' ἀναλυνταί·
Ἀλλὰ σὺ τοὺς δ' ἀγαθοὺς τε φίλους τ' ἐμὲν ἀνθρώποισι
Θεῆς, οὐ δ' ἀπογοῦ τε βίου καὶ ἀνολέου ἐπαυρεῖν,
Δὸς δ' αἰετὶ ἀπτολεμὸς ναιεῖν ἐνὶ πατρίδι γαίῃ,
Παντοίας δ' ἀρετὰς τε δίκαια τε πάντα μαθήσαι.

Ἐγὼ δ' ὡς τῆς Δημητρός ἤκουον εὐδέν· ἀλλὰ σὺ μὲν, ὦ

O Mélésgène ! lui dis-je, tu chantes des merveilles de Jupiter ; mais la Déesse dont nous avons besoin, tu l'as parfaitement oubliée.

— Non, je ne l'ai point oubliée. Mais je ne connois de ta Cérès que le nom. Qu'en dire ? tu ne veux pas sans doute que j'invoque un mot comme je ferois une Divinité.

— Que dis-tu là ? que Cérès n'est point une Déesse, ou que tu ignores si elle l'est ?

— Non pas que je l'ignore, mais que je le nie.

— Voilà qui est étrange, incroyable dans un homme dont la sagesse et la science sont si vantées.

— Moi sage ! je n'en sais rien ; mais ce que je sais à merveille, c'est que ta Cérès et tous ces milliers de Dieux qui remplissent notre Olympe ne sont rien moins que des Dieux.

— De tes discours à tes poèmes, quelle différence ! Eh ! que rencontre-t-on dans ton Iliade, que ces Divinités, leurs querelles, leurs combats, leurs conseils, ou dans le Ciel ou dans l'Olympe ? Toujours au milieu des humains, ils donnent, tantôt à l'un, tantôt à l'autre, ou la force ou la

γερὸν, εἶπεν, πάντα περὶ Δίος αἰδεῖς καλά, τῆς δὲ Δημητρὸς,
 ἧς μᾶλλον ἐπιδεομεθα, ἐλαθεῖ πανυ.

Ἄλλ' οὐκ ἐλαβομένη, ὦ γαθε. Τῆς δ' ἦν Δημήτρα καλεῖς,
 ἄλλο τι οὐκ οἶδα εἰ μὴ τ' οὐνομα, ὥς τε χάλειπον εἰναι τι περὶ
 αὐτῆς λεγέιν. σὺ γὰρ ἂν ἐθέλοις ἐμὲ φωνῇ τινὶ ἐμχεσθαι
 ὥσπερ θεῶ.

Πῶς εἶπες, ὦ Μελησιγενες; ἡ τὴν Δημήτρα οὐκ εἶναι θεῶν
 ἢ σὺ γινώσκεις εἰ θεὰ ἐστὶν αὐτῇ;

Οὐ μόνον σὺ γινώσκεις εἰ θεὰ ἐστὶν, ἀλλὰ καὶ οὐκ εἶναι
 θεῶν οὐδαμῶς.

Δεινὸν μὲν τοῦτο, καὶ ἐν τῇ δοκουμενῇ σοφίᾳ ταυτῇ,
 ἀπιστοτάτον.

Ταυτῆς ἣν λέγεις σοφίας οὐκ οἶδα εἰ τι μοι μετέστι· ἀλλὰ
 τοῦτο γὰρ οἶδα σαφῶς, ὅτι οὐδὲ ἡ Δημήτηρ καλουμένη, οὐδὲ
 οἱ μυριοὶ τῶν θεῶν ὀνομαζομένων ὥς ἀληθῶς θεοὶ εἰσι.

Ἀλλὰ τόνδε τὸν νῦν λόγον θαυμάζω, ὅσον δοκεῖ τῶν σῶν
 ποιημάτων διαφέρειν· ἐν γὰρ τῇ Διαδί τι μᾶλλον εἶδεν εἶναι,
 ἡ τοὺτους νομιζομένους θεοὺς, καὶ τὰς αὐτῶν ἐριδας, καὶ
 μάχας, καὶ τὰς ἐν Ὀλυμπῷ, ἢ ἐν οὐρανῷ ἀγοράς; Ἀεὶ δὲ τι
 εἰσὶν ἀνθρώποις ὁμιλοῦντες, ἑκατέρους τε ἡ κράτος ἡ φρεσὶν

peur. Cérès elle-même que tu viens d'abjurer, combien de fois ne l'as-tu pas chantée, comme la mère de la richesse et de la prospérité ! Trouves-tu donc qu'il soit beau de dire une chose en public et une autre à l'oreille ?

— Moi, non, par Jupiter. Je déteste à l'égal des Enfers le mortel qui cache dans son cœur des pensées que sa langue désavoue.

Mais j'ai cru pouvoir, dans un poëme, employer des fictions qu'avoient employées mes devanciers ; j'ai cru pouvoir user des opinions publiques, mais en montrant moi-même l'idée que j'avois de ces opinions.

En effet, cette foule de Dieux, qui ne voit pas que je n'en tiens aucun compte ? Leurs querelles, leurs combats, leurs partialités, leurs blessures, déposent de mes sentimens.

Je serai imbécile, aveugle tant que tu voudras ; encore ne pourras-tu pas dire que je connois et que j'ignore tout ensemble quelle est la nature des Dieux. Quoi ? j'en aurois fait tantôt des êtres immortels, impassibles ; tantôt des êtres aussi misérables que des hommes, soumis à la douleur, et plus vils que les plus vils des humains

εγγυαλιζοντες. Την δε ην νυν απειπες θεαν, ποσακις ηειδες
ως την του πλουτου και ολβου μητερα; η καλον, σοι δοκει
αλλο μεν λεγειν εν φαι, αλλο δ' εν σκια διαγορευειν;

Ου μα δια, ω γαθε· εχθρος γαρ μοι κεινος ομως αιδαο
πυλησιν, ος χ' στερον μεν κευθει ενι φρεσιν, αλλο δε βαζει.

Αλλ' εν τοις ποιημασιν ουκ αλογον εσεσθαι ηγουμην, ει τα
μεν α κοινος ο λογος κατεχει, ος τε των ποιητων οι προτεροι
εχρησαντο, καν αυτος χρησαμην· των δε τούτων ευρηματων
των νοον, οιον εμοι γε εδοκει ειναι, δηλωσαιμι.

Και πρωτον μεν παντοια ταυτα των θεων φυλα οτι ουδενος
ωμην αξια, ραδιως αν τις τεχμαιροι εκ των επ' αλληλους
ερισων, και μαχων, και εκ τευ εν πολεμοις μετ' ανθρωποις
ομιλεν, και υπ' αυτων βεβλησθαι.

Ου γαρ αν εμε φαιης ουτω αφρονα και τυφλον ειναι, ως
την των θεων φυσιν οια εστι γινωσκειν ομου και αγνοειν
παν· αυτους δ' αλλοτε μεν αθανατους και μακχαριους,
αλλοτε δε θνητων ομοιους, οδυνησι τε πεπαρμενους, και
φαυλων ανθρωπων φαυλοτερους ποιησαι.

Jupiter, ou s'il est un autre nom plus digne de l'Être suprême, je l'ai peint si différent des Dieux du vulgaire, qu'il n'y a trait qui leur ressemble.

En lui seul réside la toute-puissance : il étoit avant qu'ils existassent; il n'est point d'intelligence égale à la sienne. Toujours il est assis loin des autres Divinités au sommet de la voûte azurée. Il donne, à son gré, la victoire. Il donne ou il ôte, à son gré, le courage. Le sort, le destin est dans ses mains; il est l'arbitre souverain de la mort ou de la vie. Sa providence veille sur tous les êtres; il tient la balance de la guerre; jamais il ne se mêle dans les combats; son œil compatissant est ouvert et sur les vaincus et sur les vainqueurs; mais l'homme vertueux, l'homme juste est le premier objet de son intérêt et de sa pitié. Son courroux ne s'allume que contre ces mortels odieux dont les arrêts outragent la justice et font gémir les lois.

Voilà, sans doute, l'idée que nous devons avoir de l'Être suprême, de la divine Intelligence. Mais les Dieux du peuple, qu'est-ce autre chose que les folles passions des hommes, ou les agens, les ministres des volontés divines?

Mars, le destructeur des humains, dont la

Τὸν μὲν Δία, ἡ εἰ τι βέλτιον ἐστὶν ὄνομα, ἐποίησά τοσούτων
 τῶν ἄλλων νομιζομένων θεῶν διαφέροντα, ὥστε μὴδε τῆς
 αὐτῆς γενεσεως μὴδε τῆς αὐτῆς φύσεως ὧν δῆλος εἶναι.

Καὶ γὰρ πᾶσα δύναμις ἐν αὐτῷ, καὶ πρότερος γέγονει,
 καὶ πλείονα ᾔδει, αἰεὶ δ' ἐστὶν ἡμενός τῶν ἄλλων ἀπανευθε
 θεῶν ἐν ἀκροτάτῃ κορυφῇ πολυδετραδὸς οὐλύμποιο · τῶν δ'
 ἀνδρῶν οἷς βούλεται δίδωσι νικῆν, μένος τε καὶ ἀρετὴν οἷς
 ἐθέλει ἡ ἐμπνευεῖ, ἡ καὶ ἀφαίρει · ἡ δὲ μοῖρα καὶ αἱ κῆρες
 ἐν αὐτοῦ χερσὶ, καὶ τὸ τῶν ἀνθρώπων ἡ ἀπολεσθαι καὶ βιώναι ·
 τὰ δὲ πάντα αὐτῷ μέλει, καὶ πόλεμοιο ταμίας τετυκται ·
 οὐδέποτε τοῖς μαρναμένοις μισγέται, ἀλλὰ τοὺς ὀλλύντας τῇ
 καὶ τοὺς ἀλλυμένους εἰσὶρων συμπαντάς ἐλεεῖ · οἷως ἐσθλοῖς
 καὶ ἀγαθοῖς συμπάσχει μαλίστα, ἀνδρεσσὶ δὲ κοτεσσαμένος
 χαλεπαινεὶ τοῖς δὲ μόνον, οἱ βίῃ εἰν ἀγορῇ σκολίας κρίνωσι
 θεμιστάς, ἐκ δὲ δίκην ἐλασῶσι.

Ταῦτα μὲν εἴη περισσοῦ τινός καὶ πανυ θείας φύσεως
 γνωρίσματα · ἄλλοι δὲ τῶν ὀνομαζομένων θεῶν τι μᾶλλον
 δοκοῦσιν εἶναι, ἡ τῶν ἀνθρώπων ἀφραδίαί, ἡ τῆς θείας
 βουλῆς ὑπουργοὶ τινὲς καὶ ὑπηρεταί;

Ἀρὴν γε τὸν βροτολοιογόν, τοῦτον μαινομένον, τυκτόν κακόν,

fureur inconstante promène le désastre dans tous les partis, tu m'étonnerois fort si tu ne reconnoissois pas à de pareils traits ces monstres insatiables de combats, toujours altérés de sang, toujours avides de le répandre.

Et cette impudente Vénus, si fatale à Troie, et qui paya d'un si funeste présent la complaisance de Paris, n'est-ce pas évidemment le grand fléau des hommes, cette mollesse voluptueuse qui les énerve, et ces honteuses passions qui les asservissent ?

Ces deux Divinités, je les ai jetées dans le parti des Troyens. Encore, à Troie, comme dans le camp des Grecs, elles n'ont point d'autels, on ne leur offre ni vœux ni sacrifices. Junon elle-même, ai-je besoin de dire que je ne l'ai jamais regardée comme une Déesse ? Dans toute l'Iliade on ne lui adresse ni encens ni prières. C'est Jupiter, Jupiter seul que les Troyens et les Grecs implorent comme le roi et le père des mortels et des Dieux.

La Discorde, l'Injure, les Prières, les Furies, vains noms, fantômes chimériques, heureusement inventés pour embellir un poëme ou pour effrayer les méchans. . . .

αλλοπροσαλλον, θαυμασαιμι αν ει αλλο τι ηγησαις τις ειναι, η το του πολεμειν ακορητον, αφρονα τε και θηριωδη του αιματος διψαν.

Η δε Αφροδίτη, ης ου κυνταρον αλλο, η τους μεν Τρwas βλαπτουσα τοσούτον, αλεγεινην δε πορουσα τῷ Αλεξανδρῷ μαχρουνην, δηλον οτι το, των ανθρωπων μεγα πημα εστι ραθυμειν ηδυπαθοντας, ασελγεια τε και ηδοναις αισχρως δουλευοντας.

Και αμφω μεν τοις Τρωσιν αρηγους επιδησα και συμμαχους· αλλ' ουδ' εν Τροιη, ουδ' εν τῷ των Αχαιων στρατῷ εστιν ουδετερω βωμος, ουδε τις αυτοις ευχεται πανυ. Ηρην δε αυτην οτι θεαν ουκ ωμην ειναι, τεκμαιρειν εστι εκ του εν τη Διadi μηδε θυσαις μηδε ευχαις τετιμησθαι. Δι' μονῳ, ως των θεων και ανδρων ανακτι και πατερι, ευχετοωνται οι Τρwes ομως και Αχαιοι.

Αλλα δη των θεων νοματα, Ερις, Ατη, Λιται και Ερινυες, κενα μεν εστι και αδυνατα γενεσθαι, αλλα μεντοι προς το την διηγησιν θαυματοποιησαι ποικιλως, η και τους πονηρους εκφοβησαι, ουκ αποπως ευρημενα.

— A merveille, ô Mélésigène ! Mais les amours de Jupiter et de Junon, sur le sommet de l'Ida, le sommeil du Maître des Dieux, son ignorance de l'avenir, comment pourras-tu les justifier ?

— Mais je n'en ai pas besoin. Toutes ces fictions, d'autres encore que tu oublies : par exemple, Junon suspendue dans les airs, les enclumes attachées à ses pieds, cette chaîne d'or qui lui lie les mains ; si tu veux en pénétrer le sens, va t'initier aux mystères de l'Égypte. C'est de là que j'ai rapporté ces allégories ; mais il m'est défendu de révéler les vérités qu'elles enveloppent.

— Passe pour tes Dieux ; mais tes hommes, tu ne les a pas faits tels que tu voudrais que nous fussions, vertueux, justes, amis des autres hommes. En vérité, Mélésigène m'étonne. Un sage qui veut nous apprendre à l'être, il ne chante dans ses vers que les fléaux de la guerre, les querelles et le carnage. Tes héros, tes enfans des Dieux, ce sont bien les plus méchans des hommes, si ce n'est qu'il ne faille pas appeler méchans les destructeurs de l'humanité. Achille est un tigre en furie, inflexible, inexorable ; il ne sait qu'égorger et s'enivrer de sang. La pitié est éteinte dans son âme.

Ταυτα μεν, ω Μελησιγενες, ορθως μεν εμοι δεξεις
 απολογησασθαι, αλλα τα του Διους και Ηρας εν Ιδης κορυφῃσι,
 και τον εν Γαργάρῳ υπνον, και την των εσομενων αγνοιαν
 ουκ οίδα απως αν επανορθωσεις.

Ταυτα μεν ω γαῖε απολογιας ουκ ενδειται, αλλ' οσα μεν
 αινιττομενος, και αλληγορων ηειδον, οια νυν ελεγες, και
 την Ηρην υψοθε κρεμωμενην, και τους εκ ποδων ακμονας,
 και τον χρυσειον αρρηκτον τε περι χειρι δεσμον, και τ' αλλα
 παραπλησιως εικασμενα, ει τις ειδεν βουλεται σαφως, εις
 Αιγυπτον πλευσαχτα κειλευω τους ενταυθα ιερῃας ερωταν .
 εγω γαρ τουτους εντευθεν εξηνεγχα μυθους, ες φας· δε
 προφερειν ου θεμις.

Δοξει μεν ισως ταυτα περι της των θεων φυσικῃς ευσεβῃς
 εχειν πιθανως τε λεγεσθαι· αλλα και ανθρωπους ου τοιους
 εποιησας, οιους αν ημας θελοις ειναι, σοφους και αγαθους
 και τοις ανθρωποις φιλους· εγωγε θαυμαζω μαλιστα τον
 Μελησιγενην, οτι αγαθος τε ων και αλλους διδασκων ειναι
 αγαθους, ομως εν τοις αυτου ποιημασι τα του πολεμου κακα
 και τας εριδας και τας ανδροκτασις σεμνως αειδει και
 μεγαλοπρεπως· ους δ' ηρωας και Διους υιους ονομαζει,
 τουτους επι το πολυ των ανθρωπων κακιστους αποφαινει,
 πλην ει το τους ανθρωπους βλαπτειν, τουτο μη κακον ειναι
 λεγοι τις· και γαρ ο Αχιλλευσ μαινεται θηρι εοικως,

— Ουθ' οι φρενες ειναι εναισιμοι, ουδε νοημα

Γναμπτων ενι σῆθεσσι, λεων δ' ως αγρια ηδη,

Ελεον τ' απωλεσεν.

Le roi des rois, le puissant Atride, c'est un tyran, le fléau de ses sujets, qui pour une misérable captive sacrifie et ses soldats et l'intérêt de toute la Grèce. Et la première cause de cette guerre, cette impudente Hélène qui fit les malheurs des Grecs et des Troyens, comment as-tu osé la chanter ?

— Si j'eusse trouvé un sujet plus noble, plus intéressant, je l'aurois préféré; mais en reportant mes regards sur le passé, je ne trouvais point d'événement plus grand ni plus fécond en grands exemples.

Et d'abord, la cause de la guerre, tu conviendras qu'elle étoit assez importante. En ravissant la fille et la sœur des héros, la femme et la belle-fille des rois, ce n'étoit pas seulement Ménélas et les Atrides que Paris avoit outragés. Cette injure intéressoit toutes ces peuplades qui, sorties d'une même tige, ayant et la même langue et les mêmes usages, formoient naturellement une nation distincte et rivale des autres nations; en punissant le ravisseur d'Hélène, en vengeant ses malheurs, chaque citoyen de la Grèce se défendoit d'avance contre un semblable outrage.

Ο δε αναξ ἀνδρῶν Ἀτρείδης ευρυκρείων Ἀγχιμενῶν δη-
μοβορος τις ἐστὶ βασιλεὺς, πασαν τὴν τῶν λαῶν καὶ τῶν κοινῇ
συμφεροντῶν, κούρης ἐνεκα, μνημὴν ἀποβαλὼν . τὴν δὲ
τοῦ πολέμου αἰτίαν, πῶς ἂν ἐτολμας ταύτην Ἑλένην, τὴν
κυνώπιδα, Τρῶων τε καὶ Ἀχαιῶν βλάβην, αἰδεῖν;

Εἰ μὲν εἰ τις ἀξιώτερα πῶς εὐχε τοῦ ποιήματος ὕλη
τῆς Ἑλένης καὶ τῶν ἐπὶ Τροίαν, ταχ' ἂν τὰ βελτίονα προει-
λομένην ἀσμένως· ἀλλὰ πρὸς τὰ παλαιὰ ἀφόρωντι οὐδὲν ἐδοκεῖ
ἢ μείζον γενέσθαι πρᾶγμα, ἢ μείζοσι γέμον παραδείγμασι.

Καὶ πρῶτον γε τὴν τοῦ πολέμου αἰτίαν μεγάλην τίνα
καὶ εὐπρέπη εὐροῖς ἂν εἶναι. Ἀλέξανδρος γὰρ τὴν τῶν ἡρώων
θυγατέρα καὶ αυτοκασιγνήτην, τῶν δὲ βασιλέων τὴν γυναῖκα
καὶ νύον, ἐξαρπάξας, οὐ τὸν Μενελάον ἠτίμησε μόνον καὶ
τοὺς Ἀτρείδας, ἀλλὰ τι τῆς ἀδικίας αὐτῆς καὶ πασι τοῖς
ἐθνέσι προσήκεν, ὅσα τῇ αὐτῇ φωνῇ, τοῖς αὐτοῖς ἐπιτηδεύ-
μασι χρώμενα, συγγενεῖα τε συνεχόμενα, τοῖς ἀλλοδαποῖς
ἤδη τι ὑπῆρχεν ἀντιπαλὰ. Ἐν δὲ τῇ τῆς Ἑλένης ὁρμήματα
τε ζονάχας τε τίσασθαι, ὁμοίαν τίνα ὑβρίν ἀφ' ἑαυτῶν
ἀπάντες ἐφθάνον ἀμυνόντες.

mes parens, et une fille encore au berceau, et les compagnes chéries de ma jeunesse ! mais les Dieux ne l'ont pas voulu ; et je me consume dans les regrets et dans les larmes.

Toujours la honte sur le front, elle se croit un objet d'horreur pour tout l'univers. Si ses yeux ne rencontrent point ses frères dans l'armée grecque,

Peut-être, dit-elle, leurs vaisseaux les amenèrent sur ces bords,

Mais chargés de ma honte, rougissant de mes faiblesses, Ils n'osent montrer, au milieu des guerriers, leurs fronts humiliés.

Elle déplore la mollesse de Paris, elle l'excite à combattre :

Par ses tendres discours, Hélène me rappelle aux combats.

Et ce qu'elle dit à Hector :

O toi que je n'ose appeler mon frère !..... malheureuse ! l'opprobre et le fléau de l'univers ! Ah ! que n'ai-je péri le jour même où je commençai de respirer ! Plût aux Dieux qu'une affreuse tempête m'eût jetée sur une montagne déserte ou précipitée dans les flots ! Que la mer ne m'engloutit-elle dans ses abîmes, avant que tant d'horreurs

Παιδα τε τηλυγετην και ομηλικην ερατεινην
 Αλλα τα γ' ουκ εγενοντο το και κλαιουσα τετηκα.

Αει τ' ιδειν εσι ταυτην αισχυνομενην, πασι τε απεχθα-
 νεσθαι οιομενην. Τους μεν αδελφους εν τω των Αχαιων
 στρατω ως ου δυναται ειδειν,

Η δευρο μεν εποντο (εφη) νεεσσ' ενι ποντοποροισι
 Νυν δ' αυτ' ουκ εθελουσι μαχην καταδυμεναι ανδρων
 Αισχα δειδιότες και ονειδεα πολλ' α μοι εσι.

Την τε του Αλεξανδρου μεθημοσυνην οδυρεται και αυτον
 ες το πολεμειν οτρυνει.

Νυν δε με παρειπουσ' αλοχος μαλακοις επεεσσι
 Ωρμησ' ες πολεμον.

Και ταυτα προς τον Εκτορα .

Δαηρ εμειο κυνος, κακομηχανον, οκρυοεσσης,
 Ως μ' οφελ' ηματι τω, οτε με πρωτον τεκε μητηρ
 Οιχεθαι προφερουσα κακη ανεμοιο θυελλα
 Εις ορος, η εις κυμα πολυφλοισβοιο θαλασσης,
 Ενθα με κυμ' αποερσε, παρος ταδε εργα γενεσθαι.

eussent empoisonné ma vie ! Mais enfin , puisque les Dieux avoient ourdi pour moi une si funeste destinée , que ne fus-je du moins unie à un mortel plus généreux , qui connût la honte , et sût rougir d'un affront ! Le lâche ! il est , il sera toujours insensible à l'honneur . Aussi bientôt il jouira du sort qu'il a mérité.....

La tendresse de Priam et d'Hector pour Hélène atteste qu'elle fut innocente des malheurs de la Grèce et de Troie , qu'elle n'étoit point indigne d'être estimée . Le gardien , le vengeur de Troie , le guerrier qui protégeoit et les chastes épouses et les enfans encore au berceau ; le meilleur des époux , le meilleur des pères , le meilleur des citoyens , le plus accompli des héros , Hector enfin , s'intéressoit à Hélène ; il la défendoit des injures et des outrages .

Si d'autres me reprochoient les communes disgrâces ,
Par tes discours , tu prenois soin de les contenir .

Mon Achille , je le sais , n'est ni parfaitement bon ni parfaitement vertueux . Mais falloit-il faire un homme accompli , un sage , d'un jeune guerrier qui n'avoit été ni éprouvé par les revers , ni instruit à l'école du malheur ? Si je voulois garder la vraie semblance , devois-je peindre un homme si fameux sous des traits si différens de ceux que lui donne la Renommée ? Enfin , je voulois mon-

Αὐτὰρ ἐπεὶ ταδὲ ν' ὦδε θεοὶ κακὰ τεκμηράντο,
 Ἄνδρος ἐπεὶτ' ὠφελλὸν ἀμείνωνος εἶναι ἀκοίτις,
 ὅς ῥ' ἥδη νημέσιν τε καὶ αἰσχεῖα πολλ' ἀνθρώπων.
 Τοῦτ' ὅδ' οὐτ' ἄρ' νῦν φρένες ἐμπεδοί, οὐτ' ἄρ' ὀπίσσω
 ἔσσονται, τῷ κεν μὲν ἐπαύρησέθαι οἶω.

Ὅτι δὲ ἀναίτια τὴν καὶ τοῦ εὐδοκίμειν οὐκ ἀναξία, ὅηλοι
 τῷ Πριάμῳ τε καὶ Ἑκτορί φιλῆσθαι. Ὁ γὰρ τῆς Τροίας
 ἐπισκοπὸς, ὅσκει μὲν αὐτὴν ρυσκέτο, ἐχενδ' ἀλόχους κεδνάς
 καὶ νηπία τέκνα, ὁ τῶν ἀνδρῶν τε καὶ τῶν πατέρων καὶ
 τῶν πολιτῶν, ἀμαδὲ καὶ τῶν ἡρώων βέλτις τῆς Ἑλένης,
 ὑπ' ἄλλων οὐνειδίζομένης οὐκ ἀμελεῖ, ἀλλὰ κεδόμενος, ἀρη-
 γῶν τε παρίσταται.

— Εἰ τις μὲ καὶ ἄλλος ἐνὶ μεγάροισιν ἐνίσπη,
 Ἀλλὰ σὺ τὸν γ' ἐπέεσσιν παραιφάμενος κατέρυκε.

Τὸν δ' Ἀχιλλεὺς εὖ μὲν οἶδα ὅτι οὐδὲ παναρετῆς ἐστίν, οὐδὲ
 παναγαθὸς· ἀλλὰ καὶ οὐκ ἔδει τέλειον ἄνδρα καὶ σοφὸν
 ἀποφαινεσθαι, τοῦ γε νεανίαν δυστυχίας οὐκ ὀκνῶ δοκιμασθέντα,
 μὴ τε σωφρονεῖν ὑπὸ συμφορᾶς τίνος ἐκμαθόντα· ἐπεὶ δὲ,
 οὐκ ἐμὲλλον ἄνδρα περιβόητον τοῦ πᾶσι δοκούντος πολὺ
 διαφερόντα ποιῆσαι, πλὴν εἰ περὶ αὐτοῦ πιθανῶς λεγέιν οὐ
 βουλομένος. Τελευταῖον δὲ, τὰ τῶν ἐρίδων κακὰ μεγάλῃ

trer, par un grand exemple, combien la discorde est funeste. Il me falloit des hommes d'un caractère altier, aisés à s'enflammer; autrement mon édifice crouloit jusque dans ses fondemens.

Mais encore l'âme d'Achille n'est-elle pas aussi farouche, aussi sauvage que tu te plais à la faire. Sa colère fut injuste; mais elle aura toujours, dans l'effervescence de l'âge, dans l'outrage que lui fit Agamemnon, une excuse légitime. Eh! quel autre, insulté comme lui, eût su mieux que lui maîtriser son ressentiment? Combien, peut-être, eussent été plus extrêmes dans leur vengeance!

D'ailleurs, avant que Patrocle fût descendu dans la tombe, Achille aimoit à épargner les Troyens; souvent il leur conservoit la vie, et les vendoit à des maîtres. Mais quand il a perdu son compagnon, son ami, la pitié, l'humanité s'éteignent dans son âme; la rage y entre avec toutes ses fureurs, il n'est plus affamé que de meurtres, il n'est plus altéré que de sang.

Mais comme il est déchiré par le repentir! avec quelle énergie il déteste, il abjure et la colère et la discorde!

τινι παραδειγματι δεικνυσιν επιχειροντα πολλη γουν αναγκη
μεγαλοφυχους ανδρας εισαγειν, και διοργιζεσθαι προπετεις,
επειδηπερ ηλλειπουσης της δε της υποθεσεως, ευθις αν η
κατασκευη πασα και προαιρεσις αρδην, απωλετο.

Ου μην αλλα του Αχιλλεως φυσις ουκ οσοι κατηγορε
αγρια και θηριωδης · η γαρ αυτου μνηις, ειπερ τι προς τους
αλλους των Αχαιων ενδειται δικες, καλεν ομως εχει εν τη
φλογωδει αυτου ηλικια και τη του Αγαμεμνονος υπεροπλια,
και υβρει δικης προφασιν · αλλα μην ολιγοι των ουτως
ητιμημενων αντικρυς, ουκ ομοιον τι παθοιεν, μαλλον δε και
επι πλειον της τιμωρησεως ουκ ανεπεθεοιεν.

Προς τρυτοις δε, πριν Πατροκλον επισπειν ορησιμον ημαρ
τοφρα τ'Αχιλλη πεφιδεσθαι φιλτερον ης Τρωων και πολλους
ζωους ελεν ηδ' επερασσε · αλλ' επει φιλον ωλεσ' εταιρον,
τοτε και τον ηλεον απωλεσε, και την φιλανθρωπιαν, τοτε
κακα φρεσι μηδετο εργα, ουδενδ' αυτω μεμηλε, χλην η ο φo-
νος τε και αιμα και αργαλεος ζονος ανδρων.

Ηδε αυτου μεταμελεια και μνηιος απορρησις οιαν εχει
δυναμιν και των εριδων καταγνωσιν και απεχθειαν.

Ah ! que n'ai-je péri plutôt ! malheureux ! qui n'ai point défendu les jours de mon ami ! Il est tombé loin de son cher pays, et ses derniers vœux ont vainement imploré ma vengeance ! . . .

Je ne reverrai plus mon heureuse patrie ! J'ai été inutile à Patrocle ! j'ai été inutile à tant de guerriers qui ont mordu la poussière sous les coups de l'homicide Hector, et près de mes vaisseaux, je languis, vil fardeau de la terre.

.
Périssent la Discorde et dans le ciel et sur la terre !

Périssent la Colère !

On ne doit pas louer, sans doute, tout ce que lui fait faire l'ardeur de venger son ami. Un autre le pardonneroit peut-être. Moi, loin de louer des actions aussi atroces, je me suis attaché à les peindre des couleurs les plus noires.

Mais, quand il a dompté son ressentiment, quand il n'est plus aveuglé par la rage, Achille redevient un homme sensible, l'ami des hommes, le bienfaiteur de ses ennemis mêmes. Il a pour Priam le respect qu'on doit à un infortuné ; il l'honore comme un roi ; il pleure avec lui ; il lui rend son fils ; il remplit, en un mot, les devoirs de l'ami le plus tendre, de l'hôte le plus attentif.

Le roi des rois, Agamemnon, cède à son or-

Αὐτίκα τεθναίνην, ἐπεὶ οὐκ ἀρ' ἐμελλον εταίρῳ
 Κτεινομένῳ ἐπαμῦναι· ὁ μὲν μάλα τήλοτε πατρὸς
 Ἠφθιτ' ἐμιοῖ δὲ δῆσεν ἀρῆς ἀλκίτηρα γενεσθαι.
 Νῦν δ' ἔπει οὐ νεομαίγῃ φιλήν ἐς πατρίδα γαίαν,
 Οὐδὲ τι Πατροκλῶ γενομένη φας, οὐδ' ἐταροῖσι
 Τοῖς ἄλλοις, οἱ δὲ πόλεις δάμεν Ἐκτορι δίῳ,
 Ἀλλ' ἤμῃ παρα νηυσὶν ἐτώσιον ἀχθος ἀρουρῆς.

.....
 Ὡς εἰς ἐκ τῶν θεῶν ἐκ τ' ἀνθρώπων ἀπολοῖτο
 Καὶ χολός.

Ὅσα δὲ Πατροκλέου κταμένοιο χολῶθεὶς ἐπραξεν, ἐπαινέειν μὲν
 οὐκ ἐστίν, ἀλλὰ συγγνώμῃς ταχ' ἄν, ὥς εἰκε, τυγχάνοι· ταῦτα
 δ' ἐμπῆς οὐκ ἐπῆνεσα, πολλοῦ γέ δει· ἀλλὰ καὶ ἀπανθρώπως
 τε καὶ ἀνοσίως εἰργασμένα μᾶλλον ἐπεδείξα.

Ὡς δ' ἐπαύσατο χαλεπαίνων καὶ μαίνομενος, οὐ φιλάνθρω-
 πῶς μόνον, ἀλλὰ καὶ πρὸς τοὺς πολεμίους ἐπίεικῆς τε καὶ
 εὐεργετῆς ἐγένετο πάλιν. Τὸν γὰρ Πριάμῳ ἤς εἰκε παν-
 ἀποτμον αἰδέσεως, καὶ βασίλειά τιμῆς ἀξιώσας, αὐτῷ τε συν-
 ὀδυρομένος, τὸν υἱὸν ἀπέδωκεν· ὅλως δὲ παρέσχεν ἑαυτὸν
 μῆτε λόγῳ μῆτ' ἔργῳ, τοῦ φίλτατου τῶν ξένων ὑπο-
 δεικτέον.

Ὁ δ' ἀναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων, τῷ ἑαυτοῦ μεγαλήτορι

gueil et à son empressement. Sa foiblesse fait le malheur des Grecs et sa honte. Mais, après son erreur, et grâce à son erreur même, il devient un plus grand roi, un homme plus estimable.

Les conseils le trouvent plus docile. Il dépouille l'orgueil de son rang, il abaisse le sourcil impé-rieux de la royauté. Le salut de son armée l'occupe tout entier; toujours il demande à être éclairé. Il excite la valeur des autres; mais lui-même il vole aux dangers, aux combats le premier. Pour la gloire commune, pour le salut de la Grèce, il s'abaisse à la prière, il s'humilie presque aux genoux d'Achille. Rien ne lui paroît plus honteux et indigne d'un roi, que d'errer et de ne pas se commander à soi-même.

Tout l'ensemble de mon poème tend à l'instruction des hommes. Tout y a pour objet de les rendre et meilleurs, et plus justes, et plus sages.

C'est moi qui, le premier, ai appris aux nations que la guerre n'étoit légitime que contre un injuste agresseur; que la guerre même finissoit à la victoire. Dans l'Iliade, les Grecs, après neuf années de combats, consentent encore à un traité; et à ce traité ils n'attachent point d'autre condition que

θυμῷ εἶξας, πολλὴν μὲν τοῖς Ἀχαιοῖς ἐσέθηκε βλάβην, πολλὴν δ' αὐτὸς αἰσχυνὴν ἀνεκομισάτο. Καὶ τοὶ ἐκ τούγῃ ἀμαρθεὶν βασιλεὺς τε ἀγαθὸς καὶ ἀνὴρ πολλῶ ἀμείνων ἔγχετο.

Ἐκ τούτου γὰρ ἀκούειν τε καὶ πείθεσθαι ῥαὼν ἤδη, καὶ τὴν τοῦ κράτους ὑπεροχὴν καὶ τὰς τῆς βασιλικῆς τιμῆς, ὡς εἰπεῖν, ὀφρυὰς χαλαζῶν ὑψησί· αἰεὶ δ' ἐστὶ φροντίζων ὅπως αὐτῷ σοὸς εἴσαι ὁ στρατός, ἀλλοὺς τε τῶν βουλευμάτων τὰ ἀριεὶς διερευνῶν, καὶ πολεμίζειν ὀτρυνῶν· αὐτὸς δὲ ἐν τοῖς τῆς μάχης κινδύνοις, αἰνῇ τε δηιοτητί πολὺς. Τελευταῖον δὲ τῷ Ἀχιλλεὶ κοινῆς ἐνεκὰ δοξῆς καὶ τῆς τῶν λαῶν σωτηρίας λίσσεται, καὶ μόνον οὐ γούναζεται· ταπεινὸν καὶ βασιλεὺς ἀνδρὸς ἀναξίαν ἠγρούμενός οὐδέν, πλὴν το ἀμαρτάνειν καὶ τὸν θυμὸν οὐκ ἰσχεῖν.

Πᾶσα οὖν τοῦ ποιήματος κατασκευὴ δὴλον ὅτι εἰς τὸ τοὺς ἀνθρώπους παιδεύσαι ὠκρόδομηται, καὶ πρὸς τὸ ποιῆσαι αὐτοὺς ἀμείνονας, ὥς ἐσφωτέρους καὶ δικαιότερους ἀν γίγνεσθαι ἀναγκινώσκοντας.

Ἐτι δὲ καὶ μίαν τοῦ πολέμου δικαίαν εἶναι προφασίμιν ἰδιότατα, τὸ ἀφικεῖσθαι· τοῦδε πολέμου τέλος, τὸ νικῆσαι. Καὶ γὰρ, ἐν τῇ Διαδί, οἱ Ἀχαιοὶ ἐνεκὰ ἤδη ἔτεσι τοῖς Τρῶσι πολέμησαντες, καὶ δεκάτῃ περ ἐμῆαυτῷ παιεῖσθαι διαλλαγῆς οὐκ ἀνεύεον, τῶν δὲ σπονδῶν ἄλλος οὐ νόμος ἐστὶ, πλὴν ἡ

la restitution d'Hélène, la restitution des trésors ravis avec elle, et un tribut qui compense leurs pertes et atteste leur triomphe.

Mais ce n'est point pour de simples particuliers, c'est pour les peuples que j'ai écrit. A peine sorti de l'enfance, je conçus que je n'étois pas né pour moi seul, que je me devois tout à l'univers, du moins à cette partie de l'univers que le Ciel avoit placée plus près de moi.

Je commençai par méditer dans le silence sur la nature des hommes, sur leurs rapports, sur l'intérêt des individus, sur l'intérêt des sociétés. Je promenai ensuite mes regards sur notre continent et sur les îles qui l'environnent. J'étudiai la constitution, les lois, les usages des peuples qui les habitent; je recherchai quelle étoit la puissance, la richesse, le revenu de chacun de ces États.

Dans le continent, je vis des gouvernemens mobiles et mal affermis; presque partout des dissensions intestines; point de police, des lois sans accord et sans vigueur; les grands en guerre avec les petits; les premiers aspirant à la tyrannie, les seconds amoureux d'une liberté indéfinie et sans bornes.

την Ελενην και τα ηρπασμενα συν αυτη χρηματα παλιν
αποδουναι, τοις δ' Αχαιοις, ην εικος, τιμην αποτινυνναι . .

Αλλ' η μεν Ιλιας παντι τῷ ὄχλῳ μᾶλλον ἢ τοις ἰδιώταις
γεγραπται. Ἐγὼ γὰρ εὐθὺς ἐκ τοῦ παιδὸς οὐκ ἐμοὶ γέ μόνον
ἐμε γεγενησθαι ἠσθομένην, ἀλλὰ καὶ πασιν, ὡς εἶπεν, τοιαύτη γ'
ἐν αὐτῇ χώρᾳ κατοικοῦσι.

Ἡρχομένη συν ψυχῇ τῇ τῶν ἀνθρώπων ὅποια ἦν, καὶ ἄ μὲν
ἰδίᾳ χρησίμα, ἀδὲ κοινῇ συμφερόντα σκεπτομένης· ἐπειτα
δὲ τῶν ἐν τῇ ἡπείρῳ τῆδε, καὶ ταῖς περὶ νῆσοις πόλεων
ὅποια μὲν ἡ πολιτεία, οἱ νόμοι, καὶ τὰ ἐπιτηδεύματα, ὅσα
δ' ἡ δύναμις, τὰ τε χρήματα, καὶ προσοδοί.

Καὶ τὰ μὲν πλείστα ἐν ἡπείρῳ ἐωρων ὅτι οὐ βεβαίως πεπο-
λιτεύται, ἀτὲ ζασιαζόντα τὸ πολὺ· ἦν δὲ τίς ἀταξία τῇ
καὶ τῶν νόμων, ὡς εἶπεν, ἀνομία, τῶν τε δυνάτων πρὸς τοὺς
ἀδυνατοὺς ἀγώνισμα καὶ μάχη· τῶν μὲν τῇ τυραννίδι ἐπι-
βουλευόντων, τῶν δὲ ἀορίστου καὶ ἀπειρεσίου τίνος ἐλευθερίας
ἐπιθυμούντων.

D'un côté, les Lacédémoniens, déjà puissans menaçoient de le devenir encore davantage. Leur caractère dur et agreste ne sembloit formé que pour la guerre.

De l'autre, Athènes florissante annonçoit une rivale à Lacédémone; je crus voir ces deux États prêts à se disputer l'empire, et les autres, déterminés par des intérêts divers, s'attacher à l'une ou à l'autre de ces deux puissances, se mêler dans leur choc; et de là, le feu de la discorde et de la guerre embraser toute la contrée.

Les peuples voisins de la mer, tels que les Corinthiens, ne songeoient qu'au commerce et aux richesses. Les insulaires, tranquilles au milieu des eaux qui les environnent, voyoient dans la mer et dans leurs vaisseaux une barrière impénétrable; les uns et les autres étoient indifférens aux mouvemens qui agitoient l'intérieur du continent.

Les colonies transplantées dans l'Asie et dans l'Hespérie avoient presque oublié leur métropole. Aux mœurs, aux usages de leur ancienne patrie, elles avoient substitué des mœurs et des usages nouveaux, et affectoient l'indépendance.

De là, point de liaison de peuple à peuple; par-

Ομως δε η Λακεδαιμονιων δυναμις ηδη μεγα τι, και αυξανειν επιδοξον, αλλ' η φυσικη αγρια, και εις το πολεμειν διατεικομενη.

Αθηναιοι δ' ωσπερ ηβωντες ηδη, και νεαζοντες, τοις Λακεδαιμονιοις ησαν αντιπαλοι, ως ε δηλον ειναι γενησομενον αμφοτεροις περι της αρχης αμιλλημα. Και τ' αλλα δηπου των εθνων εκατεροις ιδια τινι προαιρεσει συναπτομενα, μετα χρονον ου πολυν ηδοκει συγκρουσισθαι, και ολην διασπασαντα την χωραν πολεμω συνταραξισθαι.

Οι δε παραβαλασσοι, οious περ αν Κορινθιους ειπης, τα περι της εμποριας και των χρηματων φροντιζοντες μονον οι δε νησιωται τη θαλασση και ταις αυτων ναυσιν, ωσπερ τειχει τινι πιςευοντες τα εν ηπειρω περιωρων.

Οι δε αποικισαι και εν της Ασιας η της Εσπεριας γης πειρασιν ενοικουντες, την των μητροπολεων μνημην μονον ουκ απεβαλον, νεωτεροις τε διαιτημασι και επιτηδευμασι χρωμενοι, αυτονομοι ηδη τι και εκλελυμενοι διηγον.

Ως ουκ αμιξιαν μονον των πολεων ειναι, αλλα και αναρ-

tout des dissonances, et bientôt la haine et la guerre; des gouvernemens sans vigueur et sans stabilité au dedans, sans force et sans ressource contre l'étranger.

Dans cette lutte, dans cette division, rien d'assuré, rien de permanent; il falloit que les États périssent, et avec les États, le bonheur des individus.

J'imaginai un moyen de donner à la félicité des peuples et des particuliers une base solide et durable. Des nations sorties, il est vrai, d'une même tige, mais dissemblables et divisées, ne pouvoient point être contenues et enchaînées les unes aux autres par ces liens fragiles que forme l'humanité. Il falloit, pour les rapprocher, pour les unir, des nœuds plus étroits, une même patrie, une même religion, un même gouvernement, un intérêt commun.

Je conçus qu'il n'étoit ni utile ni possible de réunir en un seul État tant de petits États qui couvroient la face de cette contrée. Mais je crus qu'on pouvoit les amener à établir entre eux une confédération, et à se faire d'une alliance générale un rempart contre les invasions de l'étranger. Mais ce projet devenoit encore impraticable, si

μοσιαν τινα και παντα τη πολεμῳ παραπλησια. Και δια τουτο προς τα ενδοθεν ασθeneis ημεν και αβεβαιοι, τοις δε αλλοδαποις ευληπτοι και ευκαταγωνισοι.

Εν τουτω δε των παντων αγωνι και διχοσαστα, μονιμον και ασφαλες ουδεν, αλλα τα μεν κοινα ταχεως απολεισθαι, προσδοκιμα, τα δε των ιδιοτων αμα και συντριβεισθαι.

Παντα δε ορθως ωμην εξειν, ευδαιμονιαντε ου των πολεων μονον, αλλα και εκασων εν αυταις ανθρωπων εσεσθαι, ει ταυτα τα εθνη συγγενη μεν, αλλα διαφεροντα πολυ και αφεσηκοτα, ου λεπτῳ γ' εκεινω της φιλανθρωπιας, αλλα κρατερω τουτω της αυτης πατριδος, των τ' αυτων ιερων και διαιτηματων, ετι δε και των αυτον κοινη συμφεροντων και βλαπτοντων δεσμῳ αν συνεχοιντα.

Ου μεν τοι εκ τωσων πολεων μιαν τινα ποιησαι ραδιον η χρησιμον ηγουμην, ουκ αδυνατον δε πασας πειθειν ενσπονδους τε ειναι, και προς τωσ αλλοδαπους τη παντων συμμαχια, ωσπερ τειχει τινι, περιβαλλεσθαι. Αλλ' ανενδεκτον και

tous ces États n'adoptoient une même forme de gouvernement.

J'étudiai la nature des différentes constitutions. La monarchie, bonne en elle-même, me parut encore adaptée au caractère et à la situation des peuples que je voulois déterminer à s'unir.

En effet, ils n'étoient pas mûrs pour la démocratie. L'établissement même de la démocratie exige du temps, et ne se fait qu'après une longue lutte et de pénibles combats. Formée une fois, les divisions, les querelles, les mouvemens aveugles d'une foule ignorante, l'ébranlent et la retiennent long-temps dans un état de foiblesse. Elle éprouve mille chocs avant que d'arriver à cette coalition de toutes les parties qui en fait la force et la durée. Dans ces fermentations, dans ces convulsions, la constitution périra peut-être; les citoyens, fatigués, découragés, tomberont sous le joug d'un tyran domestique, ou sous les lois d'un conquérant étranger.

Dans l'oligarchie, trop de maîtres, et des maîtres trop voisins de leurs sujets. L'autorité s'y compose des volontés, souvent des caprices et des folies de tous ces maîtres; de là, plus de haine, plus de jalousie contre l'autorité. Le gouvernement, tou-

τούτο, εἰ μὴ κοινὴ ἐν τοῖς ἀπασὶ δημοῖς πολιτεία καταστήσεται.

Πάσων δὲ τῶν πολιτειῶν φύσιν ἐπισκοποῦντι ἡ βασιλεία μὲν ἔδοκει μοι καὶ αὕτη ἀγαθὴ τυχευοῦσα, καὶ τοῖς ἐνθενδε ἐθνεσὶ προσήκουσα.

Οὐκ ἐστὶ γὰρ πρὸς τὸ δημοκρατεῖσθαι ἀκμαΐζει· τὸ τε δημοκρατίαν καταστήσαι πολλοῦ μὲν χρόνου, πολλοῦ δ' ἀγωνισματος ἐνδεΐται. Καθισταμένη δὲ, διὰ τὸ ζασιαίνειν καὶ ἐρίζειν καὶ ἀφρονεῖν, σφαλὲρα δὴν εἶναι καὶ ἀσθενὲς, πολλὰ δὲ πείσεται πρὶν εὐπηκτῶς συναρμολογεῖσθαι. Τὰχ' ἂν δ' ἐν τῷ κλονεῖσθαι καὶ ἀγωνίζειν, ὀλιγοχρόνια πάνυ διαλυσεταί· οἱ γὰρ πολῖται καμνοντες τὲ καὶ ἀνελπίστοι τίνα πού δεσποτὴν οἰκεῖον εὐρησοῦσιν, ἢ πείσονται ἀλλοφυλόν.

Ἐν δὲ τῇ ὀλιγαρχίᾳ, ἀνεκτόν τι τῶν βασιλικῶν πλῆθος, οἱ τ' ἀρχόντες τοῖς ἀρχομένοις ἑγγύτεροι. Αὕτη δ' ἐκ πλείονων θέλῃσεων τε καὶ ἀφραδίων συγκεκροτημένη δύνασις, ἐχθρῶδες τι μᾶλλον καὶ ἐπιφθονὸν ἔχει· ταύτη γὰρ εἰσὶν πολλὰ τι

jours inquiet et soupçonneux, craindra ses sujets, et se craindra lui-même.

Ces deux espèces de gouvernemens tendent toujours à s'isoler. S'ils peuvent s'allier un moment pour repousser le danger qui les menace, ils ne formeront point une confédération permanente. Une vague de la démocratie engloutira les projets qu'une autre vague avoit enfantés; un soupçon dans l'oligarchie fera évanouir les déterminations les plus sages.

Reste la monarchie. C'étoit le gouvernement de nos pères, on en retrouve l'image dans nos maisons, les vestiges dans nos mœurs, dans nos usages et dans nos lois. Mais pour entrer dans une confédération, il ne faut à mes rois ni une grande étendue de terre, ni une étendue illimitée d'autorité.

Ce ne sera point ce que j'ai vu dans presque toute l'Asie, où un seul veut pour tous; il faudra qu'un seul commande ce que tous auront voulu. J'ai tracé, dans l'Iliade, une ébauche de cette monarchie paternelle. Agamemnon n'ordonne rien qu'il n'en ait été délibéré. Dans les occurrences communes, il consulte les rois et les grands. Dans

κηδουσινων και υποψιων εμπεφυκεναι, και τοις κρατουμε
διηνακες απ' αλληλων τε και απο των υποχειριων δεος.

Αλλα και τωνδε των πολιτειων εκαστη μεν, πετρας απο-
τομου δικην, ερημος καθ' εαυτην, και ασυνακτος διαμενει·
και περ εν τοις τυγχανουσι των κινδυνων ολιγοχρονιαν τινα
ποιησωνται συμμαχιαν, το επι ραδον ενσπονδους ειναι ουκ
ενδεχονται. δημοκρατουμενοις γαρ ηντινα το νυν κυμα βου-
λην εισενεγκε, το παραυτικ' αποφερον οιχεται· τα δ' ολι-
γαρχουσι προβεβουλευμενα τ' ουλαχιστον υποψιας πνευμα
διαφθειρει.

Ουκουν προς την βασιλειαν τραπεσθαι λοιπον εστι· ην δε
τουτο πατρων ημιν, ετι δε και της δε πολιτειας σκια τις εν
οικοις, τι δε και εν τοις εθεσι και νομοις διαμενει. Αλλα τους
βασιλεας εχρην, τους γε κοινην τινα συμμαχιαν ποιησομενους,
ουκ ευρειας πανυ χωρας αρχειν, ουδε ανομους και αυτοκρα-
τορας ειναι.

Ου μεν γαρ ομοιον τι ενεθυμησαστην αις ορωμεν επι το
πολυ εν τη Ασια δυναστειαις, ινα του βουλευσθαι συμπαντας το
τινα μονον εθελειν περικρατει, αλλ' οπως αν βουλωνται παν-
τες, ουτως ενα δθηεν αρχειν λυσιτελει. Της δε πατρικης βα-
σιλειας ταυτης το παραδειγμα εν τη Ιλιαδι απεικονισθεν
ιδει τις· ο γαρ Αγαμεμνων ου πριν τι δημοσια κελυει, η
βεβουλευται· περι δε των μικρων και τυγχανοντων οι μεν

les affaires qui intéressent la gloire et le salut de tous, il consulte toute l'armée.

Pour gouverner les mouvemens d'une multitude souvent mal instruite, plus souvent emportée par la fougue d'une première sensation, il faut des orateurs. Les rois, les grands apprendront à régner par la parole. A l'exemple d'Achille, ils s'instruiront à parler dans les assemblées, et à combattre dans les champs de la gloire.

J'ai cru que plusieurs monarchies, toutes constituées sur ce plan, tendroient naturellement à s'unir, et qu'une confédération solide en formeroit une puissance unique. Des rois seuls pourroient dégénérer en conquérans; mais leurs volontés, balancées par le contre-poids de tant d'autres volontés, doivent se fixer à un état de paix et de défense.

Voilà les raisons qui m'ont fait célébrer des monarques; voilà pourquoi j'en ai fait des enfans de Jupiter, pourquoi j'ai fait descendre de Jupiter même, et le sceptre qu'ils portent, et le droit qu'ils ont de commander.

Il ne seroit pas étonnant qu'un jour des usurpateurs voulussent s'appuyer de ma doctrine, et

βασίλεις και αριστοί, περι δε των μαιζονων και τη κοινη δοξη η σωτηρια προσηκοντων η των παντων αγορα συναλεσται .

Τουτου γε μην του ωχλου την αμαθιαν και αφραδιαν ουκ εστιν οσις αν δυναται κυβερναν, ει μη δεινος λεγειν. Τους ουν βασιλειας και αριστους χρη της δεμηγοριας απτεσθαι, τοιους δ' ειναι οιον Αχιλλεα γενεσθαι ο Φοινιξε διδασκε,

• Μυθων τε ρητηρ' ειναι, πρηκτηρα τε εργων.

Καγω μεν ηγουμην εκ πολλων πολειων ουτω πεπολιτευμενων μιαν ραδιως αν γενησεσθαι, δια το ενσπονδους ειναι δυναμιν. Οι μεν βασιλεις, ην αρχουσι και βουλευουσι μονοι, ταχα αν τα εαυτων αυξειν πολεμιζοντες επιθυμοιεν · αλλ' αντιρροποις των πολλων θελημασι χατεχομενους αναγκη επι την ειρηνην, και το την αδικιαν αμυνεσθαι πλεονακις αποκλινειν.

Ταυτα σοι εστιν, ων ενεκα τηντε βασιλειαν επηνεσα πανταχου, τους δε βασιλειας διογενεις ωνομαζον, το τε σκηπτρον και την βασιλικην τιμην εκ διος ειναι εδιδασκα.

Και μην δεινον ουδεν ει, μετελθοντος χρονου, τους εν Ιλιαδι λογους ενιοι των τυραννιδας κατασπσαι γλιχομενων

que mes poèmes entrassent dans nos cités avec des *tyrans* (1). Mais quiconque saura les entendre, n'y trouvera rien qui favorise la *tyrannie*.

Si j'étois né dans l'opulence, j'aurois voulu influer sur les assemblées par mon éloquence; je me serois établi, peut-être, maître en législation et en gouvernement.

Mais, dans un citoyen obscur et pauvre, une pareille entreprise n'eût été qu'une folie ridicule. Je vis que la poésie étoit honorée, que les poètes étoient considérés comme les organes de la Divinité, qu'on croyoit à leurs oracles; je me fis poète, pour être oracle aussi.

Je me flatte que mes poèmes auront quelque célébrité; je me flatte qu'ils ne seront point inutiles à ma patrie : mais combien de temps durera ma réputation, c'est ce que j'ignore.

A voir les progrès de la puissance et du luxe, les changemens qui sont arrivés dans nos manières, dans nos mœurs, dans nos âmes, il faut bien

(1) Allusion à Pysistrate, tyran d'Athènes, qui le premier y fit connoître les poèmes d'Homère. *Tyran*, usurpateur de l'autorité. *Tyrannie*, autorité usurpée.

συνηγόρους επικαλοῖεν, τὰ δὲ μου ποιήματα εἰς τὰς πόλεις
ἀμὰ τοῖς τυράννοις εἰσερχοῖντο ἄλλα τοῖς ἀναγινώσκουσιν,
ὅσον κισθανεσθαι, οὐδὲν οὐδαμῶς ἐν αὐτοῖς δοξεῖ τῇ τυραννίδι
συνεπιμαρτυρεῖν.

Ἐγὼ μὲν εἰ πολυχρήματος καὶ ὀλβίος ἀν' ἐγενόμην, ὥς
ἀν' ἐβούλομην σεμνὸς τίς ἐν ταῖς ἀγοραῖς τῶν περὶ τῆς πολι-
τείας καὶ νομοθεσίας εἶναι διδασκαλός.

Ἀλλ' ἐν μικρῷ καὶ ταπεινῷ γενομένῳ, πολλοῖς ἀν' γέλῳ
καὶ μωρίᾳ ὀφλεῖν δοξαίμην τοῦτο ἐπιχειρήσας, Ἀλλὰ τὸ ποιη-
τικὸν ὅρων ὅτι τιμῆς πολὺ μὲν εἶχε, τοὺς δὲ ποιητὰς ὥσπερ
τινας τῶν θεῶν ἀγγέλους ἀκούειν τε καὶ πιστεῖν, ποιητῆς
ἐγενόμην, ἐνεκά τοῦ χρῆσαι καὶ αὐτός.

Οὐ δ' ἀκλεῖα μὲν εἶσθαι ἐλπίζω τὰ ἐμου ποιήματα, οὐδὲ
ταῖς ἐνθενδὲ πόλεσιν ἀνωφελῆ, ἀλλ' ὅσον εὐδοκίμησιν
χρόνον οὐκ οἶδα.

Θεωροῦντι γὰρ εἰς ὅσον ἐπελθομένῃ ἡδὴ χρήματων, πολυτε-
λείας τε καὶ τρυφῆς, ὅσα δὲ νειώχμῳ καὶ ἐν τῷ τῶν ἀν-
θρώπων βίῳ καὶ δαιτημασί καὶ θυμῷ, δῆλον ὅτι πολλοῦ

m'attendre à perdre beaucoup un jour de cette gloire où je me promets d'atteindre.

Déjà la hauteur de nos esprits s'abaisse; ce que nous croyons encore de la flerté va s'altérant par degrés, et finira par s'éteindre. Ces passions fortes et énergiques qui élevoient les âmes des vieux temps, qui exaltent encore quelques âmes privilégiées, se décomposeront, et iront mourir dans le misérable cercle de quelques coteries obscures et dans de sourdes intrigues. Ainsi des fleuves majestueux, après avoir désolé quelquefois et souvent fécondé les campagnes, se divisent en ruisseaux, et se perdent dans les sables.

Mon Achille sera un géant, dont toutes les affections paroîtront exagérées. Son amitié pour Patrocle sera une fureur, sa vengeance une atrocité, la simplicité de ses mœurs une bassesse ridicule. Je crois voir ces humbles arbrisseaux qui rampent dans nos jardins accuser la hauteur de ces chênes audacieux qui couronnent les montagnes de la Thessalie

.

μεταλθόντος χρόνου φανέσθαι τῆς ἐμπροσθεν δοξῆς υπο-
 διεσφαιρος.

Το γὰρ μέγα φρονεῖν ἤδη καθ' ἡμᾶς υποσάλλεται πολὺ,
 ἡ δὲ δοκῶσα καὶ νῦν μεγαλοψυχία βαδὴν ἐλαττωμένη, μι-
 κρου δειν, ἀποσθῆσεται, καὶ ὑπερφυῆς ἐκεῖνος τῶν παθῶν
 οὔχος, αὐτῶν παλαι, καὶ τῶν νῦν, ἐστὶν ὅτ', ἀνδρῶν ψυχὰς
 ἐπαιώρει, μάλα ψιλῶς διαλυθῆσεται, μέχρι τοῦ ἐν σκίεροις
 τισὶ μηχαναῖς καὶ μικρῷ τινὶ καὶ ψυχρολογῶ τῶν ομιλημα-
 τῶν κυκλῶ διαχυθὴν ἀπολεται· καθάπερ οἱ θεσπεσιοὶ τῶν
 ποταμῶν ἐνιότη μὲν τῷ τῶν ὕδατων πληθεὶ βλάψαντες, πολ-
 λακίς δὲ καὶ ὠφελήσαντες, ὑγερὸν εἰς ρυακία διττημένοι,
 χέδον ἐλλείπουσι καὶ τελευταῖον ἐν ψαμαθοῖς ἀφανίζονται.


Ὁ μὲν οὖν Ἀχιλεὺς ποτε δοξείεν ἂν παρὰ φύσιν μέγας γε-
 νεσθαι, καὶ πάντα ἐν αὐτῷ τῆς φύσεως μεζῶνα. ἐν τῷ τὸν
 ἑταῖρον φιλεῖν μαινομένῳ εἰκῶς, ἐν δὲ τῷ τὸν αὐτοῦ θάνατον
 τίσασθαι θηριωδῆς, ἐν δὲ τῇ τῶν ἐπιτηδεύματων καὶ τοῦ βίου
 ἀπλόσυνῃ ταπεινότερος καὶ καταγέλαστος. Ὁμοῖον δὲ τι δοκῶ
 μοι παθεῖν ἂν, οἷον εἰ τὰ χθαμαλά καὶ λεπτοφύη τῶν κηπῶν
 δένδρια τὰς ὑψικομούς ἐν τοῖς Θεσσαλίας ὄρεσι δρύας τοῦ με-
 γέθους ἂν κατεγόροιεν.

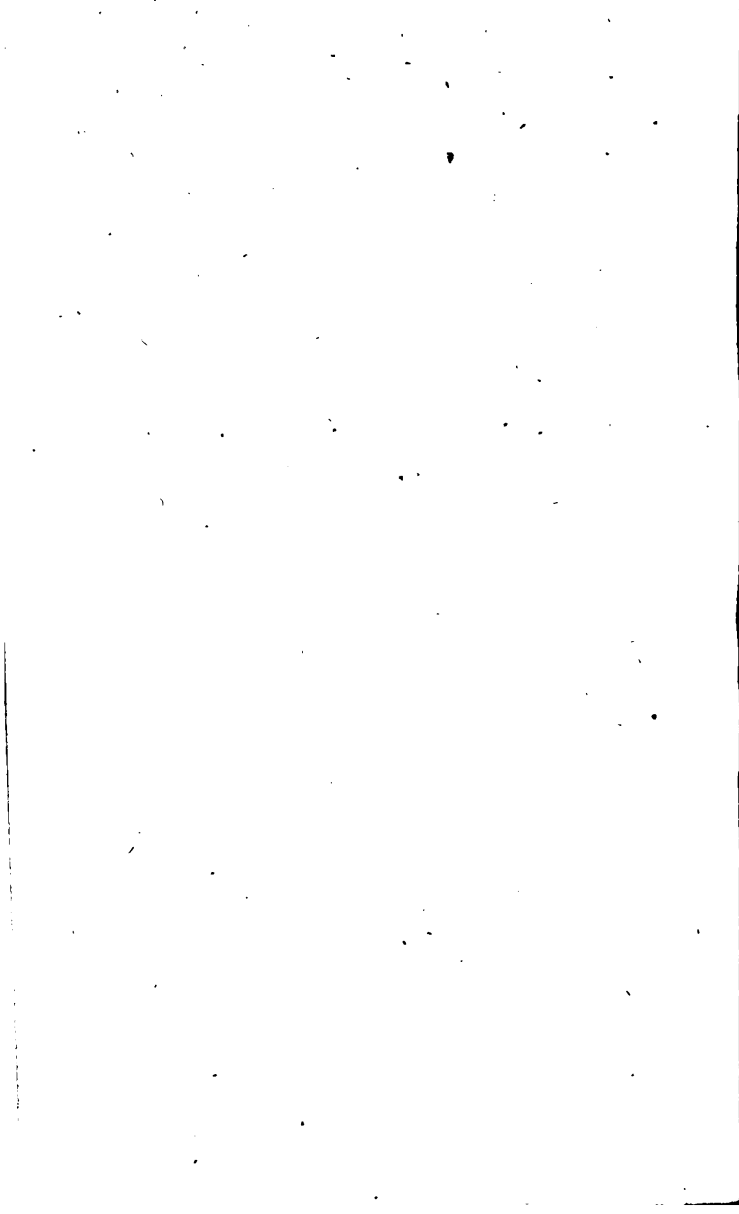
Je te remercie, ô Mélésgène! des lumières que tu m'as données; je vais partout chanter tes vers, et révéler les vérités qui y sont cachées (1).

(1) On peut croire que ce dialogue a été composé par un de ces *rhapsodes* qui alloient dans la Grèce chanter les vers d'Homère. Ils ne se bornoient pas à les chanter; Platon nous apprend qu'ils en développoient le sens, et qu'ils s'attachoient à faire sortir les leçons que ces poèmes renferment.

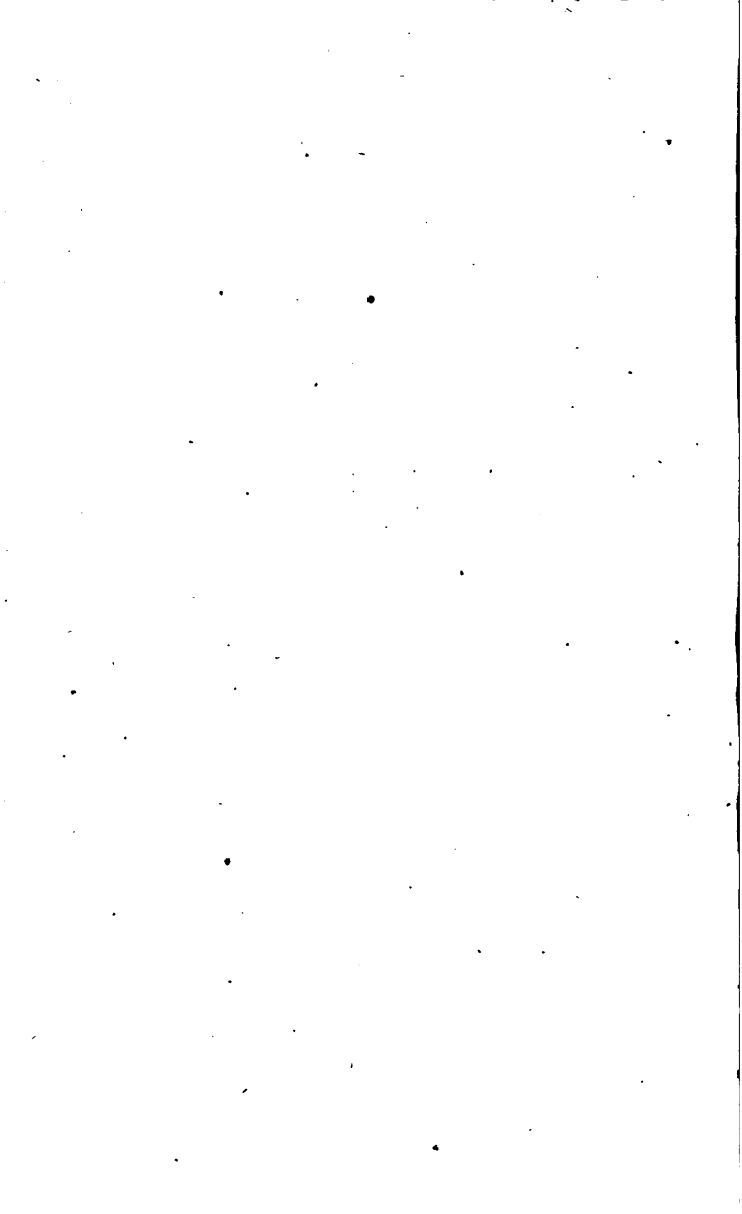
(xlv)

Τούτων περι πολλὴν ἐγὼ σοι, ὦ Μιλησιγενες, ἀποδίδωμι
χαρὶν · εἰμὶ δὲ τὰ σου ποιήματα καὶ πανταχοῦ ἄδων καὶ τὸν
ἐν αὐτοῖς γούν οἶος ἐστὶ πᾶσιν ἀποκαλύψων.





L'ILIADÉ.



L'ILIADÉ.

CHANT PREMIER.

MUSE, chante la colère d'Achille, cette colère funeste qui plongea les Grecs dans un abîme de douleurs; qui, avant le temps, précipita dans les sombres demeures une foule de héros; et de leurs cadavres sanglans fit la pâture des chiens et des vautours. Ainsi s'accomplirent les décrets de Jupiter, depuis qu'une fatale querelle divisa le fils d'Atrée, le monarque des rois, et le divin Achille.

Quel Dieu alluma le flambeau de ces tristes discordes? Le fils de Jupiter et de Latone. Pour venger l'outrage fait par Agamemnon à Chrysès son prêtre, Apollon, enflammé de

courroux, lança sur l'armée des Grecs la contagion et la mort, et les peuples périrent.

Chrysès étoit venu pour racheter une fille chérie, et apportoit des trésors pour prix de sa rançon : dans ses mains étoient un sceptre d'or et des bandelettes sacrées. Il imploroit tous les Grecs ; il imploroit surtout les deux Atrides, les chefs suprêmes des guerriers :

» Fils d'Atrée, et vous, généreux vengeurs
» de la Grèce, puissent les Dieux immor-
» tels livrer à vos coups la ville de Priam !
» Puissiez -vous retourner dans votre patrie
» vainqueurs et riches de ses dépouilles !
» Rendez, rendez-moi une fille tendrement
» aimée, et recevez la rançon que je vous
» offre. Respectez, dans son prêtre, le fils de
» Jupiter, le Dieu qui lance au loin d'inévi-
» tables traits. »

Il dit ; et tous les guerriers, avec un murmure favorable, accueillent son discours ; tous veulent qu'on cède à sa prière, et qu'on accepte les trésors qu'il apporte. Mais le fier Agamemnon les désavoue, et par cette cruelle

réponse, il ajoute encore à la dureté du refus :

» Fuis, vieillard, fuis, et garde que mes yeux
» ne te rencontrent encore sur ces rives ! ni
» ton sceptre, ni tes bandelettes, ne pour-
» roient te dérober à mon ressentiment. Je
» ne te la rendrai point : la vieillesse, au
» sein d'Argos, flétrira ses appas ; captive
» dans mon palais, loin de sa patrie, elle
» tournera le fuseau et servira sous mes lois.
» Pars, crains d'allumer mon courroux, si
» tu veux sauver tes jours. »

Il dit ; le vieillard tremblant obéit à ses ordres. Morne et pensif, il suivoit le rivage de la mer mugissante. Enfin, quand il a laissé loin derrière lui la flotte des Grecs, il adresse cette prière au fils de Latone : « O Dieu, dont
» l'arc d'argent lance les traits de la mort,
» Dieu puissant, dont la force environne
» Chrysa et la divine Cyllo, Dieu de Smin-
» the, Dieu protecteur de Ténédos, écoute
» la prière de ton prêtre : si jamais j'ornaï
» ton temple d'agréables festons, si l'odeur
» de mes sacrifices a jamais pu te plaire,
» daigne exaucer mes vœux ; que tes flè-

» ches fassent payer aux Grecs les pleurs
» que je répands ! »

Il dit; le Dieu, du haut de l'Olympe, entendit sa prière. Le cœur brûlant de courroux, il descend de la voûte azurée : son arc et son carquois sont sur ses épaules; ses traits qui retentissent annoncent sa présence et sa fureur. Il s'avance, semblable à la nuit, et s'arrête loin encore de la flotte dévouée à sa vengeance. Son arc est tendu, le trait part avec un horrible sifflement. Les mulets, les chiens fidèles sont les premières victimes : un second trait porte la mort aux guerriers même. Des bûchers s'allument dans tout le camp, et pendant neuf jours entiers, les flèches du Dieu volent dans l'armée, et la dévorent.

Enfin, à la dixième aurore, Achille convoque une assemblée : c'est Junon qui l'inspire, l'auguste Junon, qui plaint le sort des Grecs et s'intéresse à leur malheur. Tous sont réunis; Achille se lève au milieu d'eux : « Fils
» d'Atrée, il faudra donc qu'après d'inutiles
» travaux nous retournions honteusement

» dans notre patrie; si cependant nous pou-
» vons échapper à la mort ! car enfin et la
» guerre et la peste nous consomment. Allons,
» consultons du moins des prêtres, des au-
» gures ou quelque interprète des songes; les
» songes aussi nous viennent de Jupiter : sa-
» chons quel motif alluma le courroux d'A-
» pollon; sachons s'il nous punit d'avoir né-
» gligé son culte, et si nos sacrifices pour-
» ront apaiser sa colère. »

Il dit, et s'assied. Calchas, le fils de Thestor,
le favori d'Apollon, qui mieux qu'aucun mor-
tel connoît le vol des oiseaux et leur langage,
dont l'œil voit, tout à la fois, le passé, le
présent et l'avenir, et dont la science dirigera
la flotte des Grecs jusqu'aux rivages troyens,
Calchas se lève : « Achille, tu demandes quel
» motif alluma le courroux d'Apollon? je le
» dirai; mais jure avant tout de me défendre.
» Promets-moi le secours de ta langue et l'ap-
» pui de ton bras. J'irriterai, j'en suis sûr,
» le monarque qui commande dans Argos, et
» dont les Grecs reconnoissent les lois. La
» colère d'un roi est toujours funeste à un

» simple mortel; quand il pourroit, un moment, mettre un frein à ses transports, tous les jours le ressentiment habite dans son âme, et s'en échappe enfin avec éclat. Achille, me réponds-tu de ma vie?

» — Parle avec assurance et prononce tes oracles. J'en jure par Apollon, par ce Dieu qui t'inspire : tant que la lumière des cieux brillera pour moi, tant qu'il me restera un souffle de vie, personne de tous les Grecs n'appesantira sur toi sa main : non, personne, pas même Agamemnon, qui se glorifie d'être notre chef suprême. »

Rassuré par ce discours, Calchas délie cette langue qui ne trompa jamais : « Apollon ne nous punit point d'avoir négligé son culte et dédaigné ses autels; c'est son prêtre qu'il venge des outrages que lui fit Agamemnon du refus de lui rendre sa fille et d'accepter ses présents. De là, tous les fléaux dont il nous accable, et tous ceux qu'il nous réserve encore : il ne retirera point cette main qui porte la contagion et la mort,

» que nous n'ayons rendu, sans rançon, la
» belle Chrysis à son père, et conduit à
» Chrysa une hécatombe sacrée. »

Il se tait ; Agamemnon se lève la rage dans le cœur, et, les yeux étincelans, il porte sur Calchas un regard sinistre : « Malheureux
» augure ! tu ne m'as encore annoncé que
» des désastres ; toujours tu te plais à prédire
» des événemens funestes. Tes paroles, tes
» discours n'ont jamais rien que de triste et
» d'affreux. Aujourd'hui tu viens encore alar-
» mer les Grecs par tes vains oracles : à t'en-
» tendre, Apollon ne les poursuit que parce
» que j'ai refusé de rendre la belle Chrysis
» et d'accepter sa rançon. Oui, sans doute, je
» la préfère à tous les trésors, je la préfère à
» Clytemnestre elle-même. Elle a, comme
» elle, la beauté, les grâces et les talens : mais
» enfin je la rendrai s'il le faut ; le salut de
» mon peuple sera toujours le plus cher de
» mes vœux ; vous, donnez un autre prix à ma
» valeur. Il ne faut pas que, seul de tous les
» Grecs, je reste sans récompense. Décidez
» entre vous le dédommagement qui m'est dû.

» O de tous les mortels le plus ambitieux
» et le plus avide ! lui répond Achille. Hé !
» quel prix pourroient, en ce moment, te
» donner les Grecs ? Nous n'avons point mis
» en réserve les dépouilles des villes que nous
» avons conquises ; le sort en a fait le partage.
» Tu ne veux pas sans doute que chacun rap-
» porte ce qu'il en a reçu pour le partager
» encore. Rends, rends Chryséis au Dieu qui
» la redemande, et si jamais Jupiter livre à
» nos efforts la superbe Troie, les Grecs te
» paieront avec usure le sacrifice que tu vas
» leur faire.

» — Ne t'abuse point, Achille ; tu ne
» pourras ni me persuader par tes discours,
» ni m'imposer par ta fierté. Faut-il que
» pendant que tu jouis du fruit de nos con-
» quêtes, moi seul je sois privé de la récom-
» pense qui m'est due ? Tu veux que je rende
» Chryséis ; j'y consens, si les Grecs m'offrent,
» à sa place, un prix qui puisse plaire à mon
» cœur : mais s'ils me le refusent, j'irai, j'i-
» rai t'arracher à toi-même la beauté qui t'é-
» chut en partage, ou bien je prendrai celles

» qui furent la récompense d'Ajax et d'U-
 » lyse. Celui qui éprouvera cet affront en
 » sera outré de fureur.... Mais d'autres soins,
 » en ce moment, doivent nous occuper : ar-
 » mons un vaisseau, rassemblons des ra-
 » meurs; que Chryséis parte, et avec elle
 » une hécatombe. Un de nos chefs, Ajax,
 » Idoménée, Ulysse, ou le fils de Pélée lui-
 » même, ira, par des sacrifices, désarmer la
 » colère d'Apollon. »

Achille, lançant sur lui de farouches re-
 gards : « Vil tyran, qui unis l'insolence à l'a-
 » varice, comment les Grecs ont-ils pu se
 » soumettre à tes lois, et venir, sur tes pas,
 » combattre pour ta querelle? Que m'avoient
 » fait à moi les Troyens pour m'armer contre
 » eux? Jamais dans la Phthiotide ils n'ont
 » enlevé mes troupeaux, ni détruit mes
 » moissons. Les mers et les montagnes met-
 » toient entre eux et moi un immense inter-
 » valle. C'est toi que nous avons suivi; c'est
 » pour venger l'honneur de Ménélas et le tien
 » que nous avons juré la ruine de Troie :
 » barbare ! et tu nous méprises ! et tu me

» menaces, moi, de m'enlever le prix de mes
» travaux, le prix que les Grecs ont accordé
» à ma valeur ! Si quelque ville troyenne
» cède à nos efforts, jamais je n'obtiens une
» récompense égale à la tienne : les dangers,
» les fatigues sont pour moi ; mais quand il
» faut partager le butin, on te comble de
» trésors. Moi, après m'être épuisé dans les
» combats, à peine j'obtiens un prix léger,
» mais qui du moins suffit à mes yeux. Ah !
» plutôt que d'essuyer ici l'injustice et les
» affronts, il vaut mieux retourner dans sa
» patrie. Je pars, je te laisse jouir de tous tes
» triomphes, et dévorer en idée les richesses
» de Troie.

» Va, fuis, lui répond Agamemnon, obéis
» à ton noble transport : je ne te retiens point,
» ma gloire aura d'autres soutiens ; Jupiter
» veillera sur elle. De tous les rois, il n'en
» est point qui me soit plus odieux que toi.
» Ton cœur n'aime que les querelles, les
» combats et la guerre. Cette valeur dont tu
» t'enorgueillis, c'est aux Dieux que tu la
» dois. Pars avec tes vaisseaux, tes soldats, et

» va régner parmi tes Myrmidons; je dédaigne
» ton secours, je méprise ton ressentiment.
» Je te le répète encore, puisqu'Apollon re-
» demande Chryséis, je la renvoie sur un de
» mes vaisseaux. Mais j'irai dans ta tente, et,
» à tes yeux, je t'enlèverai ta Briséis. Tu sen-
» tiras combien Agamemnon est plus puis-
» sant que toi ; les autres apprendront à res-
» pecter mes lois, et à ne pas marcher mes
» égaux. »

Il dit ; Achille est transporté de fureur. Il balance incertain s'il saisira son épée, s'il la plongera dans le sein d'Atride; ou si, maître de sa colère, il en modérera les transports. Pendant qu'il hésite , partagé entre la réflexion et le ressentiment; pendant que son épée, à demi-nue, brille déjà dans sa main, Minerve descend du haut des cieux. C'est Junon qui l'envoie , Junon qui les aime et s'intéresse également à tous deux.

Invisible à tous les Grecs , visible pour le seul Achille , Minerve s'arrête derrière lui et saisit sa blonde chevelure. Le héros frémit,

il se retourne et reconnoît la Déesse; la fureur et l'étonnement sont dans ses yeux : « O fille
» de Jupiter, s'écrie-t-il, pourquoi as-tu
» quitté le séjour des immortels? Étoit-ce
» pour être témoin des affronts que me fait
» le fils d'Atrée? Bientôt, et j'en jure par toi-
» même, il me paiera de son sang ses injures
» et ses outrages.

» — Arrête, je viens calmer, si je le puis,
» le transport qui t'agite : c'est Junon qui
» m'envoie. Tous deux elle vous aime, elle
» s'intéresse à tous deux : mets fin à cette
» triste querelle; quitte ce fer meurtrier, et
» contente-toi d'exhaler en paroles ton res-
» sentiment. Je t'annonce, et ma promesse
» ne peut te tromper, je t'annonce qu'un
» jour, pour effacer cet affront, les Grecs
» te rendront trois fois plus que tu ne vas
» perdre aujourd'hui : commande à tes pas-
» sions, et obéis aux Dieux.

» — Il le faut bien, ô Déesse, quoiqu'il
» en coûte à mon cœur indigné. Oui, les
» Dieux sont propices au mortel qui les ré-

» vère. » Il dit ; et sa main saisit la poignée de son épée et la repousse dans le fourreau. La Déesse s'envole, et dans le céleste séjour se mêle au reste des immortels.

Achille , toujours furieux , exhale en ces mots sa colère : « Lâche ! dont l'âme grossière » est pétrie de vices et de bassesse ! jamais tu » n'osas ceindre la cuirasse , ni marcher avec » tes guerriers aux combats et aux dangers. » Sans doute il vaut mieux régner dans un » camp , et ravir à ceux qui ont l'audace de » défendre leurs droits contre toi , les récompenses qu'a obtenues leur courage. Fléau » de ton peuple , si tu ne commandois pas à » des hommes vils , l'outrage que tu m'as fait » seroit le dernier de tes outrages. Mais je » t'annonce , et j'en fais le serment le plus » solennel ; oui , j'en jure par ce sceptre , qui » ne peut plus reverdir depuis que le fer l'a » séparé de la terre et dépouillé de son écorce ; » par ce sceptre , emblème du souverain pouvoir ; un jour viendra que les Grecs redemanderont Achille , et le redemanderont » en vain. Ni tes larmes , ni ta douleur , ne

» pourront obtenir son retour ; non , dussent
» tous nos guerriers tomber sous les coups de
» l'homicide Hector. Dans ta fureur , tu gé-
» miras alors d'avoir outragé le plus vaillant
» des Grecs. »

Il dit , jette son sceptre et s'assied. Atride ,
de son côté , est en proie à son ressentiment ;
Nestor se lève , l'éloquent Nestor qui règne
dans Pylos ; de ses lèvres coulent des paroles
plus douces que le miel. Déjà , dans ses États ,
il a vu passer deux générations , et il com-
mande à la troisième. « Dieux ! s'écrie-t-il ,
» quelle douleur pour la Grèce ! certes Priam
» et tous ses Troyens seroient transportés de
» joie , s'ils apprenoient que les deux héros
» qui président à nos conseils , et qui nous
» guident aux combats , s'abandonnent à ces
» tristes querelles. Ecoutez Nestor : vous êtes
» tous deux plus jeunes que moi ; j'ai vécu
» avec des guerriers plus fameux encore que
» vous , et ils ne dédaignoient pas de m'en-
» tendre. Non , jamais je ne vis , je ne verrai
» jamais des héros tels que Pirithoüs , Drias
» le pasteur des peuples , Cénée , Exadius , le

» divin Polyphème, et Thésée semblable aux
» Dieux. De tous les humains ils étoient les
» plus vaillans : ils combattoient les monstres
» et en purgeoient la terre. Appelé par eux,
» je partis de Pylos, et j'allai m'associer à
» leurs exploits. Il n'est point de mortel au-
» jourd'hui qui osât se mesurer avec eux. Ils
» m'instruisoient de leurs projets, ils écou-
» toient mes conseils. Vous aussi, écoutez
» Nestor, et croyez à ses avis. Agamemnon,
» quel que soit ton pouvoir, tu ne dois point
» ravir au fils de Pélée une beauté que les
» Grecs lui ont donnée pour prix de son cou-
» rage. Fils de Pélée, tu ne dois point lutter
» contre le monarque des rois; c'est de Jupiter
» qu'il tient son sceptre et son pouvoir, et il
» n'est point ici de grandeur rivale de la sienne.
» Tu es vaillant, sans doute; une Déesse t'a
» donné le jour : mais Atride est plus puissant
» que toi et commande à des peuples plus
» nombreux. Atride, modère tes transports:
» Achille, je t'en conjure, toi qui es le rempart
» de la Grèce, n'écoute plus ton ressentiment.

» Sage vieillard, dit Agamemnon, la rai-

» son toujours règne dans tes discours : mais
» ce mortel orgueilleux veut tout subjuguier ;
» il veut que tout cède à ses caprices , et qu'il
» n'y ait ici d'égards que pour lui. Les Grecs
» ne l'en croiront pas sans doute ; si les Dieux
» lui donnèrent la valeur et l'audace , lui
» donnèrent-ils aussi le droit de distribuer à
» son gré les injures et les affronts ? »

Achille tournant sur lui de sombres regards :
« Je serois en effet le plus lâche et le plus vil
» des humains , si j'obéissois en esclave à tes
» caprices. Commande aux autres en tyran ,
» mais respecte Achille ; jamais je ne ploierai
» sous tes lois. Ecoute , et souviens-toi de ma
» promesse : je ne défendrai ni contre toi , ni
» contre tes satellites , la beauté que tu veux
» me ravir ; mais de tout ce qui est sur mes
» vaisseaux , tu n'en prendras rien malgré
» moi. Si tu l'oses..... bientôt mon épée sera
» teinte de ton sang. »

L'assemblée se sépare : le fils de Pélée retourne dans sa tente avec Patrocle et ses guerriers. Atride fait équiper une nef légère ,

choisit vingt rameurs , fait embarquer les victimes, et lui-même confie aux flots la belle Chryséis. Le prudent Ulysse est chargé de conduire au temple d'Apollon cette précieuse offrande , et déjà le vaisseau vogue sur la plaine liquide. Agamemnon ordonne aux Grecs de se purifier : ils obéissent et jettent dans les flots ce qui a servi à leurs purifications. Ils immolent au Dieu protecteur de Délos des hécatombes de chèvres et de chevreaux ; l'odeur de leurs sacrifices s'élève jusqu'au ciel dans des tourbillons de fumée.

Atride cependant est toujours plein de son ressentiment contre Achille, et de sa fatale menace. Il appelle Talthybius et Eurybate, ses hérauts, les ministres fidèles de ses volontés : « Allez à la tente d'Achille , saisissez » Briséis et l'amenez en ces lieux. S'il refuse, » j'irai moi-même , à la tête d'une troupe de » guerriers, l'arracher de ses bras. L'affront » en sera plus sanglant..... »

Il dit ; les deux hérauts obéissent à regret. Ils marchent d'un pas tardif le long du ri-

vage de la mer mugissante. Ils arrivent enfin aux tentes des Thessaliens. Achille étoit assis à l'entrée de la sienne : son cœur se serre à leur aspect ; eux-mêmes tremblent à sa vue ; ils s'arrêtent d'un air respectueux et n'osent lui parler. Lui , trop sûr du motif qui les amène : « Je vous salue , dit-il , hérauts , » ministres fidèles de Jupiter et des mortels. » Approchez , ce n'est point vous que j'accuse : c'est Agamemnon seul qui m'outrage ; c'est lui qui , par vos mains , me ravit ma » Briséis. Va , Patrocle , conduis hors de ma » tente cette jeune captive ; qu'ils l'emmènent. » Vous , témoins de mon injure , soyez - le » de mes sermens ; attestez-les aux Dieux , » aux mortels , à ce tyran farouche qui me » brave et m'insulte. Dussent périr tous les » Grecs , jamais Achille ne leur prêtera le secours de son bras. L'insensé monarque ! il » ne sait que se livrer à ses fureurs ; jamais ses » regards ne se portent sur le passé et ne percent dans l'avenir ; jamais il ne songe aux » moyens d'assurer le salut et la victoire des » Grecs. » Il dit ; fidèle à ses ordres , Patrocle amène la belle Briséis et la remet aux deux

hérauts. Ils reprennent leur route ; la jeune captive marche à regret avec eux, l'air morne et la tête baissée.

Achille, les yeux baignés de larmes, va loin de ses guerriers s'asseoir sur le bord de la mer. Là, les regards attachés sur les flots, et les bras étendus, il implore la déesse qui lui donna le jour : « O Thétis ! ô ma mère, »
» puisque ton fils étoit destiné à ne vivre que
» quelques instans, Jupiter devoit du moins
» répandre quelque gloire sur sa courte existence ; mais il l'a livré à l'opprobre : le fils
» d'Atrée m'outrage, et m'enlève à mes yeux
» le prix que les Grecs donnèrent à ma valeur. »

Il dit, et verse un torrent de larmes. La Déesse l'entend de son humide palais : soudain elle quitte le vieux Nérée, et telle qu'une vapeur légère, elle s'élève sur la surface des eaux. Elle approche de son fils éploré, le caresse de la main, et l'appelant par son nom :
« O mon fils, mon cher Achille ! pourquoi ces
» pleurs ? quelle douleur te consume ? parle,

» ne cache rien à ta mère ; cherchons tous
» deux un remède à tes maux.

» Ah ! tu le sais, lui dit Achille, en pous-
» sant un profond soupir : pourquoi te retra-
» cer des affronts qui te sont connus ? Vain-
» queurs de Thèbes, où régnoit Héétion, nous
» revînmes chargés de ses dépouilles ; les Grecs
» en firent un juste partage, et donnèrent la
» belle Chryséis au fils d'Atrée. Chrysès, père
» de la jeune captive et prêtre d'Apollon,
» vint pour briser ses fers et apporta des tré-
» sors pour prix de sa liberté. Dans ses mains
» étoient un sceptre d'or et des bandes ^lettes
» sacrées ; il implora tous les Grecs, il im-
» plora surtout les deux Atrides, les chefs
» suprêmes des guerriers. Tous les Grecs, avec
» un murmure favorable, accueillent ses sup-
» plications, tous veulent qu'on exauce sa
» prière et qu'on accepte ses présents : mais le
» fier Atride les désavoue. Il refuse, et à son
» refus il ajoute la menace et l'outrage. Le
» vieillard se retire désespéré, la rage dans le
» cœur ; Apollon, qui l'aime, entend ses im-
» précations et ses plaintes. Soudain il lance

» sur les Grecs un trait funeste , nos guerriers
» meurent , et les flèches du Dieu dévorent
» notre armée. Un augure, interprète fidèle
» des oracles divins, nous révèle et son cour-
» roux et les moyens de l'apaiser. Moi, je
» conseille de désarmer sa vengeance : mais
» le fils d'Atrée furieux, hors de lui-même,
» me menace, et déjà ses menaces sont accom-
» plies. Un vaisseau conduit à Chrysès sa fille
» et des offrandes pour son Dieu; et dans ce
» moment même des hérauts viennent d'ar-
» racher de ma tente la jeune Briséis, cette
» beauté dont les Grecs avoient payé mon
» courage.

» — O ma mère, aie pitié de ton fils ! Monte
» dans l'Olympe, et si jamais par tes actions,
» par tes discours, tu acquis des droits sur
» Jupiter, implore en ma faveur le pouvoir
» de ce Dieu. Souvent, il m'en souvient, tu
» nous racontois avec complaisance, dans le
» palais de mon père, que toi seule tu avois
» sauvé le monarque des cieux, quand Junon,
» Minerve et Neptune tentèrent de l'enchaî-
» ner : tu appelas, pour le défendre, le géant

» aux cent bras. Briarée, plus redoutable que
» son père, s'assit auprès de Jupiter, et les
» Dieux conjurés tremblèrent à son aspect.
» O ma mère! rappelle-lui ce bienfait, em-
» brasse ses genoux, conjure-le de seconder les
» efforts des Troyens; qu'ils fondent sur les
» Grecs, qu'ils les mettent en fuite et les égor-
» gent au milieu de leurs vaisseaux. Que ces
» malheureux expirans jouissent de la sagesse
» de leur roi! que le puissant Atride gémissse
» d'avoir outragé le héros de la Grèce!

» O mon fils! lui répond Thétis, en l'arro-
» sant de ses pleurs, falloit-il te donner le
» jour, et te voir croître pour une si triste
» destinée! puisque le sort avoit marqué un
» terme si court à ta vie, tu n'aurois au moins
» jamais dû connoître le malheur ni les lar-
» mes. Mais, hélas! né pour vivre si peu, tu
» es encore le plus infortuné des mortels. En
» te donnant le jour, je te fis en effet un trop
» funeste présent. Oui, je monterai dans
» l'Olympe, je porterai à Jupiter tes vœux,
» tes prières et les miennes. Toi, reste sûr tes
» vaisseaux, et obstiné dans ton ressentiment,

» abandonne la guerre et les combats. Hier,
 » Jupiter descendit dans l'Ethiopie, pour y
 » jouir de l'encens et des respects des peuples
 » qui l'habitent ; tous les Dieux de l'Olympe
 » y sont avec lui. A la douzième aurore il
 » remontera dans les cieux ; j'irai alors dans
 » son immortel palais, j'embrasserai ses ge-
 » noux ; sans doute il se laissera fléchir à mes
 » prières.» Elle dit, et disparoit : Achille reste
 seul, pleurant la beauté que lui a enlevée le
 fier Atride.

Cependant Ulysse voguoit sur les flots ; déjà
 sa nef est entrée dans le port : on ploie les
 voiles, et à force de rames on aborde au ri-
 vage. On débarque les victimes, et la belle
 Chryséïs foule enfin cette terre chérie. Ulysse
 la conduit au temple, et la remettant dans les
 bras de son père : « O Chrysès, lui dit-il, Aga-
 » memnon, le chef suprême des Grecs, m'or-
 » donne de te rendre ta fille, et d'immoler
 » une hécatombe pour apaiser le courroux d'A-
 » pollon, déjà trop funeste à ses guerriers.»

Il dit ; le vieillard, avec transport, serre sa

filles dans ses bras : les Grecs amènent les victimes au pied de l'autel, lavent leurs mains dans une onde pure, et prennent l'orge sacrée. Chrysès au milieu d'eux, les mains au ciel, implore Apollon. « O Dieu, dont l'arc » d'argent lance les traits de la mort ! Dieu » puissant, dont la force environne Chrysa et » la divine Cyllo, daigne écouter ton prêtre ; » déjà tu as entendu ma prière, tu as vengé » mon injure et frappé l'armée des Grecs ; » exauce encore les vœux que je t'adresse, » éloigne d'eux les fléaux dont ta main les » accable. »

Il dit ; et Phébus entendit sa prière. On consacre les victimes, on les égorge, et le temple est inondé de leur sang. Les cuisses sont coupées ; le prêtre lui-même les fait brûler sur l'autel, et offre des libations. Déjà l'offrande est consumée par le feu sacré, on fait cuire la chair des victimes, des tables sont dressées, le sacrificateur et les Grecs se rangent autour, et tous, dans un commun repas, goûtent les douceurs de l'égalité. Les ministres du temple remplissent les urnes de vin, et pour offrir

des libations , ils en versent à tous dans de larges coupes. Tout le jour , les Grecs implorent la clémence d'Apollon , ils le célèbrent dans leurs concerts sous les noms de Péan , du Dieu qui lance au loin d'inévitables traits. Leurs chants s'élèvent jusqu'aux cieux , et flattent le cœur de l'Immortel.

Le soleil se plonge dans les eaux , et la nuit , de son lugubre voile , enveloppe la terre. Les Grecs , près de leur vaisseau , se livrent aux douceurs du sommeil ; mais dès que l'Aurore , aux doigts de rose , ramène la lumière , ils s'embarquent et dirigent leur course vers les rivages troyens. Apollon lui-même leur envoie un vent favorable , ils déploient leurs voiles pour recevoir sa douce haleine : le vent souffle , la mer écume et mugit sous le vaisseau qui la sillonne. Déjà ils ont atteint les bords où sont rassemblés les Grecs , ils tirent leur nef sur l'arène , l'appuient sur des rouleaux , et rentrent sous leurs tentes.

Cependant le fils de Pélée , toujours plein de sa colère , languissoit oisif dans son camp.

Jamais il ne se mêloit aux Grecs assemblés ;
jamais il n'alloit aux combats : mais son cœur,
dévorer d'ennuis, soupiroit après la guerre et
le carnage. L'Aurore avoit douze fois redonné
la lumière au monde ; Jupiter remonte enfin
dans l'Olympe, et tous les Dieux avec lui.
Thétis n'a point oublié la prière de son fils ;
elle s'élève du fond des eaux, fend les airs et
vole aux célestes demeures. Au sein d'une éter-
nelle clarté, dans la partie la plus élevée de
l'Olympe, elle trouve le fils de Saturne assis
loin des autres Divinités. Elle s'assied devant
lui ; de la main gauche elle embrasse ses ge-
noux, de la main droite elle presse son men-
ton ; et dans cette attitude, elle adresse ce dis-
cours à l'arbitre du monde, au monarque des
Dieux : « O Jupiter ! ô mon père ! si jamais,
» ou par mes paroles, ou par mes actions,
» j'ai mérité de te plaire, sois propice à mes
» vœux ! Sauve la gloire d'un fils à qui le sort
» a marqué la carrière la plus courte. Aga-
» memnon, le chef des Grecs, lui a fait le plus
» cruel affront ; il lui a ravi une beauté qui
» lui fut donnée pour prix de son courage !
» ô puissant Jupiter ! venge-nous, donne aux

» Troyens une force nouvelle; que les Grecs
» vaincus par eux, viennent implorer mon
» fils et réparent l'outrage qu'il a reçu. »

Elle dit; Jupiter garde un profond silence. La déesse une seconde fois embrasse ses genoux, et les serrant avec effort :
« Daigne, lui dit-elle, daigne exaucer mes
» vœux; daigne m'accorder la grâce que sollicite ma tendresse; ou du moins qu'un
» dur refus m'apprenne que de toutes les
» Divinités je suis la plus dédaignée et la plus
» avilie. »

Jupiter soupire : « Il faudra donc, ô Déesse !
» que, pour te plaire, j'irrite l'auguste Junon,
» que j'allume entre nous une fatale querelle.
» Toujours elle m'importune par ses aigres
» discours, toujours elle me reproche de se-
» conder les Troyens; mais pars, garde qu'elle
» ne te sache en ces lieux, tes vœux seront
» exaucés. Tu en auras pour garant le mou-
» vement de mes sourcils, le signe infail-
» lible et irrévocable de ma volonté suprême. » Il
dit, et fronça ses noirs sourcils : sa chevelure

parfumée d'ambroisie, flotta sur sa tête immortelle, et les sphères célestes tremblèrent sur leurs pôles.

Thétis, du sein de l'Olympe radieux, se précipite dans l'océan, et Jupiter rentre dans son palais. Tous les Dieux se lèvent à son aspect; tous, d'un air respectueux, s'avancent pour recevoir et leur père et leur roi. Il s'assied sur son trône. Cependant Junon n'ignore point l'entretien mystérieux qu'il a eu avec la fille de Nérée; soudain, par ce discours piquant, elle tente de lui arracher son secret :

« Grand artisan de complots, quel Dieu vient
» d'ourdir avec toi une trame que j'ignore?
» Toujours, loin de mes yeux, tu te plais à
» former de secrètes intrigues; jamais tu ne
» connus avec moi l'épanchement et la con-
» fiance.

» Junon, lui répond le maître des hommes
» et des Dieux, ne te flatte point de connoître
» tous mes desseins. Le nœud qui nous unit
» ne te donne pas le droit de pénétrer dans
» toutes mes pensées. S'il en est que tu ne

» doives pas ignorer, aucun des Dieux n'en
 » est instruit avant toi : mais n'interroge pas
 » ma sagesse, ne tente pas de surprendre mes
 » secrets.

» — Trop impérieux époux ! pourquoi ce
 » discours qui m'outrage ? Jamais je n'inter-
 » rogeai ta sagesse, je ne tentai jamais de sur-
 » prendre tes secrets. Toujours je te laisse, à
 » ton gré, méditer les projets qui te flattent :
 » mais aujourd'hui, des soupçons trop fondés
 » me font craindre que la fille de Nérée ne
 » t'ait inspiré de sinistres desseins. Ce matin,
 » assise près de toi, elle embrassoit tes ge-
 » noux ; sans doute tu lui as promis d'ho-
 » norer Achille, et d'immoler les Grecs à sa
 » vengeance.

» Déesse inquiète, lui répond Jupiter, le
 » soupçon t'agite sans cesse, sans cesse tes yeux
 » sont ouverts sur moi ; mais tes impuissans
 » efforts n'obtiendront de Jupiter que la haine
 » et les dégoûts. Tu gémiras de mes rigueurs ;
 » mais quels que soient mes projets, ma vo-
 » lonté seule en réglera le cours. Si jamais

» j'appesantis mon bras sur toi, tous les Dieux
» de l'Olympe s'uniront en vain pour te dé-
» fendre. »

Il dit; l'auguste Junon tremble de frayeur.
Elle s'assied, et dévore en silence son cha-
grin et son humiliation; les Dieux soupirent
et partagent sa peine. Vulcain, pour cal-
mer sa douleur, lui adresse ce discours :
« Eh! que deviendra l'Olympe, si vous vous
» divisez pour les intérêts des mortels! Nous
» ne connoissons plus les plaisirs ni la joie.
» O ma mère! pardonne au zèle d'un fils
» qui rend hommage à ta prudence; que ta
» douceur désarme Jupiter; sauve-toi de ses
» outrages, sauve-nous du trouble que son
» courroux répandroit dans nos fêtes. Arbitre
» des cieux, moteur des célestes globes, son
» bras peut nous précipiter du séjour des
» immortels : il n'est point de pouvoir qui
» ne ploie sous le sien. Fléchi par tes sou-
» missions, il rendra la paix et la sérénité à
» l'Olympe. »

Il dit, et offre à sa mère une coupe

pleine de nectar : « Aie le courage de souffrir, lui dit-il, et dans ton cœur renferme tes chagrins. Si je te voyois encore maltraiter à mes yeux. Ah ! je ne pourrois t'offrir qu'une douleur inutile. Rien ne résiste au bras de Jupiter : il t'en souvient, je voulus autrefois te défendre contre lui ; il me saisit et me précipita de la voûte azurée. Pendant un jour entier, je roulai dans l'espace ; enfin, épuisé, demi-mort, je tombai, avec la nuit, dans l'île de Lemnos. Là, les Sintiens me recueillirent et me donnèrent un asile. »

Il dit ; la Déesse sourit, déploie un bras d'albâtre, et reçoit de sa main la coupe immortelle : il court, en chancelant, offrir le nectar aux autres Dieux. A l'aspect de Vulcain, mal né pour cet emploi, un rire inextinguible éclate dans le céleste palais. Le reste du jour ne fut plus qu'une fête ; Apollon charma l'Olympe par les sons de sa lyre, et les Muses marièrent leurs voix à ses divins accords. Enfin le soleil se cache au fond des

eaux : tous les Dieux vont reposer dans les secrets asiles que fit pour eux l'industriel Vulcain ; Jupiter lui-même se retire dans le réduit solitaire qu'il choisit pour son sommeil, et l'auguste Junon s'y couche auprès de lui.

FIN DU PREMIER CHANT.

CHANT SECOND.

LES Dieux dormoient, les guerriers dor-
moient aussi : Jupiter seul ne se livroit point
aux douceurs du repos. Le dessein de venger
Achille et de faire périr une partie des Grecs
occupoit sa pensée ; enfin il s'arrête à l'idée
d'envoyer au fils d'Atrée un songe imposteur.
Il appelle le fantôme : « Descends, lui dit-il,
» sur les vaisseaux des Grecs ; entre dans la
» tente d'Atride ; dis-lui qu'il arme ses guer-
» riers, que le moment est arrivé où Troie
» doit tomber sous ses coups ; qu'aucun des
» immortels ne combat plus pour elle, que
» les prières de Junon les ont tous détachés
» de ses intérêts, et qu'une perte inévitable
» menace les Troyens. »

Il dit ; le Songe obéit à sa voix. Déjà il est
au milieu de la flotte des Grecs et dans la
tente d'Agamemnon. Le monarque étoit cou-

ché; le doux sommeil lui versoit ses pavots.

Le Songe s'arrête sur sa tête; il a pris la figure et les traits de Nestor, ce vieillard qu'Atride révère plus que tous les autres :
« Fils du sage, du vaillant Atrée, lui dit-il,
» tu dors ! Un monarque, un mortel chargé
» du destin des humains et de tant de soins
» importants, ne doit pas donner les nuits entières au repos. Prête l'oreille à ma voix :
» c'est Jupiter qui m'envoie, Jupiter, qui du sein de l'Olympe veille sur ta gloire et s'intéresse à ton sort. Arme tes guerriers, le moment est arrivé où Troie doit tomber sous tes coups ; aucun des immortels ne combat plus pour elle ; les prières de Junon les ont tous détachés de ses intérêts, une perte inévitable menace les Troyens : grave ces ordres dans ton esprit, garde que l'oubli ne les efface ; et dès que le sommeil abandonnera tes paupières, songe à les exécuter. »

A ces mots il s'envole, et laisse Agamemnon tout plein d'un succès qu'il ne doit point obtenir. Il croit, l'insensé, que ce jour est

le dernier jour de Troie ; mais les desseins de Jupiter sont cachés pour lui. Ce Dieu réserve encore aux Grecs et aux Troyens de funestes combats et de douloureux gémissemens.

Atride s'éveille ; les accens de la voix divine retentissent encore à son oreille ; il s'assied sur son lit, revêt une superbe tunique, se couvre d'un manteau de pourpre, ceint ses brodequins et prend son baudrier, d'où pend une riche épée ; armé du sceptre antique de ses aïeux, il s'avance vers les vaisseaux des Grecs.

Déjà l'Aurore s'élançoit dans les cieux, et annonçoit le jour à Jupiter et aux immortels. Atride ordonne à ses hérauts de convoquer l'assemblée : ils obéissent, et tous les Grecs se réveillent à leur voix. Un premier conseil, composé des guerriers les plus sages, se forme dans la tente de Nestor : « Amis, leur dit Aga-
 » memnon, un Songe envoyé des Dieux m'est
 » apparu cette nuit au milieu de mon som-
 » meil : il avoit du divin Nestor la taille, la
 » figure et la voix ; il s'est arrêté sur ma tête :

« Fils du sage, du vaillant Atrée, m'a-t-il dit,
» tu dors ! Un monarque , un mortel chargé
» du destin des humains et de tant de soins
» importants, ne doit pas donner les nuits
» entières au repos : réveille-toi ; c'est Jupi-
» ter qui m'envoie, Jupiter, qui du sein de
» l'Olympe veille sur ta gloire et s'intéresse à
» ton sort. Arme tes guerriers, le moment est
» arrivé où Troie doit tomber sous tes coups ;
» aucun des immortels ne combat plus pour
» elle ; les prières de Junon les ont tous déta-
» chés de ses intérêts ; une perte inévitable
» menace les Troyens : grave ces ordres dans
» ton souvenir, garde que l'oubli ne les efface,
» et dès que le sommeil abandonnera tes pau-
» pières, songe à les exécuter. » A ces mots
» il s'envole , et le sommeil m'abandonne.
» Essayons si nous pourrions armer nos guer-
» riers. Moi, d'abord, j'onderai leur courage ;
» j'annoncerai qu'il faut fuir et retourner
» dans notre patrie. Vous, par vos discours ,
» ayez soin de les arrêter. »

Il dit, et s'assied ; le vieillard qui règne sur
Pylos se lève : « Sages guerriers, dit-il, dans

» une bouche vulgaire, ce songe ne serait à
 » nos yeux qu'illusion et imposture ; mais
 » c'est au puissant Agamemnon, c'est au chef
 » des Grecs qu'il est apparu : tâchons d'ar-
 » mer nos guerriers et de les entraîner aux
 » combats. »

Il dit, et sort du conseil : tous les héros
 sortent après lui et marchent sur ses traces.
 La foule court à l'assemblée. Tels, aux jours
 du printemps, on voit, du creux d'un ro-
 cher, sortir des essaims nombreux d'abeilles,
 s'attacher en festons aux fleurs naissantes,
 et en extraire leurs liquides trésors : tels les
 Grecs s'avançoient à flots pressés. Au milieu
 d'eux la renommée vole et hâte leurs pas.
 Ils se ramassent en pelotons serrés, la terre
 gémit sous leur poids, un murmure confus
 trouble les airs ; neuf hérauts, à grand cris,
 leur imposent silence.

Tous sont assis, le silence règne, Agamem-
 non se lève ; dans sa main est un sceptre, ou-
 vrage du Dieu que Lemnos révère. Vulcain
 le fit pour Jupiter ; Jupiter le donna à Mer-

cure ; de Mercure il passa dans les mains de Pélops, le dompteur des coursiers; Pélops, à son tour, le remit au puissant Atrée; Atrée, en mourant, le laissa à Thyeste, Agamemnon le reçut des mains de Thyeste, avec l'empire d'Argos et des îles nombreuses qui lui obéissent. Appuyé sur ce sceptre, il prononce ce discours :

- « Généreux enfans de la Grèce, favoris du
» Dieu des combats, Jupiter, le fils de Saturne,
» a tissu pour moi une chaîne de malheurs.
» L'impitoyable Dieu m'avoit promis, m'a-
» voit juré que je retournerois dans Argos,
» vainqueur de Troie, et riche de ses dé-
» pouilles. Aujourd'hui il trompe cruellement
» mon espoir; il m'ordonne de partir couvert
» de honte et d'ignominie, après avoir vu
» périr, sous mes yeux, une foule de n^{os}
» guerriers. Mais telle est la volonté de ce
» Dieu, arbitre suprême de nos destins, qui
» a détruit, qui détruira encore tant de puis-
» santes cités.

» Quelle honte pour nous, pour nos ne-

» veux , quand on saura que la Grèce entière
» a vainement combattu contre un peuple
» moins nombreux ! Car enfin , si , réunis au-
» jourd'hui par un traité avec les Troyens ,
» nous nous partagions par dizaines , quand
» chaque dizaine ne prendroit qu'un seul
» Troyen pour échanton , plusieurs dizaines
» en manqueroient encore. Mais ils ont pour
» alliés des peuples guerriers qui renversent
» mes projets , et arrachent de nos mains la
» conquête que nous nous étions promise.
» Déjà neuf longues années se sont écoulées
» dans d'inutiles travaux : le temps a détruit
» nos vaisseaux et usé nos cordages. Nos
» femmes , nos enfans , dans nos demeures
» solitaires , attendent notre retour ; et nous
» voyons s'éloigner encore la fin de l'entre-
» prise qui nous amena sur ces rives. Allons ,
» puisqu'il le faut , obéissons à une cruelle
» nécessité , fuyons dans notre patrie : jamais
» Troie ne sera notre conquête. »

Il dit ; son discours émeut les cœurs de
tous ceux qui n'ont point assisté au premier
conseil. L'assemblée se sépare : tels on voit

s'agiter les flots de la mer Icarienne, lorsque les vents opposés combattent sur son sein ; ou telles encore, au souffle impétueux du zéphyr, on voit ondoyer les moissons, et les épis se courber.

Ainsi s'ébranlent les Grecs. Avec des cris tumultueux ils se précipitent vers leurs vaisseaux ; des tourbillons de poussière s'élèvent sous leurs pas : tous s'exhortent à lancer leurs nef s à la mer, tous hâtent les apprêts du départ ; déjà leurs vaisseaux s'ébranlent, dégagés des appuis qui les soutiennent, et des cris de joie portent jusqu'au ciel l'ardeur qu'ils ont de revoir leur patrie.

Ils l'auroient revue en effet avant le temps marqué par les Destins, si Junon n'eût adressé ce discours à Pallas : « O fille invincible de » Jupiter ! nos Grecs retourneront donc dans » leur patrie ? ils fuiront sur le vaste sein des » mers, et laisseront à Priam et à ses Troyens » cette Hélène, pour laquelle tant de Grecs » ont péri loin des climats qui les ont vus » naître ! Va, descends au milieu d'eux ; par

» tes puissans discours, arrête ces mouve-
 » mens, et ne souffre pas ce trop honteux
 » départ. »

Elle dit, et Pallas obéit. D'un vol rapide elle franchit l'espace et s'arrête au milieu des Grecs; ses yeux y rencontrent le sage Ulysse : il étoit debout, le cœur dévoré d'ennuis, et ne donnoit aucun ordre pour son départ.

Minerve approche : « Généreux fils de
 » Laërte, vous retournerez donc dans votre
 » patrie! Vous fuirez sur le vaste sein des
 » mers? Vous laisserez à Priam et à ses
 » Troyens la victoire, et cette Hélène, pour
 » laquelle tant de héros ont péri sous les
 » murs de Troie, loin des climats qui les
 » virent naître? Cours, vole, par tes discours
 » persuasifs arrête ces mouvemens, ne souffre
 » pas ce honteux départ. »

Elle dit; Ulysse reconnoît la voix de la Déesse. Soudain il quitte sa tunique, que reçoit de sa main le fidèle Eurybate, vole au fils d'Atrée, prend le sceptre immortel de

ses aïeux, et, armé de cet emblème du souverain pouvoir, il parcourt toute la flotte. S'il rencontre un roi, un guerrier distingué, il l'aborde, et par des discours caressans, il tente de l'arrêter : « Généreux mortel, lui dit-
» il, il est indigne de toi de céder comme un
» lâche à de vaines terreurs. Arrête, et que
» ce peuple s'arrête à ta voix. Tu ne connois
» pas encore la pensée d'Atride. Nous n'avons
» pas tous entendu au conseil les secrets qu'il
» y a dévoilés. Craignons que son courroux
» ne s'appesantisse sur les enfans de la Grèce.
» Le courroux des rois est redoutable; ils
» tiennent leur pouvoir de Jupiter, et sa providence veille sur eux. »

S'il entend aboyer un soldat vulgaire, de son sceptre il frappe le mutin, et le gourmande en ces mots : « Malheureux ! tais-toi ;
» écoute ceux qui valent mieux que toi. Lâche,
» inhabile aux combats, on ne compta jamais,
» ni ton bras à la guerre, ni ta tête au conseil. Nous ne serons pas ici autant de rois.
» C'est un grand mal qu'une autorité partagée. N'ayons qu'un seul chef, qu'un seul

» roi, celui auquel Jupiter a donné le sceptre
» et le droit de commander. »

Ainsi, avec le ton de l'autorité, il parcourait toute l'armée. A sa voix, tout s'élance, et des vaisseaux et des tentes, pour retourner à l'assemblée; tout se presse à flots tumultueux : telles sur un vaste rivage grondent les vagues écumantes, et la mer retentit au loin de leurs mugissemens.

Ils sont assis et gardent le silence; le seul Thersite sème, au milieu d'eux, ses indiscrets murmures : Thersite, qui, sans respect et sans frein, prodigue aux rois la satire et l'outrage : orateur scandaleux, dont le triomphe est d'exciter de vaines risées. Dans toute l'armée grecque, il n'est point de monstre plus difforme : ses yeux louches sont cachés sous une épaisse paupière, il chancelle sur ses jambes inégales, ses épaules ramassées se courbent sur son dos, quelques cheveux, à peine, voltigent sur sa tête pointue. Il est surtout l'ennemi d'Achille et d'Ulysse, toujours il les outrage par ses aigres

discours. C'est Agamemnon , aujourd'hui , qu'il déchire , au milieu d'une foule en secret irritée contre lui.

« Atride , lui crie-t-il d'une voix glapissante , de quoi te plains-tu ? que te manque-t-il encore ? Tes tentes regorgent de richesses , elles sont pleines de beautés que nous avons choisies pour toi dans toutes les villes que nous avons conquises. Est-ce de l'or que tu demandes ? Faut-il qu'un Troyen vienne d'Ilion mettre à tes pieds la rançon d'un fils qu'Ajaj ou moi nous aurons pris dans les combats ? Veux-tu encore quelque nouvelle captive pour amuser , loin de nous , ta voluptueuse mollesse ? Ne commandes-tu aux Grecs que pour les accabler ? Lâches , vil rebut des humains , guerriers dégénérés , ou plutôt femmes timides , fuyons sur nos vaisseaux ! Laissons-le devant Troie jouir de ses conquêtes , qu'il sache enfin si nous sommes d'inutiles instrumens de sa gloire. L'ingrat ! » il a outragé Achille , un guerrier mille fois plus vaillant que lui. Il jouit du prix dont

» nous avons payé la valeur de ce héros.
» Ah ! si le sang d'Achille eût été plus bouil-
» lant, s'il n'étoit pas en effet trop modéré,
» cet outrage, Atride, eût été le dernier de
» tes outrages. »

Ainsi, contre Agamemnon, Thersite vomissoit les injures. Soudain Ulysse approche, et lançant sur lui un sinistre regard : « Dis-
» coureur importun, lui dit-il, arrête, et
» quand tous les Grecs obéissent, ne viens
» pas, seul, insulter à ton maître. De tous
» les guerriers qui ont suivi les Atrides, il
» n'en est point de plus lâche que toi. Que
» ta langue ne profane plus le nom sacré des
» rois; garde-toi de presser notre retour par
» des cris séditieux. Savons-nous quel est
» l'ordre des destins? Savons-nous si ce re-
» tour seroit heureux ou funeste? Tu ou-
» trages Agamemnon, notre monarque et le
» tien? Tu lui reproches les dons que lui
» prodiguent les héros de la Grèce! De toi,
» qu'a-t-il reçu, que des injures?... Ecoute,
» et crois à mes menaces : si jamais tu oses
» t'oublier encore, je veux périr, je veux

» n'être plus appelé le père de Télémaque, si
» je ne te saisis, si je ne te dépouille tout nu,
» si, honteusement fustigé, je ne te chasse
» de l'assemblée. »

Il dit, et lui laisse tomber sur le dos le sceptre dont il est armé. Le lâche ploie sous le coup, des larmes coulent de ses yeux, une tumeur livide s'élève sur ses épaules, il s'assied éperdu, demi-mort, et tout en sanglotant il essuie ses inutiles pleurs. Les Grecs, quoiqu'affligés, sourioient à ce spectacle. Ils se disent à l'oreille : Ulysse, dans les conseils, dans les combats, fit toujours des prodiges, mais jamais il n'a fait mieux que quand il a puni ce harangueur insolent ; il ne viendra plus, sans doute, insulter à nos rois.

Cependant Ulysse étoit debout, le sceptre à la main : Minerve auprès de lui, sous la figure d'un héraut, imposoit silence aux guerriers : « Fils d'Atrée, dit le héros, les
» Grecs veulent, à la face de l'univers, te
» couvrir de honte et d'ignominie. Ils violent
» la promesse qu'ils te firent, en partant, de

» ne rentrer dans la Grèce qu'après avoir
» détruit la superbe Troie. Aussi foibles que
» des enfans ou des veuves désolées, ils de-
» mandent, en pleurant, à revoir leur patrie.
» Nos longs travaux, sans doute, justifient
» leur douleur et leurs larmes. Le nautonnier,
» que depuis un mois l'océan jaloux retient
» loin d'une épouse chérie, est souvent dévoré
» d'impatience et d'ennui : et nous, depuis
» neuf années révolues ; nous nous consu-
» mons sur ces rives. Ne condamnons point
» de trop justes regrets.

» Mais avoir attendu si long-temps, et re-
» tourner vaincus, humiliés ! ah ! la honte en
» seroit éternelle ! Guerriers, reprenons cou-
» rage, que le temps nous apprenne quelle
» foi nous devons aux oracles de Calchas. Il
» nous en souvient, vous vous en souvenez
» tous ; il me semble que c'étoit hier, nous
» étions rassemblés dans l'Aulide, nous y
» jurions la perte de Priam et de ses Troyens.
» Près d'une fontaine d'où coulait une eau
» limpide ; au pied d'un autel élevé sous un
» superbe platane, nous immolions des héca-

» tombes aux immortels. Soudain un dragon,
» marqué d'une tache rouge et sanglante, sort
» de dessous l'autel et s'élance sur le platane:
» sur une des branches les plus élevées étoient
» huit jeunes passereaux avec leur mère cachés
» sous le feuillage; le monstre les dévore à
» nos yeux. La mère, avec des cris plaintifs,
» voltigeoit autour d'eux pour les défendre;
» il se retourne, la saisit elle-même, et la
» dévore à son tour.

» Par un prodige soudain, Jupiter trans-
» forme le dragon en pierre; nous restons im-
» mobiles d'étonnement. Mais Calchas, plein
» du Dieu qui l'inspire : *Enfans de la Grèce,*
» nous dit-il, *pourquoi cette vaine terreur?*
» *Jupiter, dans ce prodige, nous montre*
» *le succès lent et tardif d'une entreprise*
» *qui nous couvrira d'une immortelle gloire.*
» *Le dragon a dévoré huit passereaux et*
» *leur mère; et nous, nous consumerons*
» *dix années devant Troie: mais la dixième,*
» *Troie sera notre conquête. L'oracle s'ac-*
» *complit; attendez encore, et le trône de*
» Priam tombera sous vos coups. » Il dit,

tous les Grecs applaudissent. Le rivage retentit de leurs cris et des louanges qu'ils donnent au roi d'Ithaque.

Le vieux Nestor les gourmande à son tour :

« Comme des enfans, vous vous épuisez en
 » discours, et vous oubliez les combats. Que
 » sont devenus nos promesses et nos sermens ?
 » nos conseils, nos projets, cette foi jurée,
 » tout s'est-il évanoui avec la flamme de nos
 » sacrifices ? Nous perdons en stériles dé-
 » bats les plus précieux instans, et notre
 » proie nous échappe. Allons, Atride, dé-
 » ploie ton pouvoir ; guide-nous aux com-
 » bats. S'il est un ou deux lâches qui osent
 » se séparer de nous, qu'ils se consomment sur
 » ces rives dans une honteuse oisiveté. Ils ne
 » partiront pour Argos que quand nous au-
 » rons reconnu si Jupiter est fidèle à ses pro-
 » messes. Oui, Jupiter nous a promis la vic-
 » toire : le jour même où les Grecs s'armèrent
 » pour la ruine de Troie, il lança des éclairs
 » à notre droite, et par cet heureux présage
 » il garantit nos succès. Ne songeons à retour-
 » ner dans notre patrie qu'après avoir vengé,

» sur les beautés troyennes, l'injure faite à Hé-
» lène et les larmes qu'elle a versées. Si quel-
» que séditieux veut fuir encore, qu'il monte
» sur son vaisseau, il y trouvera la mort.

» Grand roi, consulte ta prudence; mais
» écoute nos avis. Je t'en offre un que tu ne
» dois pas dédaigner. Divise tes guerriers par
» nations et par tribus, afin qu'ils se donnent
» un mutuel secours; tu distingueras mieux
» le mérite des chefs et la valeur des soldats.
» Si tu n'es pas vainqueur de Troie, tu sau-
» ras du moins si c'est aux Dieux ou à notre
» lâcheté que tu dois ta disgrâce.

» Généreux vieillard, lui répond Agamem-
» non, tu es toujours le plus éloquent et le
» plus sage des Grecs. Ah! que les Dieux ne
» m'ont-ils donné encore dix conseillers tels
» que toi! Bientôt nous verrions s'écrouler
» les murs de Troie, et ses richesses devenir
» le prix de notre courage. Mais le fils de Sa-
» turne m'environne de douleurs: il me livre
» aux querelles et à la discorde. Pour une
» misérable captive nous nous sommes divi-

» sés, Achille et moi : je l'avoue, je provoquai
 » son ressentiment. Ah ! si jamais un heu-
 » reux accord nous réunit, rien ne pourra
 » reculer la perte des Troyens ! Que nos
 » guerriers aillent réparer leurs forces et
 » s'apprêtent au combat ; que tous préparent
 » leurs lances et leurs boucliers ; que tous
 » fassent repaître leurs chevaux ; que tous les
 » chars soient prêts à voler : ce jour tout en-
 » tier sera un jour de sang et de carnage. La
 » nuit seule mettra fin au combat ; la sueur
 » coulera sur nos armes ; nos mains fati-
 » guées ploieront sous le poids de la lance ,
 » et le coursier épuisé ne pourra plus traîner
 » son char. Si quelqu'un ose, loin du danger,
 » se reposer sur nos vaisseaux , il sera bientôt
 » la pâture des chiens et des vautours. »

Il dit ; et les Grecs, qu'enflamme son dis-
 cours, lui répondent par des clameurs guer-
 rières. Telles, autour d'un rocher sourcilleux,
 mugissent les vagues émues, lorsque l'aquilon
 est déchaîné sur les mers. Ils se lèvent, se
 précipitent vers leurs tentes ; le feu s'allume
 et le repas s'apprête. Chacun offre des sacri-

fices au Dieu qu'il adore, et lui demande de le sauver du danger et du trépas.

Agamemnon lui-même immole à Jupiter un taureau de cinq ans; il invite à son sacrifice les chefs de l'armée; Nestor le premier, Idoménée ensuite, les deux Ajax et le fils de Tydée, Ulysse enfin, que sa prudence égale à Jupiter. Ménélas vient de lui-même s'associer à une offrande dont il sait qu'il est le premier objet. Ils environnent la victime; dans leurs mains est l'orge sacrée. Agamemnon, les yeux au ciel: « Dieu puissant, s'écrie-t-il, souverain maître de l'Olympe, qui règnes sur les nuages, ne permets pas que le Soleil se couche dans les eaux avant que le superbe palais de Priam soit tombé sous mes coups, avant que moi-même j'aie embrasé ses portes, et déchiré les flancs d'Hector, avant que ses guerriers aient mordu la poussière, étendus autour de lui. » Il dit; Jupiter est sourd à sa prière; il reçoit son sacrifice, mais il lui apprête les plus cruels travaux.

Cependant ils consacrent la victime, lui

tournent la tête vers le ciel et l'égorgent. Les cuisses sont coupées et jetées sur un brasier; quand elles sont consumées par le feu sacré, on fait cuire les autres parties : les tables sont dressées, et les chefs, rangés autour, y prennent un commun repas. Quand il est fini :
« Puissant Atride, dit le vénérable Nestor,
» allons, et, sans différer, volons au combat :
» c'est un Dieu qui nous appelle ; que tes
» hérauts rassemblent nos guerriers ; nous-
» mêmes marchons à leur tête et allumons le
» carnage. »

Il dit; docile à ses conseils, Atride ordonne à ses hérauts de faire armer les Grecs : ils partent; soudain tous les guerriers se rassemblent à leur voix. Agamemnon et les autres rois les rangent en ordre de bataille. Minerve est au milieu d'eux ; dans sa main brille l'immortelle, l'impénétrable Égide : une frange d'or pend autour, et jette au loin un formidable éclat. La Déesse parcourt tous les rangs et allume dans le cœur des guerriers l'ardeur des combats. Pleins d'une nouvelle audace, ils oublient leur patrie, et ne respirent que

la guerre. Tel, sur le sommet d'une montagne, on voit un vaste incendie dévorer une forêt, et de ses flammes éclairer les campagnes lointaines : tels brillent ces guerriers sous les armes qui les couvrent : des éclairs en jaillissent, et l'air en est allumé. Tels encore, dans les prairies qui bordent le Caystre, on voit des milliers de cygnes ou de grues voler, s'abattre, et de leurs cris remplir tous les marécages : tels les Grecs, des rives de la mer, roulent à flots pressés vers les bords du Scamandre : la terre, au loin, gémit sous leurs pas et sous le poids de leurs coursiers.

Ils s'arrêtent sur ces rives fleuries : le printemps étale moins de feuilles et de fleurs; des essaims moins nombreux de mouches assiègent une étable quand la bergère exprime le lait de ses brebis : leur impatience appelle le combat, ils se rangent sous leurs chefs. Tels, à la voix de leurs bergers, des troupeaux confondus se divisent et se séparent. Agamemnon est au milieu d'eux; il a la tête et le regard de Jupiter, la taille du Dieu des combats, et la force de Neptune. Tel, au

milieu d'un troupeau nombreux, domine le taureau qui en est le roi. Jupiter lui-même imprime sur son front un éclat et une majesté qui effacent tous les autres héros.

Muses, Divinités présentes à tous les événemens, vous qui les sauvez de l'abîme de l'oubli, inspirez votre élève et présidez à mes chants. Placés loin de ces faits célèbres, à peine la Renommée en a porté quelques détails jusqu'à nous. O Muses ! dites-moi quels furent les chefs et les rois. Les soldats, je ne pourrois jamais les nommer : non, je ne le pourrois jamais, quand j'aurois dix langues, dix bouches, une voix infatigable et une poitrine d'airain ; à moins que vous-mêmes, ô filles de Jupiter ! vous ne me disiez tous ceux qui s'armèrent contre Ilion. Je compterai seulement les chefs et leurs vaisseaux.

Sous Pénélee, sous Letus, Arcésilas, Prothoënor et Clonius, marchent les Béotiens : ils ont quitté les plaines d'Irié, les rochers d'Aulis, Schænos, Scolos, le sol humide d'Eteone, Thespie, Graie et les vastes plaines

de Mycalesse. On compte parmi eux les peuples qui habitent Armé, Hèse, Erythres, Eléone, Hylé, Pétéone, Ocalée, la superbe Médéone, Copes, Entrèse, Thisbé séjour aimé des colombes, Coronée, Aliarte et ses pâturages, Thèbes et ses murs fameux, Plâtée, Glissa, Oucheste connue par son temple consacré à Neptune, Arné et ses riches cotéaux, Midée, la divine Nissa, et Anthédon qui voit non loin de ses remparts finir la Béotie. Cinquante vaisseaux les conduisirent aux rivages troyens; cent vingt guerriers montoient chaque vaisseau.

Les enfans d'Asplédon et d'Orchomène sont commandés par Ascalaphe et par Jalménus, fils tous deux du Dieu des combats : tous deux doivent la vie aux secrètes amours de ce Dieu pour la fille d'Actor, la jeune Astioche, qui défendit en vain contre lui les prémices de sa virginité. Trente vaisseaux avoient fendu, sous eux, le sein azuré des mers.

Sous Epistrophe, sous Schédius, tous deux fils du généreux Iphitus, marchent les Pho-

céens : ce sont les habitans de Cyparisse, de Pythone, de Crissa, de Daulis, de Panopée, d'Anémorée, d'Hyampolys, des bords qu'arrose le Céphise, et de Lilée, où ce fleuve prend sa source. Quarante vaisseaux avec eux abordèrent aux rives de la Phrygie : ils se forment sous leurs chefs, à la gauche des Béotiens.

Ajax, fils d'Oïlée, commande aux Locriens; moins intrépide qu'un autre Ajax, fils de Télamon, il n'est couvert que d'une cotte de mailles : il sait mieux qu'aucun des Græcs lancer le javelot. Les peuples de Cynus, d'Opunte, de Calliare, de Bessa, de Scarphé, de la délicieuse Augée, de Tarphe, de Thronion, et ceux qui boivent les eaux du Boagrius, ont vogué avec lui sur quarante vaisseaux, du fond de la Locride et des régions voisines de l'Eubée.

Les belliqueux Abantes, les enfans de l'Eubée, qui habitent Calcis, Iretrée, Histiée et ses cotéaux chéris de Bacchus, Cérinthe et ses murs que la mer baigne de ses ondes, le sourcilleux Dios, Carysthe et Styre enfin, obéis-

sent à Eléphénor, le fils de Calcodon et le favori du Dieu des combats. De longues chevelures flottent sur leurs épaules; armés de piques, ils brûlent de baigner leurs mains dans le sang, et de s'enivrer de carnage. Avec quarante vaisseaux ils quittèrent leur patrie, pour venir combattre sous les murs d'Ilion.

On voit marcher après eux les habitans de la superbe Athènes, le peuple d'Erechthée, les enfans de la Terre, les nourrissons chéris de Minerve. Placés par cette déesse dans un lieu consacré à son culte, leur reconnoissance perpétue leurs hommages; et les années, dans leur révolution, ramènent, pour leur protectrice, les offrandes et les fêtes. Le fils de Pétéus, Ménésthée, les commande; Ménésthée de tous les guerriers le plus savant dans l'art de former et de faire mouvoir des soldats. Nestor, le seul Nestor, pourroit être encore son rival; mais cette gloire qui couronne ses vieux ans, Ménésthée l'a obtenue au commencement de sa carrière.

Sous Ajax, douze vaisseaux partirent de

Salamine. Ses guerriers se rangent auprès des phalanges athéniennes.

Les peuples d'Argos, cette jeunesse guerrière qui sortit des murs de Tyrinthe, d'Hermione, d'Asine, de Trésène, d'Héione, d'Epidaure, lieu chéri du Dieu des vendanges, d'Egine, de Masette, marchent sous le vaillant Diomède, sous Sthénéelus, le fils chéri de Capanée, et sous Euryale, fils de Mécistée, et petit-fils de Taléon : mais Diomède est leur chef suprême, et quatre-vingts vaisseaux obéissent à ses lois.

Viennent ensuite les enfans de la superbe Mycène, de l'opulente Corinthe, de l'altière Cléone, d'Ornie, de l'heureuse Aréthurée, de Sicyone, où Adraste régna le premier; les habitans d'Hypérésie, de la sourcilleuse Gônêsse, de Pellène, d'Egion, des plaines d'Hélice, et de ces contrées que la mer baigne de ses flots. Agamemnon les guide et commande aux vaisseaux qui les apportèrent. Chef intrépide de la milice la plus fière et la plus nombreuse, Agamemnon a ceint une brillante ar-

mure, et au milieu de tant de héros il déploie l'orgueil de son rang et de l'autorité suprême.

Les guerriers qui ont quitté les vallons de Lacédémone, Pharis, Sparte, Messé, lieu cher à l'oiseau de Vénus, Brysée, Augée et son délicieux séjour, Amicle, Hélos dont la mer vient baigner les remparts, Etile et Lâa, marchent sous le vaillant Ménélas. Soixante vaisseaux les amenèrent à Troie. Ils se rangent en bataille; leur roi est à leur tête, et les remplit du feu qui l'anime. Il brûle de venger l'injure d'Hélène et les larmes qu'elle a versées.

Le vieux Nestor commande à quatre-vingt-dix vaisseaux : on compte sous ses ordres les peuples de Pylos, de la charmante Arené, de Thrion où l'amoureux Alphée offre au voyageur un facile passage. On y compte les enfans d'Epy, de Cyparisse, d'Amphigénie, de Ptéléon, d'Elos, de Dorion, lieu fameux par les vengeances des Muses et par les malheurs de Thamyris. Ce chantre de la Thrace revenoit d'OEchalie, et, fier de l'accueil d'Eurytus, il se vantoit qu'il remporteroit le prix

du chant sur les Muses elles-mêmes : ces déesses, irritées de son orgueil, le privèrent de la voix, et la lyre sous ses doigts oublia ses accords.

Le fils d'Ancée, le vaillant Agapénor, guide au combat les peuples belliqueux que nourrit l'Arcadie. Ils ont quitté, pour le suivre, le sommet du mont Cyllène, et les lieux voisins du tombeau d'Epitus, les plaines de Phénée, les pâturages d'Orchomène, Ripa, Stratia, Enispé, où grondent toujours les vents et les orages, Tégée, Mantinée, Stymphale et Parthasie. Les Arcadiens n'avoient point appris à lutter contre les flots, ni à braver les tempêtes sur une nef légère; inhabiles à la mer, mais savans dans l'art des combats, Agamemnon leur avoit fourni soixante vaisseaux, et dans chaque vaisseau on comptoit une foule de guerriers.

Quarante vaisseaux ont amené les Epéens des plaines de Buprase et d'Hélis, et des contrées que bornent Hyrminé, Myrsine, Alisium, et les rochers d'Olénie. Quatre chefs

les commandent, Amphimaque, fils de Ctéatus; Thalpius, fils d'Euryte; Diorès, fils d'Amaryncée, et le divin Polyxène, un petit-fils du roi Augée. A chacun d'eux obéissent dix vaisseaux et de nombreux soldats.

Paroissent ensuite les habitans de Dulichium et des îles Echines, de ces îles sacrées que la mer d'Elide environne de ses eaux. Mègès les conduit; Mègès, le rival du Dieu des combats. Il doit le jour à un mortel chéri de Jupiter, au brave Phylée, que le courroux d'un père bannit de sa patrie, et qui trouva dans Dulichium un asile et un trône. Quarante vaisseaux, sous ses ordres, ont vogué sur l'Hellespont.

Ulysse commande aux généreux Céphaléniens, qui avec lui ont abandonné Ithaque, Crocylée, Nérите et ses bois, Égyllippe et ses rochers, Zacynthe, Samos et l'Épire, Douze vaisseaux ont amené le sage Ulysse et ses guerriers aux rives de la Phrygie.

Les Étoliens obéissent à Thoas : pour com-

battre les Troyens, ils ont quitté Pleurone, Olène, Pylène, Chalcis, et les rochers sourcil-leux qui environnent Calydon. OËnéus n'est plus; ses enfans ont péri, le blond Méléagre, lui-même, est descendu chez les morts; Thoas, après eux, est devenu le chef de l'Étolie. La mer, sur quarante vaisseaux, a vu flotter ses pavillons.

Sous le vaillant Idoménée, sous Mériion, un guerrier aussi terrible que le Dieu des combats, marchent les Crétois : leurs nombreux bataillons sont sortis de Gnosse, de Gortyne, de Lictos, de Milète, de Lycaste, de Phestos, de Risios, des cent villes enfin dont s'enorgueillit la Crète. Quatre-vingts vaisseaux avoient fendu, sous eux, les ondes écumantes.

Tlépolème, un fils d'Hercule, robuste et vaillant comme son père, avoit, sur neuf vaisseaux, conduit ses Rhodiens aux bords de la Phrygie. Rhodes voit fleurir dans son sein trois cités, Lindus, Jalyse et Camire : toutes trois doivent leur naissance à Tlépo-

lême. Ce héros est le fruit des amours d'Hercule pour la belle Astyoché, qu'au milieu de ses victoires ce demi-Dieu ravit dans Ephyre, aux bords du Selléis.

A peine sorti de l'enfance, par une erreur fatale, Tlépolême ravit le jour au vieux Lycymnius, un oncle maternel de son père. Pour se dérober à la fureur et aux menaces des autres enfans d'Hercule, il arma des vaisseaux, et, suivi d'une jeunesse guerrière, il fuit sur le vaste sein des mers. Enfin, après bien des revers et de longues erreurs, il arrive à Rhodes, peuple cette île, et partage sa colonie en trois cités. Jupiter sourit à son entreprise, et prodigue à ses sujets les richesses et les trésors.

Nirée, avec trois vaisseaux, a quitté l'île de Symé, Nirée, fils de Chârops, et de la nymphe Aglaë, Nirée, après Achille, le plus beau de tous les Grecs; mais il est inhabile aux combats, et peu de guerriers ont suivi sa fortune.

Les habitans de Nisyre, de Crapathe, de

Case, de Cos, où régna jadis Eurypyle, et des Calydnès, que la mer embrasse dans son sein, marchent sous Phidippè et sous Antiphos, tous deux fils de Thessalus, un descendant d'Hercule. Avec eux, trente vaisseaux fendirent les plaines liquides.

Les peuples de Pélasgie, d'Alos, d'Alope, de Trachine, de la Phthiotide et de l'Hellade, cette contrée féconde en beautés, les Myrmidons, les Hellènes et les Achéens, avoient armé cinquante vaisseaux. Ils obéissent au divin Achille ; mais ils n'ont plus de chef qui les guide aux combats, et leur valeur languit inutile.

Achille est dans sa tente, toujours brûlant de courroux, toujours pleurant la jeune Briséis, le prix des travaux que lui coûtèrent les conquêtes de Lyrnesse et de Thèbes, où Minée et Epitrophe, fils du roi Evénus, périrent sous ses coups. Furieux, il s'est renfermé dans sa tente : mais bientôt un autre ressentiment viendra l'arracher au repos, et le rendre aux combats.

Quarante vaisseaux avoient apporté les guerriers qui habitoient Phylacé, Pyrrhase et ses plaines chéries de la blonde Cérés, Iton et ses riches pâturages, Antron et ses rochers, Ptéléon et ses champs couronnés de verdure. Jadis ils obéissoient à Protésilas : mais ce héros n'étoit plus. Le premier des Grecs il s'élança sur le rivage phrygien ; il y expira le premier sous le fer ennemi. Son épouse chérie pleure son absence , et dans son palais attend en vain son retour. Ses bataillons marchent sous un de ses parens, sous Podarcès, le fils d'Iphiclus. Podarcès étoit plus jeune que Protésilas, mais Protésilas étoit plus intrépide. Sous leur nouveau chef, ses guerriers regrettent encore le chef qu'ils ont perdu.

Eumélus, un fils d'Admète et de la divine Alceste, la plus belle des filles de Pélias, a vu, sous ses ordres, voguer onze vaisseaux. Phères, Bébé, Glaphyres, Yaolcos, ont nourri les guerriers qui reconnoissent ses lois.

Les peuples de Méthone, de Thaumacie, de Mélibée, d'Olizone, avoient suivi Philoc-

tête. Il commandoit à sept vaisseaux. Chaque vaisseau portoit cinquante soldats, qui, comme leur chef, excelloient à lancer des traits. En proie à la douleur, dévoré de la cruelle blessure que lui fit un serpent, Philoctète gémissoit, étendu dans l'île de Lemnos, où les Grecs l'avoient abandonné. Mais bientôt les malheurs des Grecs devoient venger Philoctète, et le rappeler à leur souvenir. Ses guerriers obéissent à Médon, qui doit le jour aux amours secrètes d'Oïlée et de la jeune Rhéné. Sous ce chef ils regrettent toujours le chef qu'ils n'ont plus.

Deux fils d'Esculape, Podalire et Machaon, tous deux savans dans l'art inventé par leur père, guident les habitans de Trica, d'Ithome et d'OEchalie, où régna jadis Eurytus. Trente vaisseaux, sous eux, abordèrent aux rivages troyens.

Les enfans d'Ormène, d'Hypérée, d'Astérie, et les habitans du mont Titan, obéissent à Eurypyle, fils d'Evémon. Eurypyle compte sous ses ordres quarante vaisseaux.

Sous Polypètes, un fils de Pirithoüs, un petit-fils de Jupiter, se forment des guerriers qu'ont nourris Argissa, Gyrtone, Orthée, Hélone et Oloosson. La belle Laodamie donna la vie à Polypètes, le jour même où, vainqueur des Centaures, Pirithoüs les chassoit du mont Pélion. Le brave Léontée, un fils de Cromus, commande avec lui aux quarante vaisseaux qui ont vogué sous leurs ordres.

Gunée, avec vingt vaisseaux, abandonna les rives de Cyphos. Sous ses drapeaux vont combattre les Eniens, les Pérèbes, peuple guerrier, qui, pour le suivre, a quitté les lieux voisins de la froide Dodone, et les bords du Titarèse. Le Titarèse porte au Pénée le tribut de ses ondes; mais ses flots argentés ne se mêlent point aux flots du Pénée, toujours ils surnagent, et les mortels, à ce signe, reconnoissent les eaux du fleuve terrible que craignent d'attester les Dieux.

Prothoüs, le fils de Tenthédon, guide aux combats les Magnètes, qui, des rives du Pénée et des sommets du Pélion, se sont,

avec lui, embarqués sur quarante vaisseaux.

Tels étoient et les rois et les chefs des Grecs. O Muse! de tous ces guerriers, dis-moi quel étoit le plus vaillant. Dis-moi quels étoient les meilleurs coursiers.

De coursiers, il n'en est point de plus agiles que les cavales d'Eumélus : toutes deux de même couleur, de même âge, de même taille; Apollon lui-même prit soin de les nourrir sur le mont Piérius. Plus vites que l'éclair, elles portent partout la terreur et l'effroi.

Des héros, le plus intrépide, le plus grand, c'est Ajax, fils de Télamon, tant qu'Achille, loin des combats, s'abandonne à son ressentiment. Achille est le plus brave des Grecs; les coursiers d'Achille sont les plus beaux, les plus légers de toute l'armée; mais ce guerrier, toujours irrité contre Atride, languit inutile auprès de ses vaisseaux. Ses soldats, sur le bord de la mer, s'amuse à tendre l'arc, à lancer des javelots et des flèches. Leurs chevaux, près de leurs chars, paissent

l'herbe tendre et le lotos; les chefs errans, sans armes au milieu des guerriers, demandent en vain le combat et le héros qui doit guider leur audace.

Cependant l'armée s'avance : tel un vaste incendie s'étend sur la terre et la dévore; la plaine gémit au loin sous leurs pas. Ainsi ce mont, qui de sa masse brûlante presse le géant Typhée, mugit sous les foudres dont le frappe la céleste vengeance. Tels, dans leur marche rapide, les Grecs franchissent la plaine. La messagère du maître des Dieux, Iris, va porter cette funeste nouvelle aux Troyens, qui, tous réunis, tiennent conseil à la porte du palais de Priam. Elle a pris la figure et la voix du jeune Polîtès, un fils de ce malheureux monarque qui, sur le tombeau d'Esyètès, avoit été observer les mouvemens des Grecs.

« O mon père! dit-elle, vous perdez en
» discours inutiles de précieux instans : il
» semble que vous soyez dans une paix pro-
» fonde, et la guerre approche avec toutes

» ses horreurs. J'ai souvent affronté les com-
» bats, jamais encore je n'ai vu l'ennemi si
» formidable ni si nombreux. Ils s'avancent
» aussi serrés que les feuilles des forêts ou les
» sables de la mer. Hector, c'est à toi que je
» m'adresse, prête l'oreille à ma voix : Troie
» a un grand nombre d'alliés; tous parlent des
» langues différentes. Que chaque chef ras-
» semble ses guerriers; qu'il marche à leur
» tête et les guide au combat.» Elle dit; Hec-
tor reconnoît la voix de la Déesse. Soudain il
sépare l'assemblée. On court aux armes, les
portes s'ouvrent; cavaliers, fantassins, tous se
précipitent dans la plaine, et l'air retentit de
leurs cris. Non loin des murs s'élève une hum-
ble colline. Les mortels la nomment *Batiée*,
et les Dieux, le *Tombeau de l'agile My-
rinne*. Là, les Troyens et leurs alliés se for-
ment en ordre de bataille.

Le fils de Priam, Hector, commande les
Troyens. L'orgueil est sur son front, un hor-
rible panache flotte sur sa tête; sous lui, une
jeunesse intrépide appelle le carnage et la
mort.

A la tête des Dardaniens est le vaillant Énée , le fils d'un mortel et d'une Déesse. Vénus, sur le mont Ida, reçut l'heureux Anchise dans ses bras; Énée fut le gage de leur mutuelle ardeur. Deux fils d'Anténor, Archiloque et Acamas, tous deux grands capitaines, et soldats intrépides, commandent avec lui.

Les habitans de la riche Zélée, les Troyens, qui, au pied de l'Ida, boivent les eaux de l'Ésèpe, marchent sous Pandarus, le fils de Lycaon, Pandarus à qui Appollon lui-même donna un arc et des flèches.

Les enfans d'Adrastée, d'Apèse, de Pityée, de l'altière Térée, obéissent aux deux fils de Mériops, Adrésus et Amphius. Mériops est, de tous les devins, le devin le plus fameux. Il avoit défendu à ses fils d'aller à cette funeste guerre; ils méprisèrent ses lois, et leur destinée les y entraîna malgré lui.

Les habitans de Percote, de Praction, de Sestos, d'Abydos, d'Arisbe, vont combattre

sous l'intrépide Asius; Asius, fils d'Hyrtacus, qui des bords du Selléis a volé vers Troie, sur des coursiers plus agiles que les vents.

Hippochoüs conduit les braves Pélasgiens, qui cultivent les fertiles plaines de Larisse; Hippochoüs et avec lui Pylée son frère, tous deux fils de Léthus, et petits-fils de Theutamas. Sous Acamas, sous Piros, marchent les Thraces, que l'Hellespont environne de ses eaux. Euphène, le fils de Thrésénus, commande aux belliqueux Ciconiens. Des bords lointains que baigne l'Axius, l'Axius, dont les flots argentés inondent les campagnes, Pyrechmès amène les Péoniens, qui, l'arc à la main, menacent l'ennemi.

Du pays des Hénètes, de cette contrée qui s'enorgueillit de ses mulets sauvages, l'intrépide Pylémènes avoit amené les Paphlagoniens : sous ses drapeaux on compte les habitans du Cythorus, du Sésame, des bords fortunés qu'arrose le Parthénus, de Cromna, d'Égiale et d'Érythine.

Du fond de l'Alybe, de ce pays qui voit

croître l'argent dans son sein, Épistrophe et Odius avoient guidé les Alisoniens. Chromis et Ennomus commandent aux enfans de la Mysie. Ennomus connoît le langage des oiseaux et l'art des augures; mais sa science ne pourra le défendre du trépas. Il tombera sous les coups d'Achille, sur les bords du fleuve où ce héros immolera mille autres Troyens. Sous Phorcys, sous Ascagne, marchent les Phrygiens, qui ont quitté les contrées lointaines de l'Ascanie : tous brûlent de combattre et de vaincre.

Mestlès et Antiphus, tous deux fils de Pylémènes, et nés sur les bords du lac Gygès, conduisent les Méoniens, qui habitent au pied du Tmolus. Sous Nastès, sous Amphimaque, tous deux fils de Nomion, s'avance un peuple barbare, les Cariens, qui habitent Milète, les forêts de Phthire, les bords du Méandre et les sommets du Mycale. Amphimaque est tout brillant d'or; il marche aux combats avec le luxe d'une femme; mais ces vains ornemens ne le garantiront point de la mort; Achille l'immolera sur les bords du Scamandre, et

l'or qui le couvre sera sa conquête. Des sources lointaines du Xanthe et du fond de la Lycie, Sarpédon et Glaucus ont amené des guerriers intrépides comme eux.

FIN DU SECOND CHANT.

CHANT TROISIÈME.

RÉUNIES sous leurs chefs , les deux armées s'étendent dans la plaine. Les Troyens s'avancent en poussant d'horribles clameurs; tels on voit des bataillons de grues, fuyant l'hiver et ses frimas, voler vers les rivages de l'Océan, et, du sein des airs, porter aux Pygmées et la guerre et la mort.

Les Grecs marchent en silence, pleins d'un tranquille courage, résolus de se soutenir et de se venger : la terre disparaît, des nuages de poussière s'élèvent sous les pas des guerriers, et obscurcissent les airs. Ainsi lorsqu'au souffle des aquilons se rassemblent les vapeurs qui forment les tempêtes, à peine on voit luire un faible crépuscule; le pasteur frémit, et, protégé par les ténèbres, plus favorables que la nuit, le voleur s'apprête à fondre sur sa proie.

Déjà les deux peuples se menacent et s'approchent. Semblable à un Dieu, Pâris brille à la tête des Troyens; la dépouille d'un léopard flotte sur son armure; à son côté pend une superbe épée; un arc, un carquois et des flèches résonnent sur ses épaules; dans ses mains étincellent deux javelots; il défie les héros de la Grèce. A sa démarche vaine et altière, Ménélas le reconnoît, et son cœur palpite de fureur et de joie. Tel, à la vue d'un cerf ou d'une chèvre sauvage, le lion affamé sent redoubler son ardeur: en vain des chiens le poursuivent, en vain d'intrépides chasseurs le menacent et le pressent: tranquille, à leurs yeux même, il dévore sa proie. Tel est, à l'aspect de Pâris, le transport de Ménélas: déjà il se promet de venger l'affront qu'il en a reçu. Soudain il s'élance de son char; Pâris le reconnoît, et son cœur est glacé d'effroi: pour éviter la mort, il recule, et se rejette au milieu des siens. Tel, dans une sombre forêt, à la vue d'un serpent menaçant, le voyageur recule épouvanté, ses genoux fléchissent, et la pâleur s'étend sur ses joues. Ainsi, dans sa frayeur, le foible Pâ-

ris fuit et se perd dans la foule des Troyens.

Hector, indigné : « Malheureux Pâris ! s'é-
» crie-t-il, vile idole des femmes ! trop fait
» pour leur plaire et assez lâche pour les sé-
» duire ! Ah ! plutôt aux cieus que jamais tu ne
» fusses né ! que ne périr-tu du moins avant
» ton fatal hyménée ! Plus heureux mille
» fois que d'avoir vécu pour être la fable de
» l'univers et la honte de ton pays ! Dieux !
» qu'ils doivent bien triompher, les Grecs,
» qui, à ta démarche altière, t'ont cru le
» plus redoutable des Troyens ! Vain fantôme
» d'un guerrier ! ton corps est sans force et
» ton âme sans vigueur. Lâche ! étoit-ce là ce
» Pâris qui, sur des vaisseaux, affronta les
» tempêtes ; qui, chef d'une troupe brillante,
» alla dans des climats lointains conquérir
» une beauté trop fameuse, et ravir à des
» héros et leur femme et leur sœur ? Exploite
» funeste ! la ruine de ton père, de son peuple
» et de tout son empire ; le triomphe de nos en-
» nemis, et ta honte à toi-même. Tu ne veux
» donc point combattre Ménélas ? Ah ! tu
» saurois quel homme tu as outragé. Etendu

» à ses pieds, sur la poussière, ta lyre, tes
» cheveux blonds, ta vaine beauté, tous ces
» dons de Vénus, ne pourroient te défendre
» du trépas. Va, si les Troyens étoient moins
» lâches, il y a long-temps que, pour expier
» les maux que tu leur as faits, le beau Pâris
» seroit la pâture des vers.

» — Hector, j'ai mérité ton courroux et tes
» reproches. Ton courage, à toi, est tou-
» jours avide de périls. Il ressemble à l'acier
» tranchant qui dévore les arbres des forêts,
» et devance l'impulsion du bras qui le guide.
» Rien ne peut, un moment, étonner ton
» grand cœur. Ne me reproche point les dons
» de Vénus; ne méprise point les présents dës
» Dieux, ces présents que leur faveur seule
» nous donne, et auxquels ne sauroient
» atteindre tous nos désirs. Mais si tu veux
» que je combatte, arrête les Troyens et les
» Grecs : Ménélas et moi, au milieu des deux
» armées, nous lutterons ensemble. Hélène et
» ses trésors seront le prix du vainqueur; un
» traité réunira les deux nations; les Troyens
» vivront tranquilles dans leurs foyers, les

» Grecs retourneront aux rives d'Argos, dans
» ces heureux climats où règnent l'Amour et
» la Beauté. » Hector applaudit à ce noble
retour. Soudain il s'avance, et, la pique à la
main, il arrête les phalanges troyennes.
Cependant les Grecs font pleuvoir sur lui des
flèches et des pierres; mais Agamemnon leur
crie : « Grecs, arrêtez : Grecs, ne frappez pas,
» Hector demande à parler. » Il dit, et tous
immobiles obéissent à sa voix.

« Écoutez, Troyens; Grecs, écoutez, dit
» Hector, ce que demande Pâris, le premier
» auteur de notre fatale querelle. Que tous
» les Grecs, que tous les Troyens posent les
» armes; seul, avec Ménélas seul, Pâris va
» combattre au milieu des deux nations :
» Hélène et ses trésors seront le prix du
» vainqueur; un heureux traité nous rendra
» la concorde et la paix. » Il dit : dans les deux
armées règne un tranquille silence.

« Ecoutez-moi, s'écrie Ménélas à son tour :
» Mon injure alluma le flambeau de la guerre,
» c'est à moi de l'éteindre. Grecs et Troyens,

» ma vengeance et le crime de Pâris firent
 » trop long-temps vos communes disgrâces;
 » elles finiront aujourd'hui. Périssent de nous
 » deux celui que la Parque a marqué pour
 » le trépas. Vous, dès ce moment, cessez
 » d'être ennemis. Troyens, faites apporter
 » deux agneaux, l'un mâle et blanc, pour
 » le Soleil; l'autre femelle et noir, pour la
 » Terre: les Grecs en immoleront un à Jupi-
 » ter. Que Priam vienne ici jurer la paix; et
 » attester les Dieux vengeurs. Qu'il y vienne
 » lui-même; ses enfans ne sont que des im-
 » pies, des perfides. La jeunesse est toujours
 » flottante et légère, la vieillesse, plus sage,
 » reporte ses regards sur le passé, les enfonce
 » dans l'avenir, et par une utile prévoyance,
 » fixe la destinée. »

Il dit : les Troyens et les Grecs croient
 toucher enfin au terme de cette funeste guerre,
 et leurs cœurs s'ouvrent à la joie. Sur des
 lignes parallèles, ils arrêtent leurs coursiers et
 leurs chars. Eux-mêmes ils s'avancent, quit-
 tent leurs armées et les posent à terre; il ne
 reste entre les deux nations qu'une étroite

arène. Deux hérauts vont à Troie chercher deux agneaux et inviter Priam à descendre dans la plaine. Talthibius court aux vaisseaux des Grecs pour y prendre les victimes qu'ils doivent offrir.

Cependant Iris, la messagère de Jupiter, descend du haut des cieux vers la belle Hélène. Elle a pris la figure et la voix de Laodice, une des filles chéries de Priam, femme d'Hélicon, fils d'Anténor. Hélène étoit dans son palais; ses mains travailloient un superbe tissu où elle avoit représenté les travaux des Troyens et des Grecs, et ces funestes combats dont elle étoit la cause.

« Viens, ma sœur, viens, lui dit la feinte
» Laodice, un prodige nouveau va s'offrir à
» ta vue : les Grecs et les Troyens, qui tantôt
» ne respiroient que la guerre et le carnage,
» tranquilles maintenant, oublient les combats. Leurs armes reposent sur la terre, leur
» haine est assoupie. Pâris et Ménélas vont
» combattre; tu seras le prix du vainqueur. »
Elle dit, et réveille au cœur d'Hélène et sa

flamme première, et un tendre désir de revoir ses parens et sa patrie. Soudain elle couvre sa tête d'un voile plus blanc que la neige, et les yeux mouillés de larmes elle sort de son palais. Deux de ses femmes, Éthré, fille de Pythée, et la belle Clymène, accompagnent ses pas. Elle arrive à la porte de Scée. Là étoient assis Priam, Panthoüs, Thymètes, Lampus, Clytus, Icétaon, jadis la terreur des guerriers, Ucalégon et Anténor, tous deux vantés pour leur sagesse. L'âge a éteint leurs forces et glacé leur courage. Mais loin des combats, leurs conseils éclairent la patrie, et par d'utiles récits ils charment les ennuis de la vieillesse; telles les cigales sans force et sans vigueur de leurs maigres accens font résonner les bois.

Hélène s'offre à leur vue : Ah ! pardonnons, disent-ils, aux Grecs et aux Troyens ; tant de charmes justifient leurs trop funestes haines. Quelle grâce ! quelle majesté ! Elle a les traits et le port d'une Déesse. Mais enfin puisse-t-elle, loin de ces rives, porter une beauté fatale, qui a fait nos malheurs, et qui seroit le

fléau de nos enfans! « Viens, lui dit Priam,
» viens, ma fille, t'asseoir auprès de moi,
» viens revoir ton premier époux, tes parens,
» tes amis. Je ne t'accuse point de nos dis-
» grâces : je n'accuse que les Dieux qui ont
» déchaîné les Grecs contre nous, et allumé
» cette déplorable guerre. Quel est, dis-moi,
» ce guerrier dont l'air est si auguste? D'autres
» sont d'une taille plus haute, mais jamais
» je ne vis dans un mortel tant de grandeur
» et de majesté. C'est un roi, sans doute?

» Seigneur, lui répond Hélène, tu me
» vois, devant toi, saisie de honte et de res-
» pect. Ah! que n'ai-je péri en ce funeste
» jour où je suivis ton fils, abandonnant mon
» époux, mes parens, une fille encore au
» berceau, et les compagnes de ma jeunesse!
» Les Dieux ne l'ont pas voulu, et je me con-
» sume dans la douleur et dans les larmes. Le
» guerrier qui frappe tes regards, c'est le puis-
» sant Atride, bon roi, grand capitaine :
» malheureuse! son frère étoit mon époux :
» ah! que ne l'est-il encore!....» Elle dit : le
vieillard le contemple avec des yeux étonnés.

« Trop heureux Atride ! s'écrie-t-il , les Dieux
 » t'ont comblé de gloire et de richesses. Que
 » de guerriers obéissent à tes lois ! Jadis j'allai
 » dans la Phrygie , je vis les peuples qui l'ha-
 » bitent ; je vis , sur les rives du Sangar , les
 » armées d'Otrée et du divin Mygdon : j'étois
 » leur allié ; avec eux , je combattis les Ama-
 » zones guerrières ; mais leurs soldats n'éga-
 » loient point les soldats de la Grèce. »

Ulysse , en ce moment , s'offre à ses re-
 gards : « Quel est , dit-il , cet autre guerrier ?
 » Il est , de toute la tête , moins grand que
 » Atride , mais il a de plus larges épaules
 » et une plus large poitrine. Ses armes reposent
 » sur la terre ; il parcourt tous les rangs ;
 » tel , au milieu d'un nombreux troupeau ,
 » paroît le béliet qui en est le roi. — C'est
 » le fils de Laërte , le prudent Ulysse : Ithaque ,
 » un aride rocher est sa patrie. Il n'est point
 » de plus grand artisan de stratagèmes , ni de
 » génie plus fécond en ressources.

» Princesse , dit Anténor , je le reconnois à
 » ces traits. Je le vis , lorsqu'avec Ménélas il

» vint vous redemander dans nos murs. Je
» les reçus tous deux dans mon palais ; j'ap-
» pris à connoître leurs caractères et leurs
» talens. Debout , au milieu des Troyens
» assemblés , Ménélas surpassoit Ulysse de
» toutes les épaules ; assis, Ulysse avoit plus
» de grandeur et de dignité. Ils parlent ;
» quoique plus jeune, Ménélas est serré,
» concis , nerveux , avare de paroles , et
» prodigue de sens. Ulysse se lève après lui :
» ses yeux sont collés contre terre ; son sceptre
» est immobile dans sa main : on le croiroit
» stupide , inanimé ; mais dès que sa voix
» éclate , c'est un torrent qui nous entraîne.
» Un autre Ulysse apparôit à nos regards
» étonnés : il n'est plus de mortel qui ose
» lutter contre lui.

» Et cet autre, dit Priam, qui élève au-
» dessus de tous les Grecs sa tête altière et
» ses vastes épaules ? — C'est Ajax, le rem-
» part de la Grèce ; cet autre, qui a l'air d'un
» Dieu , c'est Idoménée au milieu de ses
» Crétois. Je le vis jadis dans mon palais ;
» souvent Ménélas le reçut à Lacédémone.

» Tous ces guerriers, je les reconnois encore;
» je pourrois te dire et leur naissance et leurs
» noms. Mais il est deux héros que mes yeux
» ne peuvent rencontrer. Castor ! Pollux !
» hélas ! ils sont mes frères, tous trois nous
» fûmes conçus dans les mêmes flancs. Peut-
» être rassasiés de gloire ils vieillissent en paix
» dans l'heureuse Lacédémone. Peut-être leurs
» vaisseaux les amenèrent sur ces rives ; mais
» honteux de mes foiblesses , ils n'osent
» montrer, au milieu des guerriers, un front
» déshonoré. » Elle ignoroit leur destinée.
Tous deux ont terminé leur carrière, et leurs
cendres reposent au sein de leur patrie.

Déjà les deux hérauts rapportent d'Ilion
le vin, et les victimes dont le sang doit sceller
l'union de la Grèce et de l'Asie. Idée, tenant
dans sa main une urne d'argent et une coupe
d'or, s'avance vers Priam : « Lève-toi, lui dit-
» il, ô fils de Laomédon ! Les chefs des Troyens
» et des Grecs t'invitent à descendre dans la
» plaine, pour y jurer une paix solennelle.
» Pâris et Ménélas vont combattre : Hélène
» et ses trésors seront le prix du vainqueur ;

» un traité finira la guerre ; nous vivrons
» tranquilles dans nos foyers , et les Grecs
» retourneront au sein d'Argos , dans ces cli-
» mats où naissent des guerriers trop fameux
» et de trop fatales beautés. »

Il dit ; le vieillard sent palpiter son cœur paternel. Il ordonne cependant qu'on attelle ses coursiers, monte sur son char et saisit les rênes; Anténor monte avec lui. Ils franchissent la porte de Scée, bientôt ils sont dans la plaine. Là, ils descendent du char, et d'un pas majestueux ils s'avancent au milieu des Troyens et des Grecs. Le monarque suprême, Agamemnon, se lève, et Ulysse avec lui. Les hérauts amènent les victimes, versent le vin dans l'urne, et de l'eau sur les mains des rois.

Atride prend un couteau qui toujours étoit attaché à son baudrier : il en coupe de la laine sur la tête des agneaux ; les hérauts la distribuent aux chefs des Troyens et des Grecs. Les mains au ciel, Agamemnon s'écrie : « O
» père des immortels, ô toi qui du sommet
» de l'Ida veilles sur l'univers et sur nous !

» Dieu puissant ! Dieu terrible ! et toi, Soleil,
 » œil du monde, à qui rien n'est caché dans
 » la nature ! ô Terre ! ô Fleuves ! et vous, di-
 » vinités de l'Enfer ! divinités vengeresses du
 » parjure, soyez témoins de nos sermens et
 » garantissez la foi de nos traités !

» Si Pâris est vainqueur, Hélène et ses tré-
 » sors seront à lui ; nous fuirons loin de ces
 » rivages. Si Ménélas triomphe, les Troyens
 » lui rendront Hélène et ses richesses ; un tri-
 » but attestera aux siècles à venir la dépen-
 » dance d'Iliion et le triomphe de la Grèce. Si,
 » après la chute de Pâris, Priam et ses enfans
 » refusent de subir ces lois, je reste dans ces
 » lieux, jusqu'à ce que j'aie puni leur par-
 » jure, et satisfait ma vengeance. » Il dit, et
 plonge son fer au sein des victimes : elles
 tombent palpitantes sur la terre. Les coupes
 sont remplies de vin, et on offre aux Immor-
 tels des libations et des prières.

« Père des Dieux, s'écrient les Grecs et les
 » Troyens : Dieu puissant ! Dieu terrible ! et
 » vous, habitans de l'Olympe ! écoutez nos

» sermens : que les parjures tombent comme
» ces victimes ! que leur sang coule comme
» ce vin ! qu'eux et leurs enfans périssent,
» et que leurs femmes soient la proie de l'é-
» tranger ! » Inutiles prières ! Jupiter les laisse
se perdre dans les airs.

Priam se lève : « Grecs, Troyens, dit-il,
» écoutez un père infortuné : je retourne à
» Troie, mes yeux ne peuvent soutenir le
» spectacle d'un fils qui m'est cher, exposé
» au hasard d'un combat. Jupiter et les Dieux
» tiennent dans leurs mains ou sa mort ou
» sa victoire. » Il dit, et place les victimes
sur son char. Il y monte lui-même, et An-
ténor après lui : sa main guide ses agiles
coursiers, et bientôt il est rentré dans ses
murs.

Cependant Hector et Ulysse avec lui me-
surent le champ du combat : les noms des
deux guerriers sont jetés dans un casque. Le
sort va décider qui des deux portera le premier
coup. Les mains au ciel, Grecs et Troyens
s'écrient : « Dieu puissant, qui du sommet

» de l'Ida veilles sur l'univers et sur nous,
» puisse l'auteur de nos tristes dicordes périr
» et descendre chez les morts ! puisse un heu-
» reux traité nous rendre l'union et la paix ! »
Hector détourne la tête et secoue le casque.
Le nom de Pâris en sort le premier. Des deux
côtés, les guerriers s'asseyent ; auprès d'eux
reposent leurs armes et leurs coursiers.

Pâris revêt sa brillante armure : autour de
ses cuisses se replie un mobile rempart qu'y
fixent des agrafes d'argent. Il ceint la cui-
rasse de Lycaon, son frère : une épée magni-
fique pend à son côté ; son bras est chargé
d'un énorme bouclier ; sur sa tête brille un
casque surmonté d'une queue de cheval qui
flotte sur ses épaules, et lui donne un air plus
terrible. Dans sa main étincelle un javelot
meurtrier.

Ménélas a ceint une armure moins superbe :
tous deux ils s'avancent sur le champ de ba-
taille. Leurs regards sont des éclairs ; les spec-
tateurs sont remplis de terreur et d'effroi. La
rage dans le cœur, les deux rivaux s'appro-

chent et agitent leurs javelots. Pâris lance le sien; il atteint le bouclier de Ménélas, mais il ne peut le percer; la pointe ploie, et s'arrête émoussée.

Avant de lancer le sien, le fils d'Atrée invoque Jupiter : « O maître des Dieux, dit-il, » fais que je punisse l'insolent qui m'outragea le premier ! qu'il expire sous mes coups ! » que dans les siècles les plus reculés son exemple effraie quiconque seroit tenté de » violer les droits de l'amitié et de l'hospitalité ! » A ces mots le javelot part, et va percer le bouclier de Pâris et sa cuirasse : sa cotte de mailles est déchirée; mais il se courbe, et se dérobe au trépas.

Ménélas saisit son épée et frappe le casque de son ennemi; son fer se brise et vole en éclats : il en gémit, et levant les yeux au ciel : « O Jupiter ! il n'est point, dit-il, de Dieu » plus cruel que toi. Je m'étois promis de » punir le traître : et mon épée se rompt dans » mes mains ! et mon javelot inutile l'atteint » sans le percer ! »

A ces mots il s'élance, saisit le panache du Troyen et le tire avec effort du côté des Grecs. La courroie qui attache le casque offense la peau délicate de Pâris; Ménélas l'entraîne; déjà il étoit vainqueur : mais Vénus s'en aperçoit, et soudain elle coupe ce lien funeste. Le casque suit la main qui le tire; le héros, en tournant sur lui-même, le jette au milieu des Grecs. Ses compagnons le saisissent et le ramassent. Ménélas revient encore, et de sa lance il essaie de percer son ennemi; mais Vénus une seconde fois l'arrache de ses mains, l'enveloppe d'un nuage épais, le reporte dans son palais, et le cache dans un réduit embaumé de parfums. Elle-même va chercher Hélène : cette princesse étoit encore sur la tour, environnée d'une foule de Troyennes. Le front chargé de rides, Vénus lui apparôit sous la figure d'une de ses femmes, qui, dès son enfance attachée auprès d'elle, partagea ses travaux, et mérita sa tendresse. D'une main légère la déesse la tire par son voile :
« Venez, venez, lui dit-elle, Pâris vous at-
» tend avec une impatiente ardeur. Il est sur
» son lit; jamais il n'eut tant d'éclat et de

» beauté. Ce n'est point un guerrier qui re-
» vient du combat, c'est un danseur qui vole
» à une fête, ou qui ne fait que la quitter. »
Elle dit; Hélène est émue; mais bientôt elle
reconnoît les yeux enflammés de la Déesse, sa
peau voluptueuse, et ce sein qui appelle le
plaisir. Elle se trouble, elle s'écrie : « O Déesse !
» ennemie de mon repos, pourquoi chercher
» encore à me séduire ? Dans quelle contrée
» conduis-tu mes pas ? Est-il dans la Phrygie,
» ou dans la Méonie, quelque autre Pâris à
» qui tu me destines encore ?

» Ménélas, vainqueur, vient reprendre sa
» trop indigne épouse; et par une nouvelle
» ruse, tu veux l'arracher de ses mains. Va
» toi-même auprès de ton héros, renonce à
» l'Olympe radieux, oublie ta divinité, sois
» sa gardienne fidèle, et pleurant à ses pieds,
» attends qu'il fasse de toi ou sa femme ou son
» esclave. Moi, je ne veux plus le revoir. Ciel !
» quelle infamie, si j'allois encore me jeter
» dans ses bras ! les Troyennes insulteroient
» à ma faiblesse. Non..... je suis en proie au
» plus affreux désespoir. »

Vénus indignée : « Malheureuse, lui dit-elle, n'irrite point une Déesse qui te protège ! crains que je ne t'abandonne ; crains que je ne te haïsse autant que je t'aimai. Je vais rallumer le flambeau de la discorde et de la haine entre les Grecs et les Troyens : tu périras victime de leur fureur. » Elle dit : Hélène est glacée d'effroi. Morne, et couverte de son voile, elle marche en silence sur les pas de la Déesse qui la guide, et échappe aux regards des Troyennes.

Déjà elles sont dans le palais de Pâris : les suivantes reprennent leurs ouvrages ; la princesse monte au réduit voluptueux où l'attend son époux ; Vénus elle-même lui offre un siège auprès de lui. Hélène s'y place, et détournant les yeux : « Te voilà donc, lui dit-elle, revenu du combat ? Ah ! que n'y périssois-tu, sous les coups du héros qui le premier eut ma foi ! Tu te vantois jadis que Ménélas n'avoit ni ta force ni ton courage ; va donc le défier encore ! Mais non : ne te mesure plus avec lui. Bientôt, si tu l'osois, tu expirerois de sa main.

» — Chère épouse, ne m'accable point de
» tes reproches. Ménélas ne m'a vaincu que
» par le secours de Minerve; moi, je le vain-
» crai à mon tour. Des Dieux aussi daignent
» me protéger. Viens, que dans tes bras l'A-
» mour me console de ma disgrâce : viens.....
» ses feux me dévorent; je ne les sentis ja-
» mais si brûlans : oui, ma flamme étoit
» moins vive lorsque, fuyant avec toi de La-
» cédémone, l'île de Cranaé fut témoin de
» mes ardeurs et de nos embrassemens. » A
ces mots il l'entraîne sur son lit : elle le suit
les yeux baissés, et tous deux ils s'y enivrent
de plaisirs.

Cependant Ménélas, farouche, étincelant,
cherche sa proie dans la foule; mais ni les
Troyens, ni leurs alliés, ne peuvent lui mon-
trer son ennemi. Aucun n'eût tenté de le ca-
cher à ses yeux : tous le haïssent à l'égal de
la mort. Agamemnon s'écrie : « Écoutez,
» Troyens, Dardaniens, et vous leurs fidèles
» alliés : la victoire est à Ménélas, rendez-
» nous Hélène et ses trésors; soumettez-vous
» à un tribut qui atteste aux siècles à venir

CHANT TROISIÈME. 97

» la dépendance d'Ilion et le triomphe de la
» Grèce. » Il dit; les Grecs applaudissent, et
leurs cris s'élèvent jusqu'aux cieux.

FIN DU TROISIÈME CHANT.

CHANT QUATRIÈME.

Assis sur des trônes d'or, Jupiter et les Dieux tenoient conseil dans l'Olympe : la jeune Hébé leur versoit le nectar, et tous, les yeux attachés sur Ilion, ils s'enivroient de l'immortel breuvage. Soudain, par ce discours oblique, le fils de Saturne essaie d'irriter l'orgueilleuse Junon : « Deux grandes Déeses, » dit-il, veillent sur Ménélas; Junon, la protectrice d'Argos, et Minerve, que révère Alalcomène; mais toujours, dans les Cieux, » elles n'aiment que le spectacle des combats. » Vénus, la mère des ris, est plus audacieuse : toujours auprès du mortel qu'elle » protège, elle écarte de lui les dangers, et » tout-à-l'heure encore elle vient de le sauver » du trépas.

» Mais enfin Ménélas a vaincu. Décidons » maintenant quel cours suivront les desti-

» nées. Rallumerons-nous encore le flambeau
 » de la guerre? ou ferons-nous descendre
 » au milieu des Troyens et des Grecs la
 » Concorde et la Paix? Si tout l'Olympe
 » conspiroit avec moi, Troie subsisteroit en-
 » core, et Ménélas remèneroit à Lacédémone
 » la beauté qui lui fut ravie. »

Il dit; Minerve et Junon frémissent de co-
 lère. Assises l'une auprès de l'autre, elles pré-
 paroient les malheurs des Troyens. Minerve
 garde un morne silence, et la fureur dans l'âme,
 elle respecte encore le Dieu qui lui donna le
 jour. Junon ne peut retenir ses transports :
 « Cruel tyran des airs! qu'ai-je entendu! s'é-
 » crie-t-elle. Tu tromperois mes projets? tu
 » m'arracherois le fruit de mes sueurs et de mes
 » travaux! J'aurois en vain fatigué mes cour-
 » siers pour rassembler les Grecs! je leur au-
 » rois fait en vain jurer la perte de Priam
 » et de ses enfans! Va, tous les Dieux ne se-
 » ront pas complices de tes lâches desseins. »

Jupiter pousse un profond soupir : « Déesse
 » inexorable, dit-il, quel forfait si affreux

» arma contre Priam et contre ses fils ta fu-
» neste vengeance? Quoi! ta haine sera tra-
» hie, si la superbe Ilion ne tombe anéantie!
» Va, descends dans ses murs, dévore Priam
» et ses enfans; nage dans le sang de ses peu-
» ples; que ta fureur repose satisfaite sur les
» débris de son empire. Je ne te retiens plus;
» terminons sans retour une trop longue
» querelle. Mais écoute : Si jamais mon cour-
» roux s'allume contre une ville qui te soit
» chère, garde de la défendre, et d'arrêter ma
» foudre. Moi, je t'abandonne Troie; je te
» l'abandonne à regret. De toutes les cités
» qu'éclaire le soleil, il n'en est point que
» mon cœur préfère à Ilion; point de roi,
» point de peuple que je chérisse autant que
» Priam et les Troyens. Toujours leur encens
» fume sur mes autels; toujours je respire
» l'odeur de leurs sacrifices; foibles hom-
» mages! mais les seuls que des mortels puis-
» sent rendre à des Dieux. »

Junon lui répond : » Il est trois villes que
» je chéris plus que toutes les autres : Argos,
» Sparte, et la superbe Mycène. Si jamais elles

CHANT QUATRIÈME. 101

» méritent ta haine, frappe; je ne tenterai
» point de les dérober à tes coups, je n'ac-
» cuserai point ta vengeance. Hé! que me
» serviroient mes impuissans efforts? Tout
» plie sous ta volonté suprême : mais du
» moins tu ne dois pas m'envier le fruit de
» mes travaux. Fille de Saturne et femme de
» Jupiter, du monarque des Dieux, ton égale
» par ma naissance, je suis encore, par mon
» rang, la première des Déesses. Je dois res-
» pecter mon maître, respectè ton épouse;
» que des égards mutuels nous rapprochent :
» les autres immortels s'uniront pour nous
» plaire. Allons, ordonne à Minerve de des-
» cendre au milieu de ces guerriers; qu'elle
» inspire aux Troyens d'insulter les Grecs
» orgueilleux de leur triomphe, et de violer
» la foi des traités. » Elle dit : le père des
mortels et des Dieux se rend à ses désirs : « Va ,
» dit-il à Minerve, vole aux champs d'Ilion;
» que les Troyens insultent les Grecs or-
» gueilleux de leur triomphe, et violent la
» foi des traités. »

Il dit, et la Déesse à ces mots sent redou-

bler son impatiente ardeur. Soudain elle se précipite du sommet de l'Olympe. Telle, à la voix du fils de Saturne, une fatale comète se détache de la voûte azurée; tels les feux que lance sa crinière font pâlir les matelots et les guerriers, et portent dans leurs cœurs de sinistres présages : telle, Minerve s'élance au milieu des deux armées. A cet aspect, les Troyens et les Grecs sont remplis d'épouvante et d'effroi : « Ciel ! s'écrient-ils, est-ce » la guerre et le carnage ? est-ce l'union et » la paix que nous envoie Jupiter, l'arbitre » des combats ? »

Cependant la Déesse, sous les traits de Laodocus, un fils d'Anténor, se mêle dans la foule des Troyens, et y cherche l'intrépide Pandarus; elle le trouve au milieu des guerriers qui des rives de l'Ésèpe ont suivi ses drapeaux : « Généreux fils de Lycaon, lui » dit-elle, en croiras-tu mes conseils ? Lance » à Ménélas une flèche meurtrière ; les » Troyens reconnoissans applaudiront à ton » adresse : Pâris surtout te comblera de » bienfaits, s'il voit le fils d'Atrée immolé de

CHANT QUATRIÈME. 103

» ta main, et porté sur le bûcher funèbre.
» Allons, perce l'orgueilleux Ménélas, invo-
» que Apollon, le dieu de la Lycie, le dieu
» qui lance d'inévitables traits; promets-lui
» qu'à ton retour dans Zelée ta patrie, tu
» lui sacrifieras une hécatombe entière des
» premiers-nés de tes agneaux. »

Ainsi parle Minerve. L'insensé croit à son perfide conseil et saisit son arc. Jadis, sous une autre forme, cet arc orna la tête d'une chèvre sauvage, qu'après une pénible attente Pandarus perça sur la cime d'une roche. Le bois, long de seize palmes, façonné par un ouvrier habile, et orné de cercles d'or, fut depuis, dans sa main, le trophée et l'instrument de sa gloire.

Penché sur son arc, il l'essaie et le courbe; pour le dérober aux regards des Grecs, et le garantir de leurs coups, ses compagnons le couvrent de leurs boucliers. Il ouvre son carquois, il en tire une flèche encore neuve, rapide et funeste instrument de la douleur et de la mort. Il l'ajuste, invoque Apollon,

le dieu qu'adore la Lycie , le dieu qui lance d'inévitables traits, et lui promet que, rendu à sa patrie, il lui sacrifiera les premiers-nés de ses agneaux.

Un de ses bras s'étend avec effort; de l'autre il retire la corde contre son sein : l'arc se courbe, et déjà la flèche n'y touche plus que de la pointe. Soudain il se détend; la corde frémit, le trait siffle, et vole impatient de frapper sa victime.

Mais les Dieux, ô Ménélas ! veillent sur tes jours. La fille de Jupiter vole la première au-devant du coup, et détourne la flèche meurtrière. Telle une tendre mère éloigne de son fils l'insecte importun qui vient troubler son repos. Docile à la main qui le guide, le trait atteint le baudrier, perce la cuirasse et l'acier qui la double, et vient, en mourant, effleurer la peau du héros. Ton sang coule, ô Ménélas ! tes cuisses et ton armure en sont teintes. Tel, sous les mains d'une esclave de Méonie, on voit s'embellir de l'éclat de la pourpre l'ivoire destiné à parer

le mors du coursier. Les cavaliers vulgaires l'admirent et l'envient, mais il est réservé pour des rois : il fera l'ornement du cheval, et l'orgueil du guerrier qui doit le monter. A la vue de ce sang ; Agamemnon pâlit ; Ménélas pâlit lui-même ; mais il voit une partie du fer hors de la plaie ; il se rassure, et son âme renaît dans tous ses sens.

Ses compagnons, pressés, gémissent autour de lui. Agamemnon, le cœur gros de soupirs, le prend par la main : « O mon frère ! lui dit-
 » il, c'étoit donc ta mort que nous jurions en
 » jurant ce fatal traité ! Seul nous te livrions
 » à la fureur de tous les Troyens : les per-
 » fides ! ils ont violé leurs sermens. Mais ces
 » traités, le sang des victimes, cette foi jurée
 » qui autorisa notre confiance, ne seront point
 » vains. Si Jupiter s'endort sur leur crime, il
 » se réveillera un jour. Leurs têtes, leurs
 » femmes, leurs enfans, nous paieront chère-
 » ment leur parjure.

» Oui, j'en trouve l'assurance dans mon
 » cœur : un jour viendra qu'Ilion, que Priam,
 » que son peuple tout entier périra sous nos

» coups. Le fils de Saturne, le maître des
» Dieux, pour venger ton injure et punir leur
» trahison, secouera sur eux sa redoutable
» égide. Non, ce présage ne sera point une
» illusion.

» Mais, ô mon cher Ménélas! quel affreux
» désespoir pour moi, si ce coup funeste
» t'arrachoit à la vie! Les Grecs ne senti-
» roient plus que le regret de leur patrie. Il
» faudroit, couvert d'opprobre, retourner
» dans Argos; il faudroit laisser à Priam et
» à ses Troyens Hélène pour monument de
» leur triomphe. Ton ombre, errante sur ces
» bords, témoins de notre honte, demande-
» roit une vengeance qu'elle n'obtiendrait
» pas. Les Troyens fouleroient ta cendre et
» insulteroient à nos malheurs. Ils diroient :
» *Puisse Agamemnon être toujours aussi*
» *heureux qu'il vient de l'être ici dans sa*
» *vengeance! Il a vu son armée périr; il*
» *retourne dans sa patrie avec ses inutiles*
» *vaisseaux, et nous laisse, pour trophée,*
» *les cendres de Ménélas.* Dieux! que plu-
» tôt la terre m'engloutisse! »

CHANT QUATRIÈME. 107

Ménélas, d'un air tranquille et serein :
« Rassure-toi, lui dit-il, et n'alarme point nos
» guerriers. Ma blessure n'est pas mortelle.
» Mon baudrier, ma cuirasse, et l'acier dont
» elle est munie, ont arrêté le coup. — Ah!
» puisses-tu ne pas te tromper ! lui répond le
» monarque ; qu'une main habile vienne son-
» der la plaie et calmer la douleur ! » Il dit,
et il appelle un de ses hérauts fidèles.

« Talthybius, va, cours, lui dit-il ; amène
» en ces lieux Machaon, le fils du divin Es-
» culape. Qu'il vienne sonder la plaie de
» Ménélas, qu'a blessé un Troyen ou un Ly-
» cien, trop habile à lancer des flèches. Ce
» coup funeste fait le triomphe du perfide et
» notre désespoir. »

Il dit ; le héraut vole au milieu des Grecs,
et des yeux y cherche Machaon. Il le trouve
entouré des guerriers qui, pour le suivre,
ont abandonné les plaines de Trica. Il l'a-
borde : « Fils d'Esculape, lui dit-il, viens,
» suis-moi, Agamemnon t'appelle : viens
» sonder la plaie de Ménélas, qu'a blessé un

» Troyen ou un Lycien, trop habile à lancer des flèches. Ce coup funeste fait le triomphe du perfide et notre désespoir. »

Il dit; Machaon pâlit; et, sur les pas du héraut, il vole vers Ménélas. Les chefs de l'armée étoient autour de lui : calme et tranquille au milieu d'eux, il ressembloit à un Dieu. Machaon tire la flèche du boudrier; mais le fer y reste attaché. Il ôte le boudrier, la cuirasse et le fer dont elle est munie, sonde la plaie, suce le sang, et applique des remèdes que Chiron jadis fit connoître à son père.

Cependant les Troyens s'avancent; les Grecs reprennent leurs armes et s'animent au carnage. Agamemnon ne cherche point, par des lenteurs, à éloigner les dangers. Impatient de combattre et de vaincre, il laisse son char et ses coursiers. Le fidèle Eurymédon maîtrise leur bouillante ardeur. Prêts à recevoir leur maître, s'il succombe à la fatigue, ils marchent, en écumant, sur ses traces.

Le monarque, à pied, parcourt tous les

CHANT QUATRIÈME. 109

rangs; ceux qu'il voit pleins d'une noble ardeur, il les anime encoré : « Dignes enfans » de la Grèce, leur dit-il, courez aux combats » et à la victoire. Jupiter n'est point le dieu » des parjures. Les traîtres, qui les premiers » ont violé les traités, seront la pâture des » vautours; nous renverserons leurs murailles; leurs femmes, leurs enfans, nous les » emmènerons captifs sur nos vaisseaux. »

Ceux qu'il voit plus lents à s'armer, il les gourmande en courroux : « Grecs dégénérés, » opprobre de votre patrie, vous ne rougissez pas de votre lâcheté! Pourquoi cette » inaction? Comme des faons timides, qui, » après une longue course, s'arrêtent hale- » tans et sans force, vous languissez abattus, » et vous refusez le combat! Attendez-vous » que les Troyens viennent vous chercher au » milieu de vos vaisseaux? Croyez-vous qu'alors Jupiter étendra son bras pour vous » défendre. »

Il arrive au quartier des Crétois; ils s'armoisent. Idoménée à leur tête, les yeux étin-

celans, ressemble à un lion prêt à dévorer sa proie. Mériôn est à la queue et presse les derniers bataillons. Agamemnon, à cet aspect, est transporté de joie : « Généreux Idoménée, » dit-il, tu es, pour moi, le premier de nos » guerriers. Au combat, au conseil, à table, » quand la joie pétille avec le vin, partout » mes yeux aiment à te distinguer. Assis à » côté de moi, dans nos festins, tu n'en con- » nois point les lois. Ta coupe y est remplie » comme la mienne, et tu la vides à ton gré. » Allons, marche au combat, et sois toujours » Idoménée.

» — Atride, ta fortune est la mienne; tu » ne me verras jamais infidèle à mes sermens. » Va, presse nos autres guerriers, et guide- » nous à la victoire. Les Troyens ont violé les » traités; le deuil et la mort puniront leur » parjure. »

Il dit; Atride enchanté passe au quartier des deux Ajax. Ils marchaient; un nuage d'infanterie rouloit derrière eux. Telle, au souffle impétueux du Zéphyr, une nue,

CHANT QUATRIÈME. 111

chargée de tonnerre et de grêle, s'étend sur la mer, noircit et s'allonge dans sa course : le pasteur, assis sur le haut d'un rocher, frémit en l'observant, et sous un abri tranquille ramène ses troupeaux. Telles, sur les pas des deux Ajax, s'avançoient leurs phalanges guerrières, hérissées de javelots et couvertes de noirs boucliers.

Agamemnon sent, à cette vue, redoubler sa fierté : « Héros de la Grèce, dit-il, invincibles Ajax, ce n'est pas à moi d'exciter votre courage; vous brûlez déjà de combattre, et vous inspirez toute votre ardeur à vos guerriers. Dieux ! si tous nos Grecs avoient même valeur et même audace, bientôt la ville de Priam tomberoit sous nos coups; bientôt son peuple gémiroit dans nos fers, et nous partagerions ses dépouilles. »

Plus loin le vieux Nestor dispose ses soldats et enflamme leur valeur : sous lui commandent Alastor, Cromius, Pélagon, Emon, et Bias, le pasteur des peuples. A la tête, le

vieillard place sa cavalerie et ses chars; à la queue est une infanterie nombreuse et guerrière, pour la soutenir; les troupes moins éprouvées sont au centre, forcées de combattre en dépit d'elles-mêmes.

« Contenez vos chevaux, dit-il; gardez
» qu'ils ne portent le désordre dans nos lignes:
» qu'aucun de vous ne s'abandonne à une
» indiscrete ardeur; qu'aucun n'aille, hors
» des rangs, attaquer l'ennemi; qu'aucun ne
» plie; vous seriez bientôt rompus et défaits!
» Si quelqu'un de vous est forcé de quitter son
» char pour monter sur un autre, qu'il ne se
» serve plus que de ses javelots. C'étoit ainsi
» que combattoient nos maîtres; c'étoit ainsi
» qu'ils triomphoient et prenoient des cités. »
Par son utile expérience, Nestor instruisoit
ses guerriers et les animoit encore par ses
discours.

Agamemnon, qu'enchanté ce spectacle :
« O généreux vieillard ! lui dit-il, que n'as-
» tu encore une vigueur égale à ton cou-
» rage ! Mais la vieillesse a épuisé tes forces :

» la vieillesse auroit dû respecter Nestor, et
 » s'appesantir sur un autre.

» — Fils d'Atrée, je voudrais être encore
 » tel que j'étois quand le divin Ereuthalion
 » expira sous mes coups : mais les Dieux
 » n'accordent point aux mortels toutes leurs
 » faveurs à la fois. J'étois jeune alors; la vieil-
 » lesse aujourd'hui glace mes esprits; mais on
 » me verra encore à la tête de mes guerriers.
 » Je guiderai leur audace, j'échaufferai leur
 » courage : c'est la seule gloire qui reste à mes
 » vieux ans. D'autres plus jeunes que moi,
 » plus bouillans, plus vigoureux, manieront
 » le fer et frapperont l'ennemi. »

Atride s'éloigne la joie dans le cœur : il
 trouve plus loin Ménéstée, fils de Pétéus, au
 milieu de ses braves Athéniens. Non loin de
 lui le sage Ulysse et ses intrépides cohortes
 sont encore immobiles. A peine les phalan-
 ges des Troyens et des Grecs commençoient
 à s'ébranler; le cri du combat n'a point
 encore frappé leurs oreilles : ils attendent
 que d'autres guerriers, en fondant sur l'en-

nemi, leur aient donné le signal du carnage.

Agamemnon, qu'irrite leur repos: « Fils de
» Pétéus, dit-il, et toi, grand artisan de ru-
» ses et de stratagèmes, pourquoi, loin de
» nos guerriers, attendez-vous lâchement
» qu'ils aient porté les premiers coups? C'é-
» toit à vous de marcher devant eux, et d'al-
» lumer le feu du combat. Vous êtes les pre-
» miers invités à nos fêtes; ma table vous of-
» fre toujours des mets choisis; le vin, pour
» vous, y coule au gré de vos vœux: et, tran-
» quilles maintenant, vous verriez, avec plai-
» sir, la foule de guerriers combattre avant
» vous! » .

Ulysse lance sur lui un regard étincelant :
« Atride, qu'ai-je entendu? Tu oses nous re-
» procher, à nous, de fuir le combat, quand
» les Grecs s'y précipitent? Viens, et si tu es
» jaloux de le voir, tu verras le père de Té-
» lémaque semer le carnage et la mort au
» milieu des Troyens. Porte à d'autres tes in-
» discrets reproches. »

Le monarque sourit à ce noble transport,

et pour le désarmer : « Sage Ulysse, lui dit-il,
 » je n'ai voulu ni blesser ta fierté, ni com-
 » mander à ton courage. Tu es mon ami;
 » confident de mes pensées, tu partages les
 » soins qui m'occupent. Va, je saurai tantôt
 » réparer une involontaire offense. Puissent
 » les Dieux t'en ôter le souvenir ! »

Il dit, et s'éloigne. Le fils de Tydée, le gé-
 néreux Diomède s'offre à sa vue au milieu
 de ses coursiers et de ses chars. Le fils de Ca-
 panée, Sthénéelus, est debout auprès de lui :
 « O fils de Tydée ! s'écrie-t-il, pourquoi cette
 » honteuse langueur ? Spectateur oisif de nos
 » dangers, attends-tu que le hasard offre un
 » asile à ta lâcheté ? Ton père..... ah ! com-
 » bien il rougiroit de ta foiblesse ! Il voloît
 » au combat, et il y voloît le premier ! Quel
 » héros ! les témoins de sa gloire ont mille
 » fois étonné ma jeunesse du récit de ses ex-
 » ploits. Trop faible encore, je ne pus m'as-
 » socier à ses travaux, ni partager ses triom-
 » phes.

« Jadis, ambassadeur pacifique, il vint à

» Mycènes avec le divin Polynice, réclamer
» contre Thèbes, et notre alliance et les
» droits de l'hospitalité. Nos citoyens vou-
» loient s'armer; mais par d'affreux présages
» Jupiter arrêta leur ardeur.

» Les deux héros repartent de Mycènes et
» retournent aux rives de l'Ésopus. Choisi
» par les Grecs pour annoncer aux Thébains
» la guerre et la vengeance, Tydée entre
» dans leurs murs. Leurs chefs étoient à ta-
» ble dans le palais d'Étéocle. Seul, étranger
» au milieu d'eux, leur nombre n'étonne
» point son courage. Il les défie tous au com-
» bat, et, secondé par Minerve, il triomphe
» de tous.

» Irrités de leur malheur et de sa gloire,
» les enfans de Cadmus préparent une hon-
» teuse vengeance. Cinquante guerriers, sous
» les ordres de Méon et de Lycophonté, vont,
» pour l'accabler, l'attendre dans un perfide
» détour. Tous périrent encore sous ses coups;
» le seul Méon, que sa fureur épargna pour
» obéir aux Dieux, alla reporter à Thèbes la

» douleur et la honte. Tel fut Tydée. Il a
 » laissé un fils plus habile à discourir, mais
 » moins ardent à combattre. »

Il dit : Diomède garde un respectueux silence. Mais l'impatient Sthénéclus : « Fils d'A-
 » trée, dit-il, du moins à tes reproches ne
 » mêle point d'odieux mensonges. Nous avons
 » effacé la gloire de nos pères. Cette Thèbes,
 » qui brava leurs efforts, nous la conquîmes
 » avec une armée moins nombreuse que la
 » leur. Les Dieux guidèrent nos exploits,
 » Jupiter seconda notre audace, et nos pères
 » y périrent victimes du ciel, qu'irritèrent
 » leurs forfaits. Sois juste, Atride, et ne nous
 » dégrade pas jusqu'à eux. »

Diomède lance un sombre regard au fils de Capanée : « Tais-toi, dit-il, et obéis à ma
 » voix. Je pardonne à l'intérêt qui t'anime. Si
 » les Troyens succombent, si Troie périt sous
 » nos coups, Agamemnon est couvert de
 » gloire; mais si les Grecs sont vaincus, la
 » honte et la douleur seront son partage. Al-
 » lons, marchons au combat. » Il dit, et tout

armé il s'élançe de son char; la terre gémit sous son poids, l'airain qui le couvre rend des sons terribles, et porte dans les cœurs des plus intrépides l'épouvante et l'effroi.

Toutes les phalanges grecques s'ébranlent. L'œil tendu, l'oreille attentive à la voix des chefs qui les guident, elles marchent toutes dans un silence terrible et menaçant; de leurs armes jaillit le feu des éclairs. Tels, quand le fougueux aquilon est déchaîné sur la mer, on voit les flots blanchir, s'amonceler, et bientôt, en mugissant, se briser sur le rivage, ou luttant contre les écueils, les couvrir d'algue et d'écume. Les Troyens poussent de tumultueuses clameurs. Dans ce confus assemblage de mille peuples divers, mille sons différens se font entendre. Ainsi, dans un vaste troupeau, les cris des tendrés agneaux se mêlent au bêlement de leurs mères.

Mars entraîne les Troyens; Minerve guide les Grecs. Devant eux marchent la Terreur, la Fuite, la Discorde funeste, sœur de l'homicide Dieu des combats. Foible en sa naissance, la Discorde s'élève comme un géant;

ses pieds sont sur la terre, son front est dans les cieux. Elle s'élance au milieu des guerriers, les embrase de ses flammes, et appelle à grands cris le carnage et la mort.

On s'approche; casque contre casque, bouclier contre bouclier, épée contre épée, on se heurte, on s'égorge. D'affreux mugissemens épouvantent les airs; les vaincus, les vainqueurs se mêlent et se confondent; on entend, tout à la fois, les cris de la mort et les chants de la victoire; le sang ruissèle, et la plaine en est inondée. Tels, du haut des montagnes, mille torrens se précipitent, et vont, avec un horrible fracas, se perdre ensemble dans un vallon. Le pasteur, dans les forêts, entend au loin ce bruit affreux, et son cœur est glacé d'effroi. Ainsi se mêlent les accens de la fureur et les cris du désespoir.

Antiloque a frappé le premier. Échépole, un fils de Thalysius, expire sous ses coups. Le fer meurtrier perce le front et s'enfonce dans le crâne. La nuit du trépas couvre les yeux de l'infortuné Troyen, et, comme une vaste tour, il tombe au milieu de la plaine.

Le fils de Chalcodon, le chef des belliqueux Abantes, Éléphénor l'a vu tomber : il fond sur lui, et, pour arracher son armure, il essaie de l'entraîner hors de la mêlée. Mais Agénor l'aperçoit; soudain il lui perce le flanc qu'il découvre en se courbant. Ses membres se roidissent et son âme s'envole : les Troyens, les Grecs se disputent ses dépouilles, et, comme des loups furieux, l'un sur l'autre acharnés, ils se déchirent et s'égorgent.

Immolé par Ajax, le beau Simoïsius expire : Simoïsius, un fils d'Anthémion, l'orgueil et l'espoir de son père. Descendue avec ses parens des sommets de l'Ida, pour voir leurs nombreux troupeaux qui païssoient dans la plaine, sa mère le mit au jour sur les rives du Simoïs, et ce fleuve lui donna son nom. Hélas ! il ne rendra point à ceux dont il est né les soins que leur coûta son enfance. A la fleur de ses ans il périt sous le fer d'Ajax. La lance homicide lui perce le sein, et ressort sanglante entre les épaules ; il roule expirant sur la poussière. Tel un peuplier, l'ornement d'une rive fleuvée, tombe sous les coups de l'impitoyable co-

gnée, et couvre de ses débris les bords du fleuve qu'il embellit de son ombrage.

Antiphus, un fils de Priam, lance au vainqueur un javelot. Mais le fer s'égare, et va frapper le généreux Leucus, un compagnon d'Ulysse, pendant qu'il traîne hors de la mêlée le corps de l'infortuné Simoïsius. Il tombe, et sa proie échappe à ses mains défaillantes.

Furieux de la perte d'un ami qui lui fut cher, Ulysse s'élance au milieu de la mêlée; le fer étincelle dans sa main, des yeux il cherche sa victime; les Troyens reculent à son aspect; mais son javelot, trop sûr, va frapper Démocoön, fruit malheureux de l'amour, qui des rives d'Abydos étoit venu, sur ses rapides coursiers, combattre pour Priam, dont il se vantoit d'être le fils. Ulysse l'immole aux mânes de son ami; le fer meurtrier lui perce les deux tempes, et ses yeux sont couverts des ombres du trépas. Il tombe, et l'air, au loin, retentit du bruit de sa chute.

Les Troyens reculent, et Hector avec eux. Les Grecs poussent des cris de joie, entraînent et leurs morts et les cadavres des ennemis

qu'ils ont terrassés, et se précipitent à de nouveaux exploits. Apollon, qui les observe du sommet de Pergame, s'indigne à cette vue; il s'écrie: « Avancez, Troyens; Troyens, » ne cédez pas aux Grecs; leurs corps ne sont » ni de marbre ni de fer pour être invulnérables à vos coups; et le fils de Thétis, » Achille, ne combat plus, et sur ses vaisseaux il nourrit une colère qui le dévore. »

Tandis que du sein d'Ilion, le Dieu terrible fait retentir ces accens, Minerve est au milieu des Grecs, et va partout échauffant les courages et ranimant tout ce qu'elle voit languir et s'arrêter. Le Destin a saisi Diorès, un fils d'Amaryncée. Il est atteint à la jambe droite d'une pierre déchirante lancée par Piros, un fils d'Imbrasius, qui d'Énos amena au secours de Troie les enfans de la Thrace. Les tendons et les os sont brisés du coup: il tombe renversé sur la poussière, tendant les bras vers ses compagnons chéris, et exhalant ses derniers soupirs; le vainqueur accourt, et de son épée il lui déchire le flanc: les entrailles roulent sur la poussière, et les yeux sont cou-

verts de la nuit du trépas. L'étolien Thoas a dirigé son javelot contre Piros au moment où il fondoit sur sa proie. Le fer a percé la poitrine et s'est enfoncé dans le poumon. Thoas accourt, retire son javelot, saisit son épée, la plonge dans le sein de sa victime, et l'en arrache avec la vie. Mais il ne lui ravira pas son armure : les compagnons de Piros se sont pressés autour de leur chef, et le couvrent de leurs épées. Tout grand, tout vigoureux, tout intrépide qu'il est, Thoas est repoussé ; il recule, chancelle et tombe. Ainsi les deux chefs des Épéens et des Thraces sont l'un auprès de l'autre couchés sur la poussière, et de nombreux guerriers sont égorgés autour d'eux.

Le juge le plus sévère, si, guidé par Minerve et garanti par elle de l'atteinte des traits, il promenoit sur cette arène sanglante ses regards et ses pas, n'y rencontreroit rien qu'il pût reprendre. Grecs et Troyens, tous combattent avec une ardeur égale, et tombent confondus sur la poussière.

CHANT CINQUIÈME.

CEPENDANT, pour élever Diomède au-dessus de tous ses rivaux, et le couronner d'une immortelle gloire, Minerve enflamme son courage et l'arme d'une nouvelle audace; de son bouclier et de son casque jaillissent des éclairs. Tel l'astre de l'automne s'élève du sein de l'océan, et darde au loin ses sinistres rayons.

La Déesse précipite son héros au milieu des rangs les plus serrés. Troie comptoit parmi ses citoyens le riche, le vénérable Darès, un prêtre de Vulcain. Il avoit deux fils, Idée et Phégéus, tous deux savans dans l'art des combats. Loin des autres guerriers, et tous deux montés sur le même char, ils foudrent sur Diomède; Diomède, à pied, fond sur eux.

Phégéus, le premier, lui lance un javelot, qui glisse sur son épaule gauche, sans le

frapper. Le fils de Tydée lance à son tour ; le fer meurtrier, perce le sein du Troyen : il tombe étendu sur la poussière. Idée abandonne le char et les coursiers, et n'ose ni défendre son frère ni le venger. Lui-même, dans sa fuite, il n'eût point évité le trépas, si Vulcain, par pitié pour son prêtre infortuné, n'eût sauvé le dernier de ses fils. Couvert d'un nuage épais, le Dieu le dérobe au vainqueur. Diomède s'empare du char et des coursiers, et ordonne à ses compagnons de les conduire à ses vaisseaux. A la vue des deux frères, l'un fugitif, l'autre frappé du coup mortel, les Troyens frissonnent, et leurs cœurs sont glacés d'effroi.

Cependant Minerve prend par la main le Dieu des combats : « Mars, impitoyable Mars, » lui dit-elle, Dieu de sang et de destruction, ne laisserons-nous point combattre » seuls les Grecs et les Troyens ? Que Jupiter » donne, à son gré, la victoire ; nous, quit- » tons cette plaine sanglante, et dérobons- » nous au courroux du monarque des Dieux. » A ces mots, elle entraîne l'Immortel loin des

combats, et le fait asseoir sur les bords du Scamandre.

Les Grecs font plier les Troyens : chacun de leurs chefs choisit sa victime. Agamemnon, le premier, précipite de son char le vaillant Odius, qui commande aux Alisoniens. Il fuyoit; le monarque lui enfonce sa pique entre les épaules, et la fait ressortir par la poitrine. Il tombe, et l'air, au loin, retentit du bruit de sa chute.

Phestus, un fils du Méonien Borus, qui, pour voler au secours de Troie, avoit quitté les plaines fertiles de Tarné, périt sous les coups d'Idoménée. Il remontoit sur son char, le roi des Crétois l'atteint de sa lance; il roule sur la poussière, et les ombres de la mort s'épaississent autour de lui. Le vainqueur l'abandonne à ses écuyers, qui lui enlèvent ses dépouilles.

Scamandrius, la terreur des forêts, est immolé par Ménélas. Diane elle-même lui avoit appris à percer de ses traits les habitans des

bois; mais ni Diane, ni sòn adresse si vantée, ne peuvent le sauver du trépas. Ménélas, qui le voit fuir devant lui, l'atteint entre les deux épaules, et lui fait ressortir son fer sanglant par la poitrine; il tombe, et la terre gémit sous le poids de son armure.

Phéréclus reçoit la mort des mains de Mériion, Phéréclus, favori de Minerve, dont l'art industrieux enfantoit des prodiges. Il avoit construit, pour Pâris, ces vaisseaux malheureux, source funeste de la perte des Troyens et de la sienne. Il ignoroit, hélas! le secret des Destins. Mériion l'atteint dans sa fuite, et lui-perce la cuisse droite : le fer s'y enfonce, et la traverse tout entière. Il tombe sur ses genoux, il sanglote, et ses yeux sont couverts des voiles du trépas.

Mégès frappe Pédéus, un fils d'Anténor. Fruit d'un amour que n'avoit point avoué l'hyménée, Pédéus avoit crû sous les yeux de la sage Théano, qui, pour plaire à son époux, le chérissoit à l'égal de ses enfans. Mégès, par derrière, lui enfonce sa lance

dans le col; le fer coupe la langue, et ressort entre les dents. Le malheureux tombe sur la poussière, et mord, en expirant, l'acier qui l'a percé.

Eurypile immole le généreux Hypsénor, fils de Dolopion; Dolopion, un prêtre du Scamandre, que les Troyens révéroient comme un Dieu. Eurypile atteint ce guerrier dans sa fuite, et de son épée il lui coupe la main : elle tombe sanglante sur la terre, la mort ferme sa paupière, et la Parque impitoyable tranche le fil de ses jours.

Ainsi triomphoient ces héros sur cette plaine ensanglantée. Plus terrible qu'eux tous, le fils de Tydée porte partout l'épouvante et l'horreur. Tantôt au milieu des Grecs, tantôt au milieu de Troyens, l'œil ne peut suivre sa course rapide, et la mort se multiplie sous ses coups. Tel, enflé par les orages, un fleuve impétueux franchit ses digues, renverse les ponts qui le captivent, et vainqueur de tous les obstacles, détruit les trésors de Cérès et les travaux du laboureur.

Ainsi devant le fils de Tydée disparaissent les Troyens : des phalanges entières n'osent ni le braver ni l'atteindre. Le fils de Lycaon le voit voler dans la plaine, et semer partout le trépas. Soudain il bande son arc, un trait siffle, va percer le lien qui attache la cuirasse du héros, et s'enfonce dans son épaule : le sang coule, Pandarus s'écrie : « Arrêtez, gé-
 » néreux Troyens, revenez au combat, le
 » plus terrible des Grecs est blessé. Si le Dieu
 » qui m'inspira de quitter la Lycie n'a point
 » trompé mon espoir, il ne survivra pas long-
 » temps à sa blessure. »

Ainsi triomphoit le fils de Lycaon : mais Diomède n'est point accablé du coup. Il recule et s'arrête près de ses coursiers : « Viens,
 » fils de Capanée, dit-il à Sthénélius, descends,
 » viens arracher le trait qui me déchire. » Il dit; Sthénélius s'élance, vole auprès de lui, et retire de son épaule le fer meurtrier. Le sang jaillit; Diomède, les yeux au ciel : « Écoute-
 » moi, ô Fille de Jupiter, s'écrie-t-il; si ja-
 » mais dans les combats tu daignas seconder
 » mon père, viens me seconder à mon tour :

» livre à mes coups le guerrier qui m'a blessé,
» qui triomphe de sa victoire, et qui se vante
» que bientôt je ne verrai plus la lumière du
» jour. »

Il dit; Minerve exauce sa prière : soudain
elle rend à ses membres leur vigueur et leur
souplesse, et s'approchant de lui : « Reprends,
» lui dit-elle, reprends toute ton audace,
» fonde sur les Troyens; j'ai versé dans ton
» âme le courage de tes aïeux, ce courage
» dont toujours ton père fut animé; j'arrache
» de tes yeux le voile qui les couvre : ils sau-
» ront désormais distinguer les mortels et les
» Dieux. Respecte les autres habitans de l'O-
» lympé; mais si Vénus ose affronter la mê-
» lée, perce-la de ta lance. »

A ces mots elle disparoit, et Diomède revole
au milieu des guerriers. Le feu qui échauffa
son courage est trois fois plus brûlant encore.
Tel, blessé par le berger, au moment où il
va dévorer un troupeau, le lion sent croître
sa rage, et revient plus terrible fondre sur sa
proie; le pasteur impuissant va, dans son

asile, cacher sa frayeur ; les moutons frémissent pressés les uns contre les autres ; le monstre, avide de carnage, franchit les barrières et s'enivre de sang.

Tel, et plus formidable encore, Diomède s'élançe au milieu de Troyens : Astinoüs et Hypénor tombent sous ses coups : à l'un, il perce le sein ; de son épée, il atteint l'autre à l'épaule, et la sépare de son corps. Il les laisse expirans sur la poussière, et fond sur Abas et sur Polyïde, fils du vieil Eurydamas, savant dans l'art d'interpréter les songes. Il n'avoit point prédit à ses fils leur triste destinée : tous deux il sont immolés par le fer de Diomède.

Il court sur Xanthus et sur Thon, fils de Phénops, et nés dans sa vieillesse : Phénops succombe sous le poids des années, et n'a point d'autres fils qui puissent succéder à ses trésors. Diomède les égorge tous deux. Leur père infortuné ne les pressera point dans ses bras au retour du combat : ses derniers jours s'écouleront dans les larmes, et d'avides héritiers dévoreront ses richesses.

Échémon et Cromius, deux fils de Priam, tous deux montés sur le même char, s'offrent à la fureur du héros : tel, au fond des bois, le lion affamé s'élance au milieu d'un troupeau, et déchire ou le taureau menaçant, ou la timide génisse : tel, le fils de Tydée immole ces deux jeunes guerriers, les précipite de leur char, et leur arrache leur sanglante armure. Ses compagnons, par ses ordres, conduisent leurs coursiers vers ses vaisseaux.

Énée voit ce ravage affreux; il le voit, et soudain il s'élance au milieu de la mêlée, à travers les piques et les javelots. Il y cherche Pandarus; ses yeux le rencontrent enfin; il l'aborde : « Généreux fils de Lycaon, lui dit-
» il, où est ton arc? où sont ces traits plus
» rapides que l'éclair? où est cette gloire que
» n'ose ici te disputer aucun de nos guerriers,
» et que dans ta Lycie personne ne se vanta
» jamais d'effacer? Viens, invoque Jupiter, et
» lance un trait à ce guerrier terrible, à ce
» fléau des Troyens, qui a déjà moissonné
» une foule de nos héros.... si cependant ce
» n'est pas un Dieu en courroux qui vient

» venger son culte négligé; le courroux d'un
» Dieu est funeste aux mortels.

» Sage Énée, lui répond le fils de Lycaon,
» ce guerrier ressemble en tout au fils de
» Tydée; je le reconnois à son casque, à son
» bouclier, à ses coursiers : mais je n'oserois
» affirmer que ce n'est pas un Dieu. Mais si
» c'est un simple mortel, si c'est le fils de
» Tydée, un Dieu, sans doute, anime sa fu-
» reur. Un Dieu, couvert d'un nuage, veille à
» ses côtés, et détourne les traits qui lui sont
» adressés. Déjà une de mes flèches a percé
» le lien qui attache sa cuirasse, et s'est en-
» foncée dans son épaule; j'ai cru qu'il alloit
» descendre chez les morts, mais il a trompé
» mon espoir. Ah ! sans doute, c'est un Dieu
» en courroux déchaîné contre Troie. Je n'ai
» point ici de char ni de coursiers; onze chars
» superbes reposent dans le palais de mon
» père; les coursiers destinés à les traîner
» bondissent dans ses pâturages. Le vieillard,
» en partant, vouloit que je ne vinsse affron-
» ter les combats qu'avec cet utile et pom-
» peux appareil; mais ma jeunesse impru-

» dente dédaigna ses avis. Je craignis que
» mes coursiers ne périssent enfermés dans
» vos murs ; je les laissai et je vins à pied,
» avec cet arc, avec ces flèches, armes im-
» puissantes qui ont abusé ma confiance.

» Déjà j'en ai lancé deux, l'une à Ménélas,
» l'autre à Diomède : toutes deux ont été
» teintes de sang ; mais je n'ai fait qu'irriter
» encore le courage de ces deux guerriers.
» Ah ! ce fut un jour funeste, que le jour
» où, cédant aux vœux d'Hector, je pris mon
» arc et mes traits pour venir combattre à
» la tête des Troyens. Si jamais je retourne
» dans ma patrie, si mes yeux revoient ja-
» mais une épouse adorée et le palais de mes
» pères, je veux périr, si, de mes propres
» mains, je ne brise cet arc inutile, et si je ne
» le jette dans les flammes.

» — Laisse de vains discours. Viens ; il faut
» que tous deux nous allions affronter ce
» guerrier. Monte sur mon char ; tu verras
» que ces chevaux divins savent, avec une
» égale vitesse, atteindre l'ennemi et l'éviter.

» Ils nous ramèneront du moins à Troie, si
 » Jupiter veut encore donner la victoire au
 » fils de Tydée. Allons, prends l'aiguillon et
 » les rênes, moi je combattrai : ou combats
 » toi-même; moi je guiderai les coursiers.

» — Énée, garde les rênes et conduis ton
 » char. Si nous sommes réduits à fuir devant
 » Diomède, il volera plus vite sous une main
 » connue. Si tes chevaux n'entendoient plus
 » ta voix, peut-être, égarés par la frayeur,
 » ils ne nous sauveroient pas du combat, le
 » fils de Tydée fondroit sur nous, nous égor-
 » geroit et s'empareroit de ton char. Conduis-
 » le toi-même; moi, le javelot à la main, j'at-
 » taquerai l'ennemi. »

A ces mots, tous deux ils s'élancent sur le
 char, et, pleins de fureur, ils volent à Diomède.
 Le fils de Capanée les aperçoit : « Cher ami,
 » s'écrie-t-il, je vois fondre sur toi deux
 » guerriers intrépides : l'un savant dans l'art
 » de lancer les traits; c'est Pandarus, fils de
 » Lycaon; l'autre, c'est Énée, qui se glorifie
 » d'être le fils d'Anchise, et d'avoir Vénus

» pour mère. Allons, recule, monte sur ton
» char; ne te précipite plus dans cette mêlée,
» où peut-être tu trouverois la mort. »

Diomède lançant sur lui un regard furieux :
« Ne me conseille point la fuite, je ne t'en
» croirois pas. Mes pères ne m'ont point ap-
» pris à fuir, ni à me cacher : mon courage
» respire tout entier. Je ne monterai point
» sur mon char, à pied je cours les braver.
» Minerve me défend la crainte. Crois-moi,
» ces rapides coursiers ne les remèneront pas
» tous deux à Troie..... si cependant un seul
» peut échapper à mes coups.

» Écoute, et souviens-toi de mes ordres; si
» Minerve me donne la gloire de les immoler
» tous deux, abandonne tes rênes, descends
» de mon char, vole à celui d'Énée, entraîne-
» le avec ses chevaux au milieu de mes
» guerriers. Du couchant à l'aurore il n'est
» point de chevaux si vigoureux; ils sont
» enfans de ceux que Jupiter donna jadis à
» Tros, pour prix du jeune Ganymède. Par
» un heureux larcin, Anchise trompa la ja-

CHANT CINQUIÈME. 137

» lousie de Laomédon, et ses cavales lui don-
» nèrent six chevaux issus de cette race divine.
» Quatre furent réservés pour son char ; il en
» donna deux à Énée pour le porter dans les
» combats, et y semer la terreur et la fuite.
» Quelle gloire pour nous, si ces deux cour-
» siers étoient notre conquête ! »

Cependant les deux guerriers approchent :
« Fils du généreux Tydée, s'écrie Pandarus,
» mon trait n'a pu t'ôter la vie, essayons si
» mes javelots seront plus heureux. » Il dit ;
un javelot part ; le bouclier du héros est
percé, et le fer s'enfonce dans la cuirasse.
« Tu es blessé, s'écrie le fils de Lycaon,
» mon fer est dans ton sein ; tu vas tomber,
» et ta chute sera mon triomphe. »

Diomède, toujours intrépide : « Tu m'as
» manqué, dit-il ; mais il faudra que l'un de
» nous deux enivre de son sang le Dieu des
» combats. » Il dit, et lance un javelot :
Minerve elle-même le dirige. L'arme meur-
trière atteint Pandarus au-dessous de l'œil,
lui brise les dents, coupe sa langue, et la

pointe ressort sous le menton. Il tombe, et l'air retentit du bruit de sa chute. Les coursiers bondissent effrayés, ses forces l'abandonnent, et son âme s'envole.

Pour défendre ses dépouilles, Énée s'élance le fer à la main. Tel qu'un lion furieux, l'œil étincelant, la voix menaçante, il couvre le cadavre de son corps et de son bouclier, et présente la mort à quiconque ose avancer. Le fils de Tydée saisit une pierre énorme, vaste rocher, qu'aujourd'hui ne pourroient soulever les deux plus robustes mortels. Lui seul, et sans effort, il le prend, le lance contre Énée, et du coup lui froisse la cuisse et les nerfs qui l'attachent à la jambe. Le Troyen tombe sur ses genoux, et d'une main s'appuie sur la terre; un noir bandeau s'épaissit sur ses yeux.

Énée alloit périr, si Vénus sa mère ne fût accourue pour le sauver. Elle serre ce fils chéri dans ses bras d'albâtre : de sa robe elle lui fait un rempart contre les traits de la fureur des Grecs, et l'emporte loin des combats.

Cependant le fils de Capanée, fidèle aux ordres de Diomède, pousse ses coursiers loin de la mêlée, arrête les guides, descend de son char, vole à celui d'Énée, l'entraîne loin des Troyens, et le confie à Déipyle, son confident, son ami, pour le conduire à la tente de Diomède. Lui-même il remonte sur le char, et vole sur les pas du fils de Tydée.

Le fer à la main, ce héros poursuit Vénus : il sait que c'est une déesse foible et sans courage, non de celles qui président aux combats, telles que Minerve, telles que Bellone. Toujours attaché à ses traces, il l'atteint enfin au milieu de la foule : de sa lance il perce son voile, ce voile brillant que les Grâces ont tissu, et la blesse elle-même à la main. Le sang de l'Immortelle coule de sa blessure. Abreuvés de nectar et nourris d'ambroisie, les Dieux n'ont point ce sang grossier que fournissent aux humains les présens de Bacchus et les dons de Cérès. Dans leurs substances circule une liqueur divine, source de leur immortalité. Vénus pousse un cri et laisse

tomber son fils. Apollon le reçoit dans ses bras, l'enveloppe d'un nuage épais, et le dérobe à la fureur des Grecs : « Fille de Jupiter, » s'écrie Diomède, fuis les combats et les » alarmes. N'est-ce point assez pour ta gloire » de régner sur un sexe foible et timide ? Sans » doute tu ne viendras plus affronter les ha- » sards, et le nom seul de la guerre te fera » pâlir d'effroi. » Il dit : la Déesse fuit éperdue, hors d'elle-même ; la douleur la dévore : sa main devient noire et livide. Iris, la messagère des Dieux, la prend et l'entraîne loin de la mêlée. •

Elles trouvent le Dieu Mars assis aux rives du Scamandre : sa lance et ses coursiers reposoient sur un nuage. Vénus tombe à ses genoux, et implore sa pitié : « O mon frère, » lui dit-elle, sauve-moi de ces lieux ; donne- » moi tes coursiers pour remonter au céleste » séjour. Je péris d'une blessure que m'a faite » un mortel, l'impie Diomède, qui, dans » sa fureur, braverait jusqu'au Maître des » Dieux. »

Elle dit ; Mars cède à sa prière. Le cœur

CHANT CINQUIÈME. 141

déchiré de honte et de douleur, elle monte sur le char : Iris y monte avec elle, prend les rênes, et de l'aiguillon presse les flancs des coursiers. Ils volent au gré de son impatience, et déjà ils ont atteint le sommet de l'Olympe. Iris les arrête, les dételle, et sa main divine les nourrit d'ambroisie.

Vénus tombe dans les bras de Dioné, sa mère. La Déesse la serre tendrement, la caresse de la main, et l'appelant par son nom :
« O Vénus ! ô ma fille ! lui dit-elle, quel
» Dieu a osé t'outrager ? — C'est Diomède,
» c'est le cruel fils de Tydée qui m'a blessée,
» parce que j'arrachais à sa fureur mon fils
» Énée, ce fils qui, de tous les mortels, est
» le plus cher à ma tendresse. Ce n'est plus la
» guerre des Troyens et des Grecs ; déjà les
» Grecs osent défier les Dieux mêmes.

» — Calme-toi, ma fille, supporte ta douleur. Insensés ! dans nos tristes discordes,
» nous soulevons les mortels contre l'Olympe :
» plus d'un Dieu a déjà éprouvé leur insolente audace. Enchaîné par Ottus et par

» Ephialte, Mars a languï treize mois dans
» un cachot d'airain. Accablé du poids de
» ses fers, consumé de peines et d'ennuis, il
» périssoit, si Mercure, instruit de son sort
» par la belle Éribée, ne l'eût dérobé au
» pouvoir de ses tyrans.

» D'une flèche armée de trois pointes, le
» fils d'Amphitryon perça le sein de Junon;
» et la Déesse éprouva une douleur que rien
» ne put soulager. Ce fils de Jupiter blessa
» Pluton lui-même sur son trône, et l'ac-
» cabla des maux les plus cruels. Souffrant,
» désespéré, le roi des Enfers monte au
» céleste palais; le fer étoit encore dans son
» épaule, et la douleur le consumoit. Péon,
» par ses puissans secours, guérit la blessure
» de l'Immortel.

» Un malheureux ! un impie oser outrager
» les habitans de l'Olympe!... C'est Minerve
» qui l'a déchaîné contre toi. Il ne sait pas,
» l'insensé Diomède, que le mortel qui ose
» attaquer les Dieux voit bientôt finir sa
» carrière. Il n'embrassera point ses enfans au

» our desret combats : il ne s'entendra point
 » appeler du doux nom de père. Qu'il crai-
 » gne, ce Diomède, tout terrible qu'il est,
 » de rencontrer un bras plus redoutable que
 » le sien. Qu'il craigne que la fille d'Adraste,
 » la belle Égialé, ne réveille bientôt ses es-
 » claves par ses cris, et ne leur redemande
 » en vain le héros et l'époux qu'elle adore. »
 Elle dit, et de ses mains elle presse la main
 de sa fille : le sang s'arrête, la plaie se re-
 ferme, et la douleur s'évanouit.

Minerve et Junon, témoins de cette aven-
 ture, essaient, par des railleries amères, d'ir-
 riter le monarque des Dieux : « O Jupiter ! ô
 » mon père ! lui dit Minerve, ne seras-tu
 » point offensé d'un mot échappé à ta fille ?
 » Cypris alloit séduire encore une beauté
 » grecque, et l'entraîner sur les pas d'un au-
 » tre Pâris : mais elle s'est déchiré la main
 » à l'agrafe d'or qui attachoit le voile de la
 » nouvelle Hélène. »

Elle dit ; le père des Dieux et des mortels
 sourit ; il appelle Vénus : « Il ne t'a point été

» donné, ma fille, lui dit-il, de te mêler dans
» les combats. Préside aux plaisirs de l'hymen
• et aux amoureux travaux; laisse à Mars et
» à Minerve la guerre et ses alarmes. »

Cependant Diomède poursuit toujours Énée; il voit Apollon qui le protège contre ses efforts : mais sans respect pour le Dieu lui-même, il brûle d'immoler son rival et de lui arracher ses dépouilles. Trois fois il s'élance, impatient de le frapper; trois fois le Dieu fait briller sur lui son immortel bouclier : il fond une quatrième fois avec la fureur du Dieu des batailles, Apollon, l'œil en feu, la voix menaçante, lui crie : « Rentre en toi-même, ô fils
» de Tydée ! recule, et crains de braver les
» Dieux ! Connois la différence qu'il y a entre les immortels et les insectes qui rampent sur cet amas de boue. »

Il dit; pour se dérober au courroux du Dieu, le héros recule. Apollon emporte Énée dans ses bras, et, loin des alarmes, il le dépose dans Pergame, à l'ombre du temple qui lui est consacré. Latone et Diane le reçoivent au

fond du sanctuaire, et guérissent ses blessures. Cependant l'Immortel a formé un fantôme, auquel il a donné et l'air et les armes d'Énée. Autour de ce fantôme, les Troyens et les Grecs combattent et se heurtent; les boucliers, les piques sont brisés, et volent en éclats.

Apollon, s'adressant alors au Dieu de la guerre : « Mars, impitoyable Mars, lui dit-
 » il, dieu de sang et de carnage, n'iras-tu
 » point enfin repousser ce Diomède, qui
 » combattroit contre Jupiter même? Il a
 » déjà blessé Vénus à la main, et tout-à-
 » l'heure, avec une audace égale à la tienne,
 » il a fondu sur moi. »

Il dit, et va s'asseoir sur les tours de Pergame. Mars prend la figure et les traits d'Acamas, le chef des Thraces, se jette au milieu des Troyens, les presse et les enflamme. Il gourmande les fils de Priam : « Enfants des
 » rois, s'écrie-t-il, jusqu'à quand laisserez-
 » vous égorger votre peuple ! Attendez-vous
 » que l'ennemi assiège vos portes, et com-

» batte au milieu de vos murs? Énée, le fils
» d'Anchise, ce héros, que nous révérons à
» l'égal d'Hector, est étendu sur la poussière.
» Allons, sauvons cet intrépide guerrier. »

Il dit ; tous les cœurs sont remplis d'une
nouvelle audace. Sarpédon, furieux : « Hector,
» s'écrie-t-il, qu'est devenu ton courage? Tu
» te vantois que, sans secours, sans alliés,
» scul avec tes parens et tes frères, tu sauverois
» Ilion. Où sont-ils ces héros? Ni mes yeux,
» ni ma pensée, ne peuvent les rencontrer.

» Ils se cachent comme des chiens timides
» à l'aspect d'un lion qui les poursuit; et
» nous combattons, nous qui ne sommes que
» vos alliés! A ce seul titre, je suis venu moi-
» même des rives lointaines du Xanthe et du
» fond de la Lycie. J'ai quitté pour toi une
» épouse que j'adore, un enfant au berceau,
» et des trésors, objets de l'envie. Tu me vois
» presser toujours mes soldats, et braver ce
» mortel furieux.

» Moi cependant je n'ai rien ici que puissent
» m'enlever les Grecs. Et toi tu languis loin

» des combats ! tu n'excites pas seulement tes
 » guerriers à se défendre, et à repousser un
 » ennemi qui, bientôt, vous enveloppera
 » dans ses filets, chargera vos mains de fers,
 » détruira vos murs, et dévorera vos riches-
 » ses. Occupé jour et nuit de ces soins impor-
 » tans, tu devrois implorer la valeur de tes
 » alliés, encourager leurs efforts, et apaiser
 » leurs justes murmures. »

Ainsi parle Sarpédon : ses reproches déchirent le cœur d'Hector. Soudain il s'élance de son char ; le javelot en main, il court dans tous les rangs, et rallume, dans tous les cœurs, l'ardeur de combattre et de se venger.

Les Troyens reviennent sur les Grecs et les bravent. Leurs rivaux, toujours intrépides, les attendent sans s'ébranler. Des tourbillons de poussière s'élèvent sous les pieds des coursiers. Le ciel en est obscurci, et les Grecs en sont convertis. Ainsi quand la blonde Cérés, à l'aide d'un mobile instrument, sépare ses trésors de la paille qui les enveloppe, la poussière blanchit son aire et vole au loin dispersée par les vents.

Minerve est remontée dans l'Olympe. Soudain Mars vient, au gré d'Apollon, seconder les Troyens : il couvre d'une nuit obscure le théâtre des combats, vole dans tous les rangs, et verse dans tous les cœurs sa fureur et sa rage.

Apollon rappelle Énée du fond de son sanctuaire, et l'anime d'une nouvelle audace. Le héros revole au milieu de ses guerriers : avec quels transports ils le revoient vivant et plein d'une généreuse ardeur ! Mais au milieu de ce vaste incendie qu'allument Apollon, Bellone et le Dieu des batailles, ils ne peuvent lui demander quel heureux destin l'a sauvé du trépas.

Les deux Ajax, Ulysse et Idoménée, réchauffent le courage de leurs soldats. Sous ces chefs intrépides, les Grecs attendent, sans effroi, les efforts et les traits de l'ennemi. Tels on voit les nuages reposer immobiles sur le sommet des montagnes, tandis que l'aiglon dort avec les autres vents, qui troublent le calme des airs.

CHANT CINQUIÈME. 149

Atride est dans tous les rangs : « Amis,
» s'écrie-t-il, soyez toujours les héros de la
» Grèce; frappez, combattez. Que les re-
» gards de vos compagnons vous soutien-
» nent et vous enflamment encore. Le brave
» échappe au trépas, le lâche trouve la mort
» au sein de l'ignominie. »

Il dit, et lance un javelot : du coup il atteint un des héros de la Phrygie, un ami d'Énée, Déicoon, que les Troyens, épris de sa valeur, révéroient à l'égal des fils de Priam. Le fer perce le bouclier, et s'enfonce dans le flanc, à travers le baudrier qui le couvre. Il tombe, et la terre gémit sous son poids.

Orsiloque et Créton, intrépides enfans de Dioclès, expirent sous les coups d'Énée. Le riche Dioclès habitoit dans les murs de Phéra : il descendoit du fleuve Alphée, dont les eaux baignent les terres des Pyliens. Ce Dieu donna le jour à Orsiloque; Orsiloque fut père de Dioclès : Dioclès eut deux fils jumeaux, Orsiloque et Créton, tous deux savans dans l'art des combats. Au printemps de leur âge, ils

avoient ensemble affronté les mers pour venir, sous les murs d'Ilion, venger les injures des Atrides. Une même destinée les conduit ensemble au trépas. Tels, deux lionceaux nourris sur les montagnes, à l'ombre des forêts, abandonnent leur mère, et vont, dans les bergeries, porter le carnage et l'effroi, et tous deux enfin succombent sous les efforts des pasteurs; tels, les deux frères expirent, semblables à deux sapins qui couvrent la terre, étonnée de leur chute.

Ménélas les voit tomber. Il en gémit, et s'élance le fer à la main, la fureur dans les yeux; c'est Mars qui l'anime; Mars veut qu'il périsse sous les coups d'Énée. Antiloque, le fils de Nestor, se précipite sur ses pas. Il craint pour les jours du monarque, et tremble que sa mort ne ravisse aux Grecs la vengeance et la victoire.

Déjà ces fiers rivaux, le javelot à la main, le bras tendu, se menacent des yeux. Antiloque se place à côté de Ménélas, et se presse contre lui. Tout intrépide qu'il est, Énée n'ose les affronter tous deux, et s'éloigne.

CHANT CINQUIÈME. 151

Les deux guerriers enlèvent les restes déplorables d'Orsiloque et de Créton, les remettent à leurs compagnons, et volent eux-mêmes à de nouveaux exploits. Là, périt Pélýmènes, le généreux chef des Paphlagoniens. Ménélas l'atteint à l'épaule, et le renverse expirant. Antiloque immole le fidèle Mydon, qui guidoit ses coursiers. D'une pierre qu'il lui lance, il le frappe au coude, tandis qu'il détourne son char. Les rênes échappent de sa main et traînent sur la poussière. Antiloque s'élance sur lui, et de son épée le perce à la tempe. Mydon tombe sur la tête, et jusqu'aux épaules s'enfonce dans le sable. Ses coursiers, que le vainqueur pousse du côté des Grecs, le renversent et l'étendent sur l'arène.

Hector accourt furieux, menaçant. Les phalanges troyennes se précipitent sur ses traces. A leur tête sont Mars et Bellone : l'une semant l'épouvante et l'horreur; l'autre agitant dans sa main sa redoutable lance, et volant, tantôt devant Hector, et tantôt derrière lui. Diomède, à son aspect, est saisi d'une subite horreur. Tel, égaré dans sa route, le voya-

geur s'arrête à la vue d'un fleuve inconnu, qui roule, en mugissant, des flots blanchis d'écume; tel, le cœur glacé d'effroi, il retourne sur ses pas.

Ainsi recule le fils de Tydée : « Amis, dit-il, nous admirions la valeur d'Hector, et sa guerrière audace : eh ! toujours un Dieu veille à ses côtés pour le garantir du trépas. C'est Mars aujourd'hui sous les traits d'un mortel. Allons, reculons sans honte, et n'opposons point aux Dieux un courage inutile. »

Il dit; les Troyens fondent sur eux. Déjà Menesthès et Anchialus, deux intrépides guerriers, montés sur le même char, expirent aux pieds d'Hector. Le fils de Télamon gémit de leur chute : il s'avance, et d'un javelot il immole Amphius, le fils du riche Sélagus, dont les nombreux troupeaux couvroient les plaines de Pèse. Une cruelle destinée l'avoit amené au secours de Priam et de ses enfans.

Il tombe; le vainqueur accourt pour lui arracher son armure; les Troyens lui lancent

CHANT CINQUIÈME. . 153

une grêle de traits, qui sur son bouclier expirent émoussés. Du pied, il presse le cadavre sanglant, et retire son javelot; mais il ne peut enlever les dépouilles. En butte à mille coups, il craint que les Troyens ne l'enveloppent. Déjà la pique baissée, ils le pressent, et tout vigoureux, tout intrépide qu'il est, il cède à leur nombre et à leur audace.

Cependant un destin funeste précipite le fils d'Hercule, le vaillant Tlépolème, contre le divin Sarpédon; l'un fils, l'autre petit-fils de Jupiter: ils s'approchent, ils se bravent :
« Lâche guerrier, dit Tlépolème, pourquoi
» viens-tu montrer ici ta foiblesse et ta honte?
» L'imposture te dit fils de Jupiter; mais tu
» n'as rien des héros que ce Dieu jadis avoua
» pour ses enfans. Tel étoit mon père, l'in-
» trépide, le redoutable Hercule. Seul, avec
» six vaisseaux et quelques guerriers, on le
» vit, autrefois, aborder sur ces rives, punir
» le perfide Laomédon, détruire Troie, et en
» faire un vaste désert. Mais toi, soldat sans
» courage, tu viens, du fond de la Lycie,
» pour voir périr ton peuple sous tes yeux.

» Eh ! quand tu serois un héros, ton bras
» seroit inutile aux Troyens : bientôt abattu
» sous mes coups, tu descendras chez les
» morts.

» Tlépolème, lui répond Sarpédon, Her-
» cule renversa Troie, pour punir la perfidie
» de Laomédon, qui lui refusa les coursiers
» promis à sa valeur, et ne répondit à ses
» bienfaits que par des outrages. Toi, tu re-
» cevras ici la mort de ma main; ta chute
» sera mon triomphe, et ton âme la proie du
» tyran des Enfers. »

Il dit; et tous deux à la fois ils lancent leurs javelots. Tlépolème est frappé au col; le fer le traverse tout entier, et ses yeux sont couverts des ombres du trépas. Sarpédon a la cuisse percée; l'arme meurtrière pénètre jusqu'à l'os, et s'abreuve de son sang. Mais Jupiter veille sur son fils. Les Lyciens le reçoivent dans leurs bras, et l'emportent loin des dangers. Le javelot traîne attaché à sa blessure, et irrite sa douleur. Impatients de sauver leur maître, aucun ne songe à retirer le fer qui le déchire.

Les Grecs enlèvent le cadavre sanglant de Tlépolème. Ulysse le reconnoît, son cœur est ému. Il balance s'il poursuivra Sarpédon, ou s'il immolera une foule de Lyciens aux mânes de son ami : mais il n'étoit pas donné au généreux Ulysse de trancher les jours du fils de Jupiter. Minerve elle-même l'entraîne au milieu des Lyciens. Là, il égorge Céramus, Alastor, Chromius, Aléandre, Alius, Noëmon et Prytanis.

Une foule d'autres victimes alloit tomber sous ses coups ; mais soudain Hector s'avance, et rapporte aux Grecs la terreur et l'effroi. Sarpédon le voit, un rayon de joie pénètre dans son cœur, et d'une voix mourante : « O »
 » fils de Priam ! lui dit-il, ne souffre pas que »
 » je sois la proie des Grecs, repousse-les loin »
 » de moi. Ah ! puisque je ne dois point revoir »
 » ma patrie, et consoler, par mon retour, »
 » une tendre épouse, un fils encore au ber- »
 » ceau, que du moins j'expire dans vos »
 » murs ! »

Il dit ; Hector, sans lui répondre, vole impatient de repousser les Grecs, et de les im-

moler à sa vengeance. Les compagnons de Sarpédon le déposent sous un hêtre. Pélagon, son ami, retire de sa plaie le fer qui y est encore. L'âme du héros est prête à l'abandonner, un nuage s'épaissit sur ses yeux : enfin il respire, et l'haleine rafraîchissante des vents ranime sa vie presque éteinte.

Les Grecs, pressés et par Mars et par Hector, ne peuvent plus lutter contre l'orage. A l'aspect du Dieu qui les poursuit, ils reculent ; mais leur retraite est encore un combat.

Quels guerriers tombèrent sous les coups du fils de Priam et du Dieu des batailles ! Ils immolèrent le divin Theuthras, Oreste, le dompteur de coursiers, le vaillant Tréclus, Œnomaüs, Hélénus, et Oresbius ; le riche Oresbius habitoit sur les bords du lac Céphissis, contrée féconde que cultivoient les Béotiens.

Junon voit périr ses Grecs dans ce funeste combat : « O fille de Jupiter ! dit-elle à » Minerve, nous avons promis à Ménélas » qu'il détruiroit Ilion, qu'il retourneroit

- » vainqueur à Lacédémone, et nous souffrons
 » que Mars déploie ainsi sa fureur et sa rage !
 » Allons, rentrons dans cette lice sanglante,
 » soutenons nos guerriers. »

Elle dit, Minerve s'enflamme à sa voix.
 La fille de Saturne, la Reine des Dieux,
 apprête elle-même ses immortels coursiers.
 Un or céleste éclate sur les harnois qui les
 couvrent. Bientôt, à la voix d'Hébé, le char
 roule et s'avance. Sur un axe de fer tournent
 des roues d'airain. Huit rayons d'airain bril-
 lent enchâssés dans des moyeux d'argent ; des
 bandes d'airain se replient sur le cercle d'or
 qui les presse et les embrasse. Sur des lames
 d'or et d'argent, le char balance suspendu.
 Deux arcs arrondis forment le trône de la
 Déesse. Au timon d'argent, Hébé attache un
 joug d'or, des rênes d'or flottent sous sa main.
 Avide de sang et de carnage, Junon elle-
 même attelle ses coursiers.

Cependant la fille de Jupiter s'arme pour
 les combats. Son voile, tissu pompeux, ou-
 vrage de ses mains, tombe ondoyant sur la

céleste voûte. Elle revêt l'armure du maître des Dieux. Sur son sein brille l'immortelle cuirasse; sur ses épaules pend l'impénétrable égide, affreux instrument de colère et de vengeance! Autour sifflent des serpens entrelacés. Sur l'orbe étincelant s'agitent la Force et la Terreur, la Discorde et les Alarmes. Au milieu est la tête de la Gorgone, l'étonnement de l'Olympe et l'effroi des mortels. La Déesse ceint enfin un casque d'or, que surmonte un horrible panache, et dont le vaste contour couvrirait vingt cités et tous leurs guerriers. Elle monte sur le char enflammé. Dans sa main étincelle cette lance énorme, foudroyante, qui moissonne les héros, et renverse les armées que poursuit son courroux.

La Reine des Dieux presse de l'aiguillon les flancs de ses coursiers. A leur aspect, les portes du céleste palais roulent sur leurs gonds et s'ouvrent d'elles-mêmes. Les Heures veillent à ces portes; gardiennes du Ciel et de l'Olympe, elles élèvent ou abaissent le nuage épais qui leur sert de barrière.

Le char vole : au sommet de l'Olympe, au fond d'un sanctuaire, où il repose loin des autres immortels, les deux Déesses trouvent Jupiter assis sur les nuages. Junon arrête ses coursiers : « O Jupiter ! dit-elle, tu vois Mars » et ses affreux ravages ! Tant de Grecs, tant » de héros périssent victimes de sa rage insensée, et ton courroux ne s'allume point, » encore ! Ah ! je suis en proie au désespoir ; » et Phébus et Cypris, qui ont déchaîné le » monstre, jouissent, tranquilles, de mon » dépit et de leur triomphe. Souffre, ô père » des Dieux ! souffre que j'aie punir ses fureurs et l'arracher aux combats. — Va : que » Minerve, qui plus d'une fois mit la douleur dans son sein, te venge et le châtie. » Il dit ; la Déesse presse ses coursiers, et ils volent au gré de son ardeur. *Autant qu'un homme assis au rivage des mers, voit, d'un roc élevé, d'espace dans les airs, autant les immortels coursiers en franchissent d'un saut.* Déjà ils foulent les rivages troyens, et ces bords où le Scamandre et le Simois roulent leurs flots mêlés et confondus. Junon les arrête ; elle-même les dételle et les couvre d'un

sombre nuage. Le Simoïs, sur ses rives, leur offre l'ambrosie.

Impatientes de secourir les Grecs, les deux Déesses volent sur la plaine avec la légèreté des colombes. Elles arrivent aux lieux où Diomède et ses guerriers se défendent comme des lions furieux ou des sangliers terribles, contre une foule d'ennemis qui les environne et les presse.

Junon prend l'air et les traits du vigoureux Stentor, dont la voix d'airain a plus de force et d'éclat que celles de cinquante autres mortels : « Opprobre de la Grèce, s'écrie-t-elle, » vil rebut des humains, lâches qui n'avez de » guerriers que le nom ! tant qu'Achille a » combattu pour vous, jamais les Troyens » n'ont osé sortir de leurs murailles ; ils » trembloient à son aspect. Aujourd'hui, » loin de leurs remparts, ils viennent vous » égorger jusque sur vos vaisseaux ! »

Elle dit, et tous les cœurs s'enflamment ; Minerve court au fils de Tydée, qui, épuisé de fatigue, reposoit auprès de ses coursiers.

CHANT CINQUIÈME. 161

La sueur et le poids de son bouclier avoient irrité la blessure que lui fit Pandarus, et son bras languissoit sans force et sans vigueur. Il soulevoit sa large courroie, et lavoit le sang noir et livide qui couloit de sa plaie.

La Déesse, appuyée sur son char : « Est-ce
» donc là, dit-elle, le fils de Tydée? Tydée
» n'avoit point cette taille altière, mais il ne
» respiroit que les combats. En vain je tentois
» d'enchaîner son courage. Seul, au milieu
» des enfans de Cadmus, je voulois qu'il s'as-
» sît avec eux, et que, tranquille, il parta-
» geât leurs plaisirs et leurs fêtes. Mais, armé
» de cette intrépidité qui ne l'abandonna ja-
» mais, il défia tous ces guerriers, et avec
» mon secours il les vainquit tous. Je suis à
» tes côtés, je veille sur tes jours, je t'excite
» à combattre; et tu cèdes à la fatigue! ou
» tu te laisses abattre par de vaines terreurs!
» Va, tu n'es point le fils du belliqueux
» Tydée.

« — O fille de Jupiter! je sens ta présence.
» Ce n'est point une molle langueur, ce n'est

» point la crainte qui m'arrêtent; j'obéis à
» tes lois. *Respecte*, m'as-tu dit, *les habi-*
» *tans de l'Olympe. Mais si Vénus ose af-*
» *fronter la mêlée, perce-la de ta lance.* Je
» vois Mars soutenir les Troyens et combat-
» tre pour eux. Docile à tes ordres, je re-
» cule et je force les Grecs à reculer avec
» moi.

» — O fils de Tydée ! ô de tous les guerriers
» le plus cher à Minerve ! ne redoute ni Mars
» ni aucun des Immortels ! Ma force t'envi-
» ronne. Viens, monte sur ton char; fonde
» sur Mars lui-même; frappe, n'épargne
» point ce monstre odieux. L'insensé ! l'in-
» constant ! il porte dans tous les partis son
» aveugle fureur. Il nous avoit juré, à la Reine
» des Dieux et à moi, qu'il soutiendrait les
» Grecs, qu'il combattroit les Troyens; et ce
» sont les Troyens qu'il soutient, et les Grecs
» qu'il combat ! »

A ces mots, elle prend Sthénélius par la main et l'arrache du char où il est assis. Impatiente, elle y monte, et Diomède avec elle.

L'essieu gémit sous le poids d'un si grand héros et d'une Divinité si terrible. Minerve saisit les rênes, excite les coursiers, et fond sur le Dieu de la guerre. Pour se dérober à sa vue, elle a ceint le casque du roi des Ombres.

Mars immoloit le fils d'Ochésius, le gigantesque Péripas, un des héros de l'Étolie; mais dès qu'il a vu Diomède, il abandonne sa proie et vole au fils de Tydée. Avidé de son sang, il lance le premier un homicide javelot. Le fer vole en sifflant, sur la tête des coursiers. Mais la Déesse étend le bras; soudain le fer se détourne, et va se perdre sur l'arène.

Diomède lance à son tour. La Déesse conduit le javelot, l'enfonce dans le flanc de l'immortel, et l'en retire abreuvé de son sang. Mars pousse un cri de douleur. On croit entendre deux armées qui se chargent et s'égorgent. A ce cri terrible, les Troyens et les Grecs frémissent de terreur et d'effroi.

Telles, sous l'astre brûlant des étés, on voit de funestes vapeurs noircir et s'allonger

« dans les airs : tel, à la vue de Diomède, le
« Dieu, porté sur un sombre nuage, s'élève dans
« les cieux, et bientôt il est au séjour des immor-
« tels. En proie à sa douleur, il s'assied au
« pied du trône de Jupiter ; il lui montre le
« sang qui coule de sa blessure ; et d'une voix
« entrecoupée : « O mon père ! s'écrie-t-il,
« » quoi ! sans t'armer tu verras ces forfaits !
« » pour de vils mortels l'Olympe combat
« » contre l'Olympe, et des dieux sont per-
« » sécutés par des dieux ! Ah ! c'est toi qui fis
« » tous nos malheurs. C'est de toi que naquit
« » une déesse insensée, une furie qui ne res-
« » pire que le crime. Tous les autres immor-
« » tels obéissent à tes lois, tous reconnoissent
« » ton souverain pouvoir. Elle seule, tu ne sais
« » ni la réprimer ni la punir ; tu pardonnes
« » tout à ce funeste objet de ton aveugle ten-
« » dresse. Elle a, contre les dieux, armé le fils
« » de Tydée. Blessée à la main, Cypris, la pre-
« » mière, a senti ses fureurs. Moi-même.....
« » tout-à-l'heure, elle a fondu sur moi avec
« » une rage égale à la mienne. J'ai fui ; et si
« » je ne me fusse dérobé à ses coups, je me
« » serois vu sous un monceau de cadavres,

» exposé aux plus cruels outrages, ou percé
 » de mille traits ; les douleurs et les peines
 » auroient affligé ma triste immortalité. »

Jupiter lance sur lui un regard menaçant :
 « Malheureux, qui n'as que des fureurs et
 » des caprices, ne viens plus m'importuner
 » de tes plaintes. De tous les habitans de
 » l'Olympe, tu es le plus odieux pour moi.
 » Tu n'aimes que la discorde, la guerre et
 » le carnage. Tu as le caractère impétueux,
 » inflexible de ta mère, dont à peine je puis
 » courber l'humeur altière. C'est elle, sans
 » doute, qui te punit aujourd'hui ; mais tu es
 » né de mon sang ; je ne te laisserai point en
 » proie à la douleur qui t'accable. Malheu-
 » reux ! si tu devois le jour à quelque autre
 » immortel, tu gémirois dans les abîmes où
 » ma vengeance a plongé les Titans. »

Il dit, et ordonne à Péon de guérir sa
 blessure. Soudain la douleur de l'Immortel
 cède à ses puissans secrets. Tel, sous la main
 du berger, on voit le lait, en un instant, se
 coaguler et s'épaissir. Mars se plonge dans un

bain qu'Hébé lui a préparé : cette jeune déesse le revêt d'immortels habits. Plein d'une fierté nouvelle, il va s'asseoir auprès de Jupiter. Cependant les Déesses, qui ont arrêté le cours de ses homicides, revolent vers l'Olympe, et viennent reprendre leurs places dans le céleste palais.

FIN DU CINQUIÈME CHANT.

CHANT SIXIÈME.

LES Grecs et les Troyens sont abandonnés à leur propre fureur. Mais çà et là se livrent encore d'affreux combats, et entre le Xanthe et le Simois les deux peuples rivaux se poursuivent et s'égorgent. Ajax, le fils de Télamon, le rempart de la Grèce, a rompu le premier une phalange ennemie, et fait briller le premier, aux yeux des siens, l'espoir de la victoire. Il a frappé le plus généreux des Thraces, un fils d'Eusorus, le vaillant, le gigantesque Acamas. Le casque a été percé du coup; le fer a pénétré jusqu'au front, s'est enfoncé dans le crâne, et ses yeux sont couverts d'une nuit éternelle.

Le bouillant Diomède immole Axyle, un fils de Theuthras, le riche Axyle qui habitoit dans Arisbe : il étoit l'ami des humains, et sa maison, exposée aux regards du voya-

geur, lui offroit toujours un asile hospitalier. Mais aucun de ceux qu'il y reçut ne vient le défendre et le sauver du trépas. Il tombe sous le fer homicide ; auprès de lui tombe le fidèle Calésius, dont la main guidoit ses coursiers. Tous deux, sur la même poussière, ils confondent leur sang et leurs derniers soupîrs.

Euryale égorge Drésus et Opheltius. Il fond sur Eusèpe et sur Pédase, tous deux jumeaux, tous deux fils de Bucolion et d'une jeune Naïade. Fruit d'un amour clandestin, Bucolion fut le premier qui appela Laomédon du tendre nom de père. Tandis qu'il conduisoit un troupeau, la nymphe Abarbarée le reçut dans ses bras, et ces deux guerriers furent le gage de sa tendresse. Le fils de Mécisthée les perce tous deux, et leur arrache leur armure.

Astyale périt de la main de Polypètes. Ulysse fait mordre la poussière à Pydite. Arétaon succombe sous les coups de Teucer. Antiloque, le fils de Nestor, plonge son fer dans le sein d'Ablérus. Élatus, qui régnoit

dans Pédas, sur les bords du Satnios, expire sous les efforts d'Atride; Phylaque, qui fuit sous ceux du vaillant Létus; Mélanthius est terrassé par Eurypile.

Adraste tombe vif au pouvoir de Ménélas. Ses coursiers effrayés vont se heurter contre un tamarin, y brisent son timon, et fuient vers Troie avec la foule éperdue. Lui, renversé de son char, tombe la tête en bas, étendu sur la poussière. Le fils d'Atrée fond sur lui le fer à la main. Adraste embrasse ses genoux et implore sa pitié : « Épargne ma » vie, lui dit-il; consens à recevoir ma ran- » çon; le fer, l'or, l'airain, sont entassés dans » le palais de mon père; tous ses trésors sont » à toi, s'il apprend que son fils vit captif » sous tes lois. »

Il dit; le héros se laisse attendrir à sa prière. Il alloit le remettre à son écuyer, pour le conduire à ses vaisseaux; mais Agamemnon accourt, et furieux : « Malheureux » Ménélas! s'écrie-t-il, quelle indigne pitié » vient te surprendre? Les Troyens ont bien » mérité de toi ce retour! Va, qu'aucun n'é-

» chappe à notre fureur et à la mort ; que
» l'enfant qui presse encore le sein de sa
» mère, que le lâche qui fuit, que tous, en-
» fin, périssent sans égards et sans pitié ! »

Il dit; et son discours fait rentrer la haine dans le cœur du héros. Ménélas détourne la tête, et de la main repousse le malheureux Adraste. Agamemnon lui plonge son épée dans le sein ; il tombe renversé : Atride presse du pied le cadavre expirant, et retire son fer ensanglanté.

Cependant Nestor échauffe le carnage :
« Héros de la Grèce, s'écrie-t-il, favoris du
» Dieu des combats, que l'ardeur du butin
» n'arrête point vos efforts. Frappez, égor-
» gez ; bientôt tranquilles, au sein de la vic-
» toire, vous arracherez à vos ennemis morts
» leurs armes et leurs dépouilles. » Il dit, et son discours embrase tous les cœurs. Les Troyens abattus, consternés, plient sous les Grecs : bientôt ils alloient se précipiter dans Ilion ; mais Hélénius, un fils de Priam, le plus savant des mortels dans l'art des augures,

Hélénus vole à Hector et à Énée : « Hector,
» Énée, leur dit-il, nos héros dans les com-
» bats, nos oracles dans les conseils, le succès
» de cette journée, le sort de Troie et de la
» Lycie sont dans vos mains ; réunissez vos ef-
» forts, courez, arrêtez nos guerriers éperdus ;
» sauvez-les de la honte d'aller se jeter dans
» les bras de leurs femmes, et de devenir la
» fable de la Grèce. Quand vous aurez ranimé
» nos phalanges, nous ramasserons, pour les
» soutenir, nos forces épuisées. Il ne nous
» reste plus que notre désespoir et les Dieux.
» Toi, Hector, tu rentreras dans nos murs :
» tu diras à la Reine qu'elle rassemble les plus
» vénérables des Troyennes ; qu'elle monte
» avec elles au temple de Minerve ; que, sur
» les genoux de la Déesse, elle pose son voile,
» le plus beau, le plus précieux, celui qu'elle
» préfère à tous les autres ; qu'elle lui promet-
» te d'immoler sur ses autels douze génisses
» d'un an, qui n'auront point encore courbé
» la tête sous le joug, si elle regarde en pitié
» les Troyens, leurs femmes et leurs enfans ;
» si elle repousse loin d'Ilion le farouche
» Diomède, la terreur de nos guerriers. De

» tous les Grecs il est le plus redoutable; ja-
» mais cet Achille, qu'on dit le fils d'une
» Déesse, ne nous inspira autant d'épouvante
» et d'effroi. Diomède est un lion en furie; il
» n'est point de force rivalé de la sienne. »

Il dit; Hector obéit à ses conseils. Soudain il s'élance de son char; le javelot à la main, il parcourt tous les rangs, réveille l'audace de ses guerriers, et rallume le feu des combats. Les Troyens se retournent et revolent au carnage. Les Grecs cèdent à leur tour. Ils croient qu'un Dieu, descendu de l'Olympe, vient combattre pour leurs rivaux et ranimer leur espoir. « Généreux Troyens, s'écrie Hector, et » vous nos fidèles alliés, rappelez toutes vos » forces, déployez toute votre valeur; moi, » je vais à Troie exciter nos vieillards et nos » femmes à implorer la pitié des Dieux, et à » leur vouer une hécatombe. » Il part à ces mots : son vaste bouclier pend sur ses épaules, et le couvre tout entier.

Glaucus, fils d'Hippoloque, et le fils de Tydée, tous deux impatiens de combattre, s'élancent au milieu des deux armées. Ils s'ap-

prochent. « O le plus audacieux des mortels !
» qui es-tu ? s'écrie Diomède ; mes yeux ne
» t'ont point encore rencontré dans les com-
» bats ; et cependant , plus intrépide que tous
» les Troyens , tu oses t'offrir à mes coups. Ils
» sont les fils des malheureux , ceux qui s'op-
» posent à mon bras ! Mais si tu étois un Im-
» mortel descendu de l'Olympe Je ne
» combats point contre les Dieux. Le fils de
» Dryas , l'impétueux Lycurgue , qui osa in-
» sulter à un Dieu , vit bientôt terminer sa car-
» rière. Bacchus , avec ses nourrices , célébroit
» ses orgies sur le mont Nyssa ; Lycurgue ,
» furieux , le poursuit ; les Bacchantes , éper-
» dues , jettent leurs thyrses ; le Dieu lui-
» même , effrayé , se précipite dans les flots ,
» et Thétis le reçoit dans son sein , tout trem-
» blant encore des menaces de son ennemi ,

» Cette audace insensée alluma le courroux
» de l'Olympe. Jupiter ravit à Lycurgue la
» lumière des cieux. Objet des célestes ven-
» geances , il ne traîna pas long-temps sa dé-
» plorable vie. Non , je ne combattrai point
» contre un Dieu : mais si tu es un mortel ,

» un enfant de la terre, approche, viens recevoir la mort.

» — Qu'importe à Diomède qui je suis?
» Misérables humains! nous ressemblons aux
» feuilles des forêts; les unes tombent desséchées, d'autres renaissent avec le printemps.
» Une génération passe, une autre lui succède pour s'évanouir à son tour. Mais enfin,
» puisque tu le veux, je te révélerai ma naissance. Mes aïeux sont connus. Aux frontières d'Argos est la ville d'Éphyre. Là vivoit
» Sisyphe, Sisyphe, le fils d'Éole, le plus sage des mortels. Il fut père de Glaucüs :
» Glaucus eut pour fils le généreux Bellérophon, à qui les Dieux donnèrent la valeur et la beauté. Jupiter l'avoit soumis à l'empire de Prétus, qui régnoit sur Argos : ce
» roi jaloux le bannit de sa patrie, et l'enveloppa de pièges funestes. La belle Antée, femme de Prétus, brûloit, pour Bellérophon, d'une flamme adultère; furieuse de
» n'avoir pu fléchir son cœur vertueux, elle trompa son époux. Tu mourras, lui dit-elle, si tu ne fais périr Bellérophon; l'inso-

» lent, par un coupable amour, a osé outrager mon honneur et le tien.

» Elle dit; le crédule Prétus brûle de se venger; mais il n'ose porter sur le héros une main meurtrière; il l'envoie en Lycie, et lui donne, pour le roi son beau-père, une funeste tablette contenant son injure et l'ordre de sa mort.

» Seul, avec son innocence, conduit par les Dieux, Bellérophon arrive en Lycie, sur les bords du Xanthe, et trouve à la cour du monarque un honorable accueil. Ce ne fut, pendant neuf jours, que des sacrifices et des fêtes. Enfin, à la dixième aurore, le prince demande les tablettes de Prétus. Il lit; et soudain il ordonne à Bellérophon d'aller affronter la Chimère, monstre affreux, lion, chèvre, dragon, dont la gueule béante vomit des tourbillons de flamme et de fumée. Secondé par les Dieux, le héros l'égorge et revient triomphant. Bientôt il fallut combattre les Solymes, les plus formidables des humains. Vainqueur de ces peuples, il marche contre les Amazones,

» les abat et les disperse. Un piège funeste
» l'attendoit à son retour. On avoit armé,
» pour l'accabler, les plus déterminés des
» Lyciens : aucun d'eux ne revit ses foyers ;
» tous périrent sous les coups de Belléro-
» phon. Le monarque, à ces traits, recon-
» noît le sang des Dieux : il le retient dans
» ses états, lui donne sa fille, et avec elle la
» moitié de son empire. Les peuples, épris
» de sa valeur, formèrent pour lui un im-
» mense domaine, où le bois croissoit à côté
» des moissons, que ses travaux faisoient
» naître.

» Isandre, Hippoloque, Laodamie, furent
» les fruits de son hyménée. Laodamie reçut
» Jupiter dans son lit, et donna le jour au
» divin Sarpédon. Mais enfin, devenu l'objet
» des célestes vengeances, en proie à une
» noire mélancolie, Bellérophon alla, loin
» des humains, cacher dans les forêts solitai-
» res sa tristesse et ses ennuis. Isandre, son
» fils, avoit péri sous les coups du dieu Mars
» en combattant contre les Solymes ; Diane,
» en fureur, avoit percé de ses traits Laoda-

» mie, sa fille : moi, je suis né d'Hippoloque;
» c'est à lui que je dois la vie. Il m'a envoyé
» au secours de Troie : Va, m'a-t-il dit en
» partant, signale-toi par tes exploits; que
» toujours on te distingue à la tête des plus
» fameux guerriers; crains de faire rougir
» tes pères, ces héros qui ont illustré Éphyre
» et la Lycie. Voilà mes aïeux, voilà le sang
» dont je me vante d'être issu. »

A ces mots, Diomède enfonce sa pique dans la terre, et, saisi d'un tendre transport : « Ah !
» tes aïeux et les miens furent unis par les
» nœuds de l'hospitalité. OEnéus reçut jadis
» Bellérophon dans son palais, et l'y retint
» vingt jours entiers. Tous deux, en se quit-
» tant, ils se donnèrent des gages du droit sa-
» cré qu'ils avoient acquis l'un sur l'autre.
» Bellérophon eut un baudrier superbe, tout
» brillant d'or et de pourpre; OEnéus un vase
» d'or, qu'en partant je laissai dans mon pa-
» lais. Je ne te parle point de Tydée, mon
» père; mes yeux ne l'ont point vu ; j'étois
» encore au berceau quand, avec l'armée
» des Grecs, il périt sous les murs de Thèbes.

» L'hospitalité sacrée unit nos deux mai-
» sons : moi, je te la dois dans Argos; tu me
» la donneras en Lycie, si jamais le ciel me
» conduit dans ces contrées. Séparons-nous,
» et gardons de nous rencontrer dans ce com-
» bat funeste. Les Troyens et leurs alliés m'of-
» frent assez d'autres victimes, que le hasard
» amènera sous mes coups, ou que mon bras
» saura bien atteindre. Toi, tu as mille autres
» Grecs à immoler; échangeons nos armes
» l'un contre l'autre; que tout le monde sa-
» che que nous nous honorons des liens qui
» ont uni nos aïeux. »

Tous deux, à ces mots, ils s'élancent de leur char, se serrent la main, et jurent d'être amis. Glaucus, qu'aveugle le fils de Saturne, pour une armure de fer, pour un vil bouclier, livre à Diomède une armure d'or et un bouclier inestimable.

Cependant Hector est arrivé à la porte de Scée, au pied du hêtre qui l'ombrage : les mères éperdues, les filles tremblantes accourent, et se pressent autour de lui. Toutes, à la fois,

elles l'interrogent sur le sort de leurs enfans, de leurs époux, de leurs frères. Combien d'entre elles, hélas ! sont menacées des coups les plus funestes ! Il leur ordonne à toutes d'aller offrir leurs prières aux Dieux, et lui-même il vole au palais de Priam.

Autour de ce palais règnent de superbes portiques ; cinquante pavillons l'environnent : là, les fils de Priam habitent avec leurs épouses. Plus loin, douze autres pavillons s'élèvent, où les gendres du monarque reposent avec ses filles.

La mère du héros, la tendre Hécube, s'offre la première à sa vue. Laodice la suit, Laodice, la plus belle de ses filles. La bouche collée sur sa main : « Mon fils, mon cher Hector, lui » dit-elle, pourquoi as-tu quitté ce combat » sanglant ? Le Grec, fatal à notre bonheur, » égorge-t-il nos guerriers, et menace-t-il nos » murailles ? Viens-tu dans Pergame élever » au ciel des mains impuissantes ? Allons, je » vais t'apporter du vin pour offrir des liba- » tions à Jupiter et aux autres Immortels.

» Toi-même, avec ce doux breuvage, tu ré-
» pareras tes forces épuisées à la défense des
» Troyens. Le vin, présent des Dieux, rend
» aux mortels fatigués la vigueur et l'audace.

» — Non, non, ma mère; il m'affoiblirait
» encore; il énerverait mon courage. Je n'ose,
» avec des mains impures, offrir des libations
» à Jupiter. Souillé de sang et couvert de
» poussière, ce Dieu rejetterait mes prières
» et mes vœux.

» Vous, ma mère, rassemblez les plus vé-
» nérables des Troyennes; prenez des par-
» fums; montez au temple de Minerve; con-
» sacrez à la Déesse votre voile le plus beau,
» le plus précieux, celui que vous préférez à
» tous les autres : promettez-lui d'immoler
» sur son autel douze génisses d'un an, qui
» n'auront point encore courbé la tête sous
» le joug, si elle prend pitié de Troie, de nos
» femmes, de nos enfans; si elle repousse,
» loin de nos murailles, le farouche Dio-
» mède, la terreur de nos guerriers.

» Allez, ma mère, montez au temple de

» Minerve; moi, je cours vers Pâris; j'essaie-
» rai de l'entraîner sur mes pas. Le malheu-
» reux ! puisse la terre s'entr'ouvrir pour le
» dévorer ! Jupiter en a fait le fléau de Priam,
» de son peuple et de ses enfans. Ah, si je le
» voyois descendre chez les morts, j'aurois
» bientôt oublié mes cruelles douleurs ! »

Il dit; la Reine rentre dans son palais; ses suivantes vont, par ses ordres, rassembler les Troyennes. Cependant elle descend dans un réduit secret, où brillent des voiles de pourpre, ouvrage des femmes de Sidon, que Pâris avoit amenées sur les mêmes vaisseaux qui apportèrent la trop fatale Hélène. Il en est un plus beau, plus grand, que sa main va chercher sous tous les autres; pompeux tissu, qui, comme un astre, étincelle d'or et de clarté. La Reine le prend pour l'offrir à la Déesse.

Elle marche au temple; une foule de Troyennes s'avancent sur ses pas. Déjà elles touchent au sacré parvis. La fille de Cissée, la femme d'Anténor, Théano, que les Troyens

avoient établie prêtresse dans ce temple, leur en ouvre les portes. Toutes, avec des cris douloureux, elles lèvent les mains vers Minerve. Théano prend le voile, et le posant sur les genoux de la Déesse : « O fille de Jupiter ? s'écrie-t-elle, ô protectrice de nos murs ! brise la lance de Diomède, renverse-le lui-même expirant au pied de la porte de Scée; prends pitié des femmes et des enfans des Troyens; nous t'immolerons douze génisses d'un an, qui n'auront point encore courbé la tête sous le joug. » Elle dit; mais la Déesse est inexorable, et leurs vœux inutiles se perdent dans les airs.

Cependant Hector vole au palais de Pâris; édifice pompeux, que lui-même avoit construit à l'aide des artistes les plus célèbres que Troie renfermoit dans son sein : non loin des palais d'Hector et de Priam, ce monument orgueilleux commande Ilion et ses tours.

Le héros y entre : une pique énorme est dans sa main; le fer, qu'attache au bois un cercle d'or, étincelle devant lui. Pâris, en ce

moment, polissoit son armure; son arc, son bouclier, sa cuirasse, reprenoient sous sa main, leur éclat et leur lustre. Hélène étoit assise au milieu de ses femmes, et pressoit leurs ouvrages.

« Malheureux ! s'écrie Hector, quel indigne
» courroux te retient en ces lieux ? Nos guer-
» riers périssent, le fer ennemi les moisson-
» ne au pied de nos murailles. C'est toi, lâ-
» che ! c'est toi qui as allumé l'incendie qui
» nous dévore ; tu serois le premier à gour-
» mander celui que tu verrois abandonner le
» combat. Lève-toi, que cette flamme ne con-
» sume bientôt Troie, et toi-même avec elle.

» — Tu es juste, Hector, j'ai mérité tes
» reproches. Mais ce n'étoit point mon res-
» sentiment contre les Troyens, c'étoit ma
» douleur que je cachois en ces lieux. Enfin
» Hélène vient de rallumer en moi l'ardeur
» de la gloire. Je sens que le devoir me rap-
» pelle aux combats. La victoire inconstante
» peut me couronner à son tour. Attends que
» j'aie revêtu mes armes ; ou bien pars, je

» vole sur tes traces, et je saurai t'atteindre. »

Il dit; Hector ne daigne pas lui répondre.
Mais Hélène lui adresse cet humble discours :

« O toi que je n'ose appeler mon frère !.....
» Malheureuse ! née pour être le fléau des
» mortels, que n'ai-je péri le jour où je com-
» mençai de respirer ! Plût au ciel qu'une
» affreuse tempête m'eût jetée sur une mon-
» tagne désertée, ou engloutie dans les flots,
» avant que tant d'horreurs eussent empoi-
» sonné ma vie ! Mais enfin, puisque les Dieux
» avoient tissu pour moi cette cruelle des-
» tinée, que n'ai-je du moins été unie à un
» mortel plus vaillant, qui sût sentir un af-
» front, et rougir d'un reproche ! Mais le lâ-
» che ! il ne connoît, il ne connoitra jamais
» ni l'honneur, ni la honte. Aussi bientôt il
» jouira du sort qu'il a mérité.....

» Mon frère, approche, et donne quelques
» instans au repos : tant de fatigues, tant de
» travaux que t'ont coûté ma faiblesse et l'in-
» jurieuse ardeur de Pâris, doivent avoir
» épuisé ton courage et tes forces. Malheu-

» reux Pâris ! hélas ! les Dieux ont uni nos
» malheurs et notre honte. Nos noms, voués
» à l'infamie, fourniront aux races futures
» une matière éternelle de chants injurieux.

» — Hélène, lui répond le héros, je suis
» touché de tes tendres soins; mais il n'est
» point de repos pour Hector. Les Troyens
» me rappellent, et je brûle de voler à leur
» secours..... Presse-le; qu'il se hâte, qu'il
» m'atteigne avant que je sois sorti de nos
» murs. Moi, j'entre un moment dans mon
» palais; je cours embrasser une épouse et un
» fils.... Hélas ! peut-être je ne les reverrai
» plus..... peut-être que les Dieux vont m'ac-
» cabler sous les efforts des Grecs. »

Il dit, et bientôt il est dans son palais. Il
n'y trouve point sa chère Andromaque : gé-
missante, éplorée, elle étoit sur la tour avec
son fils et une de ses suivantes. Hector se re-
tire, et prêt à franchir le seuil : « Où est An-
» dromaque ? dit-il aux femmes de la prin-
» cesse. Est-elle chez ses sœurs, ou bien avec
» les autres Troyennes ? Est-elle montée au

» temple de Minerve, pour fléchir l'inexorable Déesse ?

» Hector, lui répondent les femmes, elle
» n'est point montée avec les autres Troyennes au temple de Minerve pour fléchir l'inexorable Déesse; mais elle a su que les
» Troyens succomboient, que les Grecs alloient triompher, et soudain elle a volé vers
» la tour, éperdue, hors d'elle-même; et la
» nourrice y a porté son fils dans ses bras. »

A ces mots, Hector s'élance hors de son palais, et reprend la route qu'il a déjà parcourue. Déjà il touche à la porte de Scée, qu'il doit franchir pour retourner au combat. Là, sa chère Andromaque, la fille d'Héétion, qui jadis régnoit dans Thèbes et commandoit aux Ciciliens, Andromaque accourt à lui; la nourrice la suit, portant dans ses bras son fils, le fils d'Hector, le tendre fruit de leur amour, et beau comme l'astre du matin. Il connoît à peine l'usage du sentiment, sa langue n'a point encore appris à former des sons. Hector l'appeloit Scamandrius; les Troyens, pour consacrer les services de son père et leur re-

connoissance, l'appelèrent Astyanax, le rempart de Troie.

Le héros regarde son fils en silence, et sourit. Andromaque, les yeux noyés de larmes, la bouche collée sur sa main : « Malheureux » époux ! lui dit-elle, ton courage va te perdre, et tu n'as point pitié de ton tendre » fils, de ta déplorable épouse, qui bientôt » ne sera plus que ta veuve ! Hélas ! bientôt » tous les Grecs, conjurés, fondront sur toi » et t'arracheront la vie. Si je dois te perdre, » cher Hector, que n'ai-je péri la première ! » Après ce coup funeste, il n'y aura plus de » consolation pour moi ; il ne me restera que » ma douleur et mes larmes.

» Je n'ai plus de père, je n'ai plus de mère.
» Le cruel Achille, vainqueur de Thèbes,
» égorgea mon père dans sa ville embrasée ;
» il n'osa du moins lui arracher ses dépouil-
» les : lui-même il lui dressa un bûcher, l'y
» fit brûler avec ses armes, et donna un tom-
» beau à sa cendre. Les nymphes des monta-
» gnes plantèrent autour des peupliers, mo-
» numens de leurs regrets.

» J'avois sept frères; tous, en un même
» jour, furent moissonnés par le fer de l'ho-
» micide Achille, au milieu des troupeaux
» confiés à leurs soins. Ma mère, qui régnoit
» sur Hypoplaque, le cruel l'emmena captive
» sur ses bords avec toutes ses richesses. Il
» a, depuis, reçu sa rançon et brisé ses fers;
» mais Diane en courroux l'a percée de ses
» flèches dans le palais de mon père.

» Hector, tu es pour moi un père, une
» mère, un frère; tu es bien plus, tu es mon
» époux. Allons, que ton cœur s'ouvre à la
» pitié : demeure auprès de moi sur cette
» tour; conserve un père à ton fils, un époux
» à ta femme. Arrête tes guerriers près de ce
» figuier sauvage, dans cet endroit où nos
» murs offrent à l'ennemi un abord plus fa-
» cile. Déjà trois fois les Ajax, les Atrides,
» Idoménée, l'impétueux Diomède, et les
» plus vaillans des Grecs, ont tenté de s'ou-
» vrir ce fatal accès; peut-être un augure
» habile leur a marqué cette route; peut-être
» eux-mêmes en ont découvert la faiblesse.

» Chère Andromaque, lui répond Hec-

» tor, tu me vois attendri sur toi; mais que
» diroient les Troyens, que diroient leurs
» femmes, si, comme un lâche, j'abandon-
» nois le combat? Ah! mon cœur se révolte
» à cette idée : jusqu'ici j'ai signalé ma va-
» leur, et, toujours à la tête de nos guerriers,
» j'ai soutenu la gloire de mon père et la
» mienne. Je sais, et j'en trouve dans mon
» âme l'affreux pressentiment; je sais qu'un
» jour viendra, un jour fatal à Ilion, à Priam,
» à ses enfans et à son peuple. Mais le mal-
» heur des Troyens, d'Hécube, de Priam, et
» de tant de généreux frères qui mordront
» la poussière sous le fer de l'ennemi, tous
» ces cruels désastres occupent moins ma
» pensée que les tiens. Dieux! un Grec char-
» geroit Andromaque de fers, et l'emmène-
» roit sur ses vaisseaux, captive, désespérée!
» esclave dans Argos, tu tournerois le fuseau
» sous les lois d'une maîtresse impérieuse!
» mourante de peine et de misère, tu porte-
» rois l'eau des fontaines de Messéis et d'Hy-
» pérée! Un Grec, en te voyant baignée de
» larmes, diroit : *Voilà la femme d'Hector,*
» *de ce guerrier fameux qui guidoit les*

» *Troyens quand nous combattions sous les*
» *murs d'Ilion.* Tu l'entendrais ! ta plaie se
» rouvriroit, et tu sentirois renaître tes re-
» grêts pour un époux qui auroit pu venger
» tes outrages et briser tes liens.... Ah ! plutôt
» que d'entendre tes cris, plutôt que de voir
» mon Andromaque se débattre sous la main
» d'un ennemi sanglant, puissé-je être ense-
» veli dans la tombe ! » Il dit, et tend les bras
vers son fils. A la vue du casque étincelant et
de l'horrible panache qui flotte sur la tête
de son père, l'enfant, effrayé, détourne les
yeux, et se jette, en criant, sur le sein de
sa nourrice ; son père et sa mère rient de sa
peur.

Le héros prend son casque, objet de ter-
reur, et le pose sur la terre. Il embrasse son
fils, et le serrant tendrement : « O Jupiter !
» dit-il, et vous Dieux immortels, faites que,
» ce fils me ressemble ! qu'il soit, comme
» son père, le rempart des Troyens ! que
» fameux par son courage, il mérite en-
» core par ses vertus le trône de ses aïeux !
» qu'en le voyant rentrer dans nos murs

» vainqueur et chargé de dépouilles sanglantes, conquises sur un ennemi qu'il aura
» immolé de sa main, on dise un jour : Il est
» encore plus vaillant que son père ! Qu'en
» l'embrassant, le cœur de sa mère palpite de
» tendresse et de joie ! » A ces mots, il remet
son fils dans les bras de sa chère Andromaque ; elle le presse contre son sein, le sourire sur les lèvres et les pleurs dans les yeux.

Le héros, attendri, la caresse de la main :
« Chère épouse, lui dit-il, ne t'abandonne
» point à l'excès de ta douleur ; il n'est point
» de mortels qui puisse, avant le temps, me
» précipiter au tombeau : lâche ou brave, il
» n'est point de mortel qui puisse se dérober
» à sa destinée. Va, rentre dans ton palais, et
» tranquille, au milieu de tes femmes, presse
» leurs utiles travaux. Nos guerriers, et moi
» plus qu'eux tous, nous donnerons nos soins
» à cette funeste guerre. » Il dit, et remet
son casque sur sa tête.

Andromaque le quitte les yeux baignés de larmes ; et reportant souvent sur lui ses regards attendris, elle regagne lentement son

palais. Ses femmes se pressent autour d'elle ; toutes pleurent en la voyant pleurer : elles n'espèrent plus revoir ce héros échappé à la fureur des Grecs ; et tout vivant qu'il est, elles déplorent son trépas.

Cependant Pâris a revêtu sa brillante armure : soudain il s'élance hors de son palais, et se précipite au travers d'Ilion. Tel, un coursier fougueux, impatient de se baigner dans un fleuve qui lui est connu, brise ses liens, et vole triomphant dans la plaine. De ses hennissemens il fait retentir les airs ; sa tête superbe se balance sur ses épaules, sa crinière, à longs flots, retombe sur son col. Fier de sa beauté, il vole et bondit au milieu du haras. Tel Pâris descend du sommet de Pergame ; l'orgueil est sur son front ; l'éclair jaillit de son armure. Semblable à l'astre du jour, étincelant comme lui, à peine il imprime sur la terre la trace de ses pas. Il atteint Hector au lieu même où il vient de recevoir les tendres adieux d'Andromaque : « Mon » frère, lui dit-il, j'ai trop tardé, sans doute, » au gré de ton impatience ?

CHANT SIXIÈME. 193

» — Je te reconnois aujourd'hui. Tu as le
» courage d'un guerrier; il n'est point de
» héros qui, dans la plaine, n'avouât tes
» exploits. Mais souvent tu t'endors au sein
» de la mollesse. Mon cœur saigne quand
» j'entends les Troyens, depuis tant d'années
» victimes de tes funestes amours, insulter à
» ton indolence et flétrir ta valeur.... Allons,
» volons aux combats; si jamais nos yeux
» voient les Grecs fuir loin de ces rivages,
» si Jupiter nous donne enfin d'offrir aux
» Dieux la coupe de la liberté, un heu-
» reux oubli effacera bientôt tes ressenti-
» mens et les miens. »

FIN DU SIXIÈME CHANT.

CHANT SEPTIÈME.

HECTOR s'élance dans la plaine; Pâris le suit : tous deux respirent la guerre et les combats. Les Troyens, à leur aspect, sentent renaître leur espoir. Tel, fatigué de lutter contre une mer immobile, épuisé, languissant, le nocher se ranime quand Éole a exaucé ses vœux, et qu'un zéphir long-temps attendu vient souffler dans ses voiles.

Ménesthius, qui règne dans Arné; Ménesthius, le fils d'Aréithoüs et de la belle Philoméduse, tombe sous le fer de Pâris. Hector, d'un javelot, perce Eïoné au gosier. Ses forces l'abandonnent; il roule expirant sur la poussière. Glaucus, le fils d'Hippoloque, le héros de la Lycie, atteint Iphinoüs à l'épaule, au moment où il s'élance sur son char. Il retombe immobile et sans vie.

A la vue de ses Grecs abattus, égorgés,

Minerve se précipite du sommet de l'Olympe. Apollon, qui de la tour de Pergame contemple le combat et veille sur les Troyens, vole vers la Déesse. Tous deux ils se rencontrent près du hêtre qui couronne la porte de Scée. « O » fille de Jupiter ! dit Apollon, pourquoi, » d'un vol si rapide, descends-tu de l'O- » lympé ? Impitoyable ennemie des Troyens ! » viens-tu les accabler ! viens-tu donner la » victoire à tes Grecs ? Crois-moi, suspen- » dons aujourd'hui ces funestes combats. Fi- » dèles à la haine de Junon et à la tienne, » bientôt et les Troyens et les Grecs rallu- » meront la flamme qui doit consumer cet » Ilion, que vous avez juré d'anéantir.

» — Apollon, je souscris à tes vœux. Le » même dessein, du séjour de l'Olympe, m'a- » mène sur ces rives. Mais comment enchaî- » ner la fureur de ces guerriers ? — Inspirons » l'audacieux Hector. Qu'il défie un des hé- » ros de la Grèce ; que, seul contre seul, il » offre de combattre avec lui. Que les Grecs » étonnés lui nomment un rival. »

La Déesse applaudit : Hélénus a pénétré les

desseins des deux Immortels. Soudain il court à Hector : « Fils de Priam, lui dit-il, ô toi le » héros et le dieu d'Ilion ! écoute les conseils » de ton frère. Sépare et les Troyens et les » Grecs : qu'ils cessent de combattre. Toi, » défie le plus brave des ennemis. Ce jour ne » sera point un jour fatal pour toi ; j'en ai » pour garans les Dieux et leur parole sa- » crée. » Il dit : Hector est transporté de joie. Il s'avance à la tête des Troyens, et, la pique à la main, il arrête leurs phalanges. Tous obéissent à sa voix. Atride aussi commande à ses guerriers, et ils suspendent le carnage.

Pour jouir du spectacle qui s'apprête, Apollon et Minerve, sous la forme de deux vautours, s'abattent sur le hêtre. Les guerriers s'asseyent, l'un contre l'autre pressés. Les piques, les casques, les boucliers mollement agités, jettent une ombre flottante sur la plaine. Telles, au souffle naissant du zéphir, des rides légères sillonnent le sein des mers et noircissent leur humide surface.

Au milieu des deux armées, Hector s'écrie : « Écoutez, Grecs ; écoutez, Troyens, ce que

» mon courage m'inspire. Jupiter n'a point
» avoué nos traités. Son courroux, funeste
» aux deux nations, rallume un incendie qui
» doit, ou dévorer Iliou, ou anéantir les Grecs
» au milieu de leurs vaisseaux. Enfans de la
» Grèce, il est parmi vous d'illustres guer-
» riers. Que le plus intrépide s'avance; qu'il
» vienne combattre contre Hector; que Ju-
» piter entende ma voix et soit témoin de mes
» sermens. Si je succombe, mes armes seront
» à mon vainqueur; il emportera ce trophée
» sur ses vaisseaux; mais mon corps, il le
» rendra aux Troyens, afin que les Troyens
» et leurs femmes paient le dernier tribut à
» ma cendre.

» Si je triomphe, si Apollon me donne la
» victoire, j'arracherai au vaincu ses dépouil-
» les; je les porterai à Troie; je les brûlerai
» sur l'autel du Dieu qui me protège. Je ren-
» drai son corps, afin que les Grecs célé-
» brent ses funérailles et lui élèvent un tom-
» beau sur les bords de l'Hellespont, et que
» le nautonnier dise, en voguant sur ses on-
» des : *Voilà le tombeau d'un héros, qui ja-*

» *dis périt sous les coups d'Hector.....* Il le
» dira, et ma gloire vivra jusqu'aux siècles
» les plus reculés. »

Il dit; les Grecs gardent un morne silence; ils rougissent de refuser le combat; ils tremblent de l'accepter; enfin Ménélas se lève, le cœur gros de soupirs, et le reproche à la bouche : « Lâches guerriers, s'écrie-t-il, ou plutôt têt femmes timides, quelle honte pour la Grèce, s'il n'est point ici de rival pour Hector ! Ah ! fussiez-vous cendre et poussière, vils déserteurs de la gloire, qui restez, à son aspect, immobiles et glacés; je le combattrai, moi. La victoire..... les Dieux en décideront. » Il dit; soudain il revêt sa brillante armure. Ta mort, ô Ménélas ! étoit dans la main d'Hector. Plus terrible que toi, il alloit t'étendre sur la poussière, si les chefs des Grecs ne s'étoient élancés pour t'arracher à ta destinée.

Agamemnon, le premier, le prenant par la main : « Ton courage t'égare, ô Ménélas !
» Ne suis point un aveugle transport. Quoi
» qu'il en coûte à ton cœur, fuis un combat

» inégal; ne va point affronter cet Hector,
 » que redoutent nos autres guerriers. Achille,
 » ton maître et le nôtre, frémit de le rencon-
 » trer dans les combats: va te rasseoir au mi-
 » lieu de tes bataillons. Les Grecs armeront,
 » contre Hector, un bras plus vigoureux que
 » le tien. Le plus intrépide de nos guerriers,
 » le plus insatiable de dangers, s'il peut échap-
 » per à ce terrible ennemi, nous le verrons
 » ployer sous la fatigue et soupirer après le
 » repos. » Il dit, et, subjugué par la sagesse
 de ses conseils, Ménélas obéit à sa voix.
 Ses écuyers rassurés détachent avec joie son
 armure.

Nestor se lève : « Quelle douleur pour la
 » Grèce ! s'écrie-t-il ; Dieux ! combien Pélée
 » gémiroit aujourd'hui s'il étoit témoin de
 » notre honte ! Ce sang, ce généreux chef
 » des Thessaliens, avec quel intérêt il me
 » demandoit la naissance et le nom des guer-
 » riers qui marchaient contre Troie ! Avec
 » quelle joie il écoutoit mes récits ! Ah ! s'il
 » apprenoit que tous ces héros tremblent à la
 » vue du seul Hector, il lèveroit au ciel ses

» mains défaillantes, et demanderoit de des-
» cendre dans la tombe.

» Dieux ! que ne suis-je encore au prin-
» temps de mon âge, tel que j'étois lorsqu'aux
» rives du Céladon, sous les murs de Phée,
» que le Jordan baigne de ses flots, les Pyliens
» combattirent les enfans de l'Arcadie ! A la
» tête des Arcadiens paroïssoit Éreuthalion,
» un guerrier qui avoit et le regard et la
» fierté d'un dieu. Il étoit couvert des armes
» d'Aréthoüs, le fameux Aréthoüs, qui, avec
» sa massue de fer, renversoit des phalanges
» entières, et ne connoissoit ni l'arc ni le ja-
» velot. Dans un chemin tortueux, Lycur-
» gue, d'un trait perfide, atteignit ce héros ;
» il tomba, et sa massue ne put le sauver du
» trépas. Moins vainqueur qu'assassin, Ly-
» curgue lui arracha cette arme meurtrière
» que lui avoit donnée le Dieu des combats.
» Toujours il porta, dans les batailles, ce
» honteux et terrible trophée ; enfin, appe-
» santi sous le fardeau des ans, il le remit à
» Éreuthalion, son fidèle écuyer. Armé de cet
» homicide instrument, Éreuthalion défioit

» nos plus vaillans guerriers. Tous, éperdus,
» trembloient devant lui. Moi, j'osai braver
» son audace. J'étois le plus jeune de tous,
» je le combattis; et je vis, à mes pieds, le
» géant redoutable étendu sur la terre. Son
» aspect seul inspiroit encore la terreur et
» l'effroi. Ah ! que n'ai-je et la même jeu-
» nesse et la même vigueur ! bientôt Hector
» auroit un rival à combattre. Et, parmi tous
» les héros de la Grèce, il n'en est aucun qui
» ose se mesurer avec lui ! »

Ainsi les gourmande le vieillard. Soudain
neuf guerriers se lèvent, Atride, Diomède,
les deux Ajax, tous deux intrépides dans les
hasards; Idoménée et Mériion, son écuyer;
Mériion, que Mars avoueroit son égal; Eu-
rypyle, fils d'Évémon; Thoas, enfin, et le
divin Ulysse; tous briguent un dangereux
honneur.

« Généreux guerriers, leur dit le sage roi
» de Pylos, que le sort décide entre vous;
» qu'il nomme le vengeur de la Grèce. Heu-
» reux le mortel honoré de ce choix ! Plus

» heureux encore s'il peut échapper de ce funeste combat. » Il dit; tous jettent leurs marques dans le casque d'Atride. Les yeux et les mains au ciel, les peuples invoquent l'arbitre suprême des Destins et du sort : « O Jupiter ! nomme Ajax, ou le fils de Tydée, ou le roi de Mycènes ! »

Nestor secoue le casque; une marque en jaillit : celle que les Grecs ont demandée la première, la marque d'Ajax. Le héraut la prend, et commençant par sa droite, il va la présenter aux neuf guerriers. Aucun encore n'y a reconnu les traits que sa main a formés. Ajax la reçoit enfin; ivre de joie, il la jette à ses pieds : « Amis, s'écrie-t-il, c'est la mienne; que je suis heureux ! je vais triompher d'Hector. Allons, tandis que je ceins mon armure, invoquez le fils de Saturne, l'arbitre des destins. Invoquez-le en silence; gardez que les Troyens ne vous entendent.... Non : invoquez-le à haute voix; je ne redoute rien. Il n'est point de guerrier dont je craigne ou l'adresse ou la force. Je ne suis plus novice dans les combats, et Sala-

» mine, qui m'a vu naître et croître dans
» son sein, a, plus d'une fois, célébré mes
» triomphes. »

Il dit; tous les Grecs implorent Jupiter, et les yeux au ciel ils s'écrient : « O Jupiter !
» Dieu puissant, Dieu terrible, qui, du sommet de l'Ida, veilles sur l'univers et sur nous, que la victoire couronne Ajax ! Si tu aimes Hector, si tu prends soin de ses jours, fais, du moins, que tous deux, avec une valeur égale, obtiennent une égale gloire. »

Ajax est déjà couvert d'acier : impatient, il s'élance sur l'arène. Tel paroît le Dieu de la Thrace au milieu des mortels que le fils de Saturne livre aux fureurs dévorantes de la discorde et de la guerre; tel paroît Ajax, le rempart de la Grèce. L'éclair jaillit de ses yeux; le sourire de la fureur est sur ses lèvres. Il marche d'un pas altier; le fer agité étincelle dans sa main. Les Grecs, en le voyant, sont transportés d'espérance et de joie. Les Troyens frissonnent; Hector lui-même sent son cœur palpiter et bondir étonné. Mais il n'est plus temps de trembler;

il n'est plus temps de fuir un rival qu'il a défié le premier.

Ajax approche ; son bouclier, semblable à une tour, marche devant lui ; impénétrable rempart, que jadis dans Hylé lui fabriqua Tychius, armurier célèbre. Il est muni de sept peaux de taureaux, que recouvre une lame d'airain. Sous ce vaste abri, Ajax s'avance, et d'une voix menaçante : « Viens, » Hector, viens apprendre quels vengeurs » restent à la Grèce ! En proie à son ressentiment, Achille languit oisif sur ses vaisseaux. Mais, après lui, après moi, il est » encore parmi nous mille rivaux dignes » d'Hector. Allons, commence, frappe le » premier.

» O fils de Télamon ! lui répond Hector ; » ô héros issu du sang de Jupiter ! ne cherche » point à m'effrayer comme un enfant timide, ou comme une femme qui n'a jamais vu » les combats. Je connois la guerre et le carnage ; je sais, à droite , à gauche, porter la » lance et le bouclier. Je sais, à pied, marcher à la voix terrible du Dieu des batail-

» les. Je sais m'élancer sur un char et le guider dans la plaine du carnage. Mais un héros tel que toi, je ne veux pas le frapper d'un coup furtif et inattendu : c'est à force ouverte que je te vaincrai si je puis t'atteindre. »

Il dit, et d'un javelot qu'il lance de toute la force de son bras, il donne dans l'immense bouclier d'Ajax. Déjà six peaux sont percées : le fer s'arrête à la septième. Ajax lance à son tour : son javelot traverse le bouclier du Troyen, s'enfonce dans la cuirasse, et déjà la tunique est déchirée; mais Hector se penche, et se dérobe au trépas.

Tous deux retirent leurs javelots, et tels que des lions ou des sangliers furieux, ils fondent l'un sur l'autre. De sa lance, le fils de Priam frappe le bouclier d'Ajax; mais la pointe plie sur l'airain qui le couvre, et s'arrête émoussée. De la sienne, Ajax perce l'écu d'Hector, qui fléchit et chancelle. Le fer pénètre toujours, et va le frapper à la gorge. Le sang jaillit : mais tout blessé qu'il est, l'intrepide Troyen n'abandonne point le com-

bat. Il recule, saisit une pierre énorme qui étoit couchée sur la plaine, et la lance à son ennemi. L'immense bouclier gémit sous le coup.

Ajax s'arme, à son tour, d'une pierre plus grosse encore. Son bras l'agite dans les airs, et l'âme d'une force irrésistible; elle vole, le bouclier d'Hector est fracassé; ses genoux fléchissent; il tombe renversé sur ses armes; mais soudain Apollon le relève et rappelle sa vigueur. L'épée à la main, les deux guerriers vont se précipiter l'un sur l'autre. Mais deux hérauts, Talthylus et Idée, l'un Grec, l'autre Troyen, tous deux connus par leur sagesse, s'avancent pour les séparer. Ces ministres des Dieux et des mortels étendent, entre ces fiers rivaux, leurs sceptres pacifiques.

« Arrêtez, mes enfans, dit Idée, ne combattez plus. Vous êtes tous deux chers à Jupiter; vous avez tous deux une égale valeur; » Grecs et Troyens, nous vous rendons tous le même hommage. Mais la nuit approche; respectez ses ombres et le repos qu'elle amène.

» Idée, dit Ajax, c'est à Hector que tu
» dois t'adresser. Hector a défié les héros de
» la Grèce; qu'il me montre l'exemple, et
» je le suis.

» Ajax, dit Hector, tu es le plus vaillant
» des Grecs; les Dieux te donnèrent le cou-
» rage, la force et la prudence. Suspendons
» le combat : un jour il recommencera pour
» ne plus finir, que le ciel n'ait nommé le
» vainqueur. La nuit approche, il faut res-
» pecter ses ombres. Va rendre la joie aux
» Grecs, à tes amis, à tes soldats. Moi, je
» rentre dans Ilion; je vais rassurer les
» Troyens et les Troyennes, qui, dans ce
» moment, implorent pour moi les Dieux et
» assiègent leurs autels. Mais, en partant,
» faisons-nous, l'un à l'autre, des présents di-
» gnes de tous deux. Que les Troyens, que
» les Grecs puissent dire : Ils combattirent
» avec fureur; ils se séparèrent amis. » A ces
mots, il donne à son rival une brillante épée
et un superbe baudrier; il en reçoit, lui-
même, un baudrier tout brillant de pourpre.
Ils quittent la plaine; Ajax va se mêler aux

Grecs; Hector rentre dans la foule des Troyens. A l'aspect du héros d'Ilion vivant encore et sauvé des coups d'un si formidable ennemi, ils se livrent aux transports de leur joie. Ils s'applaudissent de lui retrouver et sa force et sa vigueur première; avec des cris d'allégresse ils le remènent à Troie, et ce retour, qu'ils n'osoient espérer, est pour eux un triomphe.

Orgueilleux de sa victoire, Ajax, au milieu des Grecs, marche à la tente d'Atride. Le monarque immole au fils de Saturne, au maître des Destins, un taureau de cinq ans. On dépouille la victime palpitante. Ses membres saignent sous l'acier qui les mutile; bientôt, sur un brasier ardent, ils tournent attachés à un fer pointu,

Enfin, les tables sont dressées; assis autour, les chefs de la Grèce goûtent, dans un commun repas, les douceurs de l'égalité. Pour honorer la valeur d'Ajax, Agamemnon lui offre les mets les plus délicieux. Déjà la faim est calmée, et la soif est éteinte. Le vieil-

lard , dont la voix a sauvé la commune gloire, Nestor déploie en ces mots son utile prudence :

« O fils d'Atrée ! ô rois de la Grèce ! dit-
 » il, combien nous a coûté cette funeste jour-
 » née ? Les rives du Scamandre sont inon-
 » dées du sang de nos guerriers, et leurs
 » ombres, sur les bords du Styx, errent dé-
 » solées. Demain, Atride, suspends la guerre
 » et les combats. Nous irons, au lever de
 » l'aurore, recueillir les cadavres épars sur
 » la plaine; un bûcher les consumera à quel-
 » ques pas de leurs vaisseaux; nous enferme-
 » rons leurs cendres dans des urnes, jusqu'au
 » jour où, quittant ces rivages pour revoir
 » notre patrie, nous reporterons, à leurs en-
 » fans, ces restes de leurs pères. En atten-
 » dant, un tombeau commun attestera ici
 » leurs travaux et nos regrets.

» Plus loin, pour défendre et notre camp
 » et nos vaisseaux, nous élèverons une mu-
 » raille et des tours. D'espace en espace s'ou-
 » vront des portes pour recevoir nos cour-

» siers et nos chars. Au dehors, un fossé
» large et profond nous garantira des insul-
» tes de l'ennemi. » Il dit, et tous les héros
applaudissent à ses conseils.

Cependant les Troyens s'assemblent : leurs
flots confus inondent les portiques du palais
de Priam. Le trouble est au milieu d'eux et
l'effroi dans leurs cœurs. Le sage Anténor
se lève : « Troyens, Dardaniens, dit-il, et
» vous nos fidèles alliés, écoutez les conseils
» que mon zèle m'inspire. Rendons aux Atri-
» des la trop fatale Hélène, et tous les tré-
» sors qui leur furent ravis avec elle. Infi-
» dèles aux traités, le crime nous a remis les
» armes à la main. Craignons les Dieux ven-
» geurs, et hâtons-nous d'expirer notre par-
» jure. »

Il dit et s'assied; Pâris se lève, et plus
que jamais brûlant de sa flamme adultère :
« Anténor, dit-il, tes perfides conseils me
» blessent et m'offensent. J'attendois mieux
» de ta sagesse et de ton âge. Si ta langue ne
» trahit point ta pensée, il faut que le ciel

» ait répandu sur toi l'esprit de vertige et
» d'erreur.

» Moi je vais, à mon tour, dévoiler aux
» Troyens le secret de mon âme. Je ne ren-
» drai jamais aux Atrides une beauté qui
» m'est chère; mais les trésors que je reçus
» avec elle, je consens à les remettre; j'y en
» ajouterai d'autres encore. »

A ces mots il s'assied. Priam se lève; sur
son front majestueux respirent la sagesse et
la bonté : « Troyens, Dardaniens, dit-il, et
» vous nos fidèles alliés, écoutez les conseils
» d'un vieillard, et les ordres d'un roi. Re-
» tournez à vos postes; par des alimens ré-
» parez vos forces épuisées. Que tous veil-
» lent, que tous fassent une garde assidue.

» Demain, au retour de l'aurore, Idée ira
» aux tentes des Atrides; il leur portera d'a-
» bord les propositions de Pâris, le premier
» moteur de cette funeste guerre. Il leur de-
» mandera enfin de suspendre les combats,
» jusqu'à ce que nous ayons rendu les hon-

» neurs suprêmes aux guerriers que nous a
» ravis cette fatale journée. Après ce triste
» devoir, nous reprendrons les armes pour
» ne les plus quitter, que le ciel n'ait nommé
» le vainqueur. » Il dit, tous obéissent; tous
vont, dans le poste qui leur est assigné,
apaiser la faim qui les presse.

Au retour de l'aurore, Idée marche à la
flotte des Grecs. Ils étoient assemblés auprès
de la tente d'Agamemnon. Le héraut s'avance,
et debout au milieu d'eux : « Atride, et vous
» Grecs, dit-il, prêtez l'oreille à ma voix;
» Priam et les Troyens m'ordonnent de vous
» rendre les propositions de Pâris, le pre-
» mier moteur de cette funeste guerre.

» Tous les trésors que sur ses vaisseaux il
» apporta dans Ilion (le malheureux ! que
» n'avoit-il péri avant ce fatal voyage !) tous
» ces trésors, il consent à vous les remettre;
» il y en ajoutera d'autres encore. Mais la
» jeune épouse de Ménélas, il a juré qu'il ne
» la rendroit jamais. En vain tous les Troyens
» l'en pressent et l'en conjurent.

» Je dois vous demander encore de suspendre les combats, jusqu'à ce que nous ayons payé le dernier tribut aux mânes des guerriers que nous avons perdus. Après ce triste devoir, nous reprendrons les armes pour ne les plus quitter, que le ciel n'ait nommé le vainqueur. »

Il dit; tous les Grecs gardent un tranquille silence. Enfin Diomède s'écrie : « Laissons-lui ses trésors ! Hélène elle-même, dût-il nous l'offrir, gardons-nous de la recevoir. C'est dans Troie embrasée que nous avons juré de la reprendre : Troie va tomber. Eh ! qui pourroit douter encore de sa chute?... » Il dit; tous admirent sa fierté, tous applaudissent à ce noble transport.

« Idée, dit enfin le monarque suprême, tu entends la réponse des Grecs; elle est aussi la mienne. Rendez les honneurs suprêmes aux guerriers que vous avez perdus; c'est un trop juste devoir, un tribut légitime que je ne puis envier à leurs cendres. O Jupiter ! entends mes sermens, et que ta

» foudre punisse le purjure ! » Il dit , et le sceptre à la main il atteste les immortels.

Idée retourne aux murs d'Ilion. Troyens, Dardaniens, tous rassemblés, attendoient son retour. Il arrive enfin, et, debout au milieu d'eux, il leur rend la réponse des Grecs. Soudain tous se dispersent; les uns s'apprêtent à recueillir dans la plaine les restes de leurs guerriers; les autres, à couper le bois qui doit les consumer. Avec une ardeur égale, les Grecs vont payer le même tribut aux héros qu'ils regrettent.

Le soleil, du sein de l'océan, s'élevoit dans les cieux; déjà ses obliques rayons dorroient le sommet des montagnes. Les deux peuples errent confondus dans la plaine. Parmi ces monceaux de cadavres sanglans et déchirés, leurs yeux peuvent à peine reconnoître leurs guerriers. Ils lavent, avec une onde pure, le sang et la poussière qui les couvrent; et sur des chars ils les entassent tout baignés de leurs larmes. Priam défend aux Troyens les gémissemens et les pleurs. Le

cœur déchiré, dans un lugubre silence, ils livrent aux flammes ces restes déplorables et chers, et, quand ils sont consumés, ils rentrent tristement dans leurs murs.

En proie comme eux à une sombre douleur, les Grecs placent leurs compagnons sur le bûcher funeste : quand le feu les a dévorés, ils retournent à leurs vaisseaux, mornes et les yeux baissés.

Déjà dans les champs azurés l'aurore luttoit avec les ombres. Les Grecs se rassemblent autour du bûcher qui a consumé leurs guerriers, et leur dressent à tous un commun tombeau. Plus loin ils élèvent une muraille et des tours pour défendre leurs vaisseaux et leur camp. D'espace en espace s'ouvrent des portes pour recevoir les coursiers et les chars. Au dehors, ils creusent un fossé large et profond, dont une forte barrière embrasse le contour.

Rassemblés dans l'Olympe, au pied du trône de Jupiter, les Dieux contemploient

les Grecs et leurs travaux. Le dominateur des mers, Neptune, indigné de leur audace :
« O Jupiter, s'écrie-t-il, eh ! qui désormais
» encensera nos autels ? qui daignera cou-
» sulter nos oracles ? Quoi ! les Grecs ont
» élevé ce rempart, ils ont creusé ce fossé !
» et ils n'ont pas offert une seule victime aux
» Dieux ! Du couchant à l'aurore on vantera
» leurs travaux ; et ce mur, qu'avec tant de
» peines, Apollon et moi, nous bâtîmes pour
» Laomédon, il sera effacé du souvenir des
» humains ! »

Jupiter a pitié de sa foiblesse : « O Neptune !
» ô toi qui fais trembler la terre étonnée de
» ta grandeur ! qu'oses-tu prononcer ! Laisse,
» laisse à des Dieux moins puissans, moins
» terribles, cette jalouse pensée ; du cou-
» chant à l'aurore, l'univers retentira tou-
» jours de ta gloire et de tes travaux.

» Mais cette muraille qu'ont bâtie les Grecs,
» ce vil monument de leur orgueil, dès qu'ils
» vogueront sur les flots pour retourner dans
» leur patrie, arme-toi pour le détruire. Que

» tes ondes l'entraînent dans tes abîmes : en-
» sevelis sous tes sables jusqu'aux derniers
» vestiges d'un ouvrage qui t'offense. »

Le soleil se plonge dans l'océan, et ses derniers rayons voient finir les travaux des Grecs. Ils rentrent dans leurs tentes, et par des festins ils couronnent cette heureuse journée. Cependant des vaisseaux de Lemnos, armés par Événus, le fils d'Hypsipyle et de Jason, arrivent sur ces bords, chargés de la liqueur bienfaisante dont Bacchus fit présent aux humains. Mille mesures d'un nectar délicieux sont destinées pour les deux Atrides. Les guerriers, empressés, donnent en échange de l'airain, du fer, des peaux, des bœufs, et jusqu'à des esclaves. Partout les tables sont dressées, et la nuit tout entière est consacrée aux douceurs du repas. Comme eux, les Troyens et leurs alliés noient dans les plaisirs le souvenir de leurs peines.

Jupiter cependant fait gronder son tonnerre, sinistre présage des maux qu'il leur prépare. Ils pâlisent, ils tremblent, ils ré-

pandent le vin, qui déjà pétillie dans leurs coupes; aucun n'ose le boire qu'il n'ait offert des libations aux fils de Saturne. Enfin ils se couchent, et jouissent du sommeil et de ses bienfaits.

FIN DU SEPTIÈME CHANT.

CHANT HUITIÈME.

L'AURORE versoit sur la terre l'or de ses rayons.
Jupiter a convoqué l'assemblée des Dieux
dans la partie la plus élevée de l'Olympe. Il
parle, et tous les immortels prêtent à sa voix
une oreille attentive.

« O Dieux ! écoutez tous ; écoutez toutes ,
» ô Déesses ! ce que va vous dicter ma volonté
» suprême. Qu'aucun Dieu, qu'aucune Déesse
» n'ose résister à mes lois : obéissez tous, et
» que soudain elles soient exécutées. S'il est
» un de vous qui ose aller, loin des autres
» Dieux, porter du secours aux Grecs ou aux
» Troyens, il ne rentrera dans l'Olympe que
» couvert de honte et déchiré de blessures, ou
» moi-même je le précipiterai sous la terre,
» loin, bien loin du céleste séjour, dans la
» profondeur ténébreuse du Tartare. Là, sous
» des portes de fer, sous des voûtes d'airain,

» autant au-dessous des enfers que le ciel est
» au-dessus de la terre, il apprendra que je
» suis plus puissant que tous les Dieux en-
» semble.

» Osez essayer vos forces contre les mien-
» nes, suspendez une chaîne d'or à la voûte
» du ciel, attachez-vous à cette chaîne; tous
» vos efforts réunis ne pourront entraîner sur
» la terre le moteur et l'arbitre du monde.
» Moi, si je veux y porter la main, j'enlève-
» rai et la chaîne, et la terre, et les mers :
» j'attacherai la chaîne au sommet de l'O-
» lympé, et l'univers entier ne sera qu'un
» météore suspendu devant moi; tant mon
» pouvoir surpasse le pouvoir et des hommes
» et des Dieux. »

A ce discours fier et terrible, tous restent en silence, étonnés et immobiles. Enfin, Minerve, la première, ose élever la voix :
« O Fils de Saturne ! ô le père et le roi des
» immortels ! nous le savons tous, rien ne
» peut balancer ta puissance. Mais nous pleu-
» rons ces Grecs belliqueux qui périssent sous
» le destin qui les accable. Si tu l'ordonnes,

» nous renonçons aux combats ; mais nous
» inspirerons aux Grecs d'utiles mesures,
» pour les sauver du poids de ta colère. »

Jupiter souriant : « Rassure-toi, lui dit-il,
» ô ma fille chérie ! ce n'est point à toi que
» s'adresse mon discours. Je veux toujours
» être pour toi le père le plus tendre. » Il dit,
et attelle ses coursiers à la crinière d'or, aux
pieds d'airain. Lui-même il ceint une armure
d'or, prend en main un fouet d'or, monte sur
son char, et presse de l'aiguillon ses coursiers,
qui, animés de leur propre ardeur, volent
suspendus entre le ciel et la terre.

Déjà ils sont au-dessus de l'Ida, où jaillissent
des sources d'onde pure, où d'immenses fo-
rêts nourrissent les animaux sauvages qui les
habitent. Le Dieu s'arrête au sommet du Gar-
gare. Là, est un bois qui lui est consacré ; là,
est un autel où toujours brûlent pour lui des
parfums. Il dételle ses coursiers, et les cache
dans la profondeur d'un nuage. Lui-même il
s'assied sur la pointe de la montagne, triom-
phant dans sa gloire, et fixant ses regards sur
les murs d'Ilion et sur les vaisseaux des Grecs.

Les Grecs, sous leurs tentes, précipitoient leur repas, et de la table ils voloient à leurs armes. Avec une égale ardeur, les Troyens, dans leur ville, s'armoient pour les repousser. Moins nombreux, mais sous le joug de la nécessité, ils vont combattre pour leurs femmes, pour leurs enfans; et des intérêts si chers multiplient leurs forces et redoublent leur audace. Toutes les portes s'ouvrent, infanterie, cavalerie, tout s'élance dans la plaine; c'est un tumulte horrible, et de confuses clameurs.

Les deux armées s'approchent : bouclier contre bouclier, lance contre lance, casque contre casque; ils se heurtent, ils se pressent; tout s'agite, tout se mêle; on entend les gémissemens de la mort et les cris de la victoire; et la plaine est inondée de sang.

L'aurore éclaire un mutuel carnage; le soleil, dans sa course, voit, des deux côtés, voler les traits et tomber les guerriers. Déjà il a mesuré la moitié de sa carrière. Jupiter, en ce moment, prend sa balance d'or, il y

place deux Sorts chargés de la mort et de son sommeil éternel. Dans l'un des bassins est le Sort des Troyens; le Sort des Grecs dans l'autre. Le Dieu tient la balance suspendue; l'heure fatale des Grecs se précipite; leur Sort tombe sur la terre; le Sort des Troyens s'élève dans les cieux.

Du sommet de l'Ida, Jupiter fait gronder son tonnerre, et lance sur les Grecs les feux et les éclairs : ils s'étonnent, ils pâlisent d'effroi. Agamemnon, Idoménée, les deux Ajax cèdent à la terreur. Le vieux Nestor, le conseil et l'appui de la Grèce, reste seul en proie à des dangers qu'en vain il voudroit éviter. Un de ses coursiers, en ce moment, est frappé à la tête d'une flèche qu'a lancée Pâris; le fer s'enfonce dans le crâne; l'animal furieux bondit, s'agite, et, en tombant, effarouche les autres chevaux. Le vieillard se penche, et de son épée coupe les liens qui l'attachent.

Gependant un char impétueux vole dans la plaine, et offre, aux yeux des Grecs consternés, le redoutable Hector; sous ses coups al-

loit périr le roi de Pylos; mais le vaillant Diomède, qui l'aperçoit, pousse un cri terrible, et rappelant Ulysse : « O fils de Laërte, tu fuis !
» Comme un lâche, tu ne sais que lancer par
» derrière des traits qui s'égarent ! Tu ne
» crains pas de recevoir une honteuse blessure ! Arrête, viens sauver le vieillard des
» mains d'un farouche ennemi. » Il dit; ses cris se perdent dans les airs; Ulysse court chercher un asile au milieu des vaisseaux.

Seul contre une foule d'ennemis, le fils de Tydée s'élance au milieu de la mêlée. Il vole au char de Nestor; « Illustre vieillard, lui
» dit-il, de jeunes guerriers accablent ta foi-
» blesse. Tes forces sont épuisées; tu plies
» sous le fardeau des ans. Ton écuyer, sans
» vigueur, presse en vain tes coursiers languissans. Viens, monte sur mon char; tu
» verras avec quelle vitesse ces chevaux divins, que dans le dernier combat je ravis à
» Énée, savent franchir la plaine, fuir l'ennemi ou l'atteindre. Laisse ton char à nos
» écuyers; précipitons le mien au milieu des
» Troyens. Qu'Hector sache si mon fer, com-

» me le sien , frappe et dévore les guerriers.»

Il dit ; le vieillard se livre à ses conseils ; il confie ses coursiers à Sthénélus et à Eurymédon , monte sur le char de Diomède , et les rênes dans une main , l'aiguillon dans l'autre , il le guide contre Hector. Hector marche contre eux. Le fils de Tydée lui lance un javelot ; le javelot s'égare , et va s'enfoncer dans le sein du fidèle Éniopée : les rênes échappent à sa main défaillante ; les coursiers bondissent effrayés ; il tombe sans mouvement et sans vie.

Hector gémit de sa perte ; mais pour trouver un autre conducteur , il laisse ce triste objet de ses regrets étendu sur la poussière.. Bientôt s'offre à ses yeux le fils d'Iphitus , l'intrépide Archeptolème ; il le fait monter sur son char , et lui abandonne les rênes.

La terreur et la mort volent devant Nestor et Diomède. Comme de vils troupeaux , les Troyens alloient se cacher au sein de leurs murailles ; mais l'œil de Jupiter veille sur eux. Soudain la foudre gronde dans ses mains , et vient éclater aux pieds des chevaux de Diomède. La terre étincelle ; l'air

est en feu, les coursiers éperdus s'abattent sous le char. Les rênes échappent à Nestor, la terreur est dans tous ses sens : « Fuyons, » dit-il, fuyons, ô fils de Tydée ! Jupiter » combat contre nous; ce Dieu veut donner » la victoire à nos ennemis, il nous la donnera peut-être à notre tour. Fuyons; il » n'est point de mortel qui puisse lutter contre sa volonté suprême.

» Oui, sage vieillard, la raison parle par ta » voix. Mais quel désespoir ! quelle honte pour » moi ! Hector, au milieu de ses Troyens, » pourra dire : *J'ai vu, vers ses vaisseaux, » fuir Diomède épouvanté !....* Il le dira ! » Dieux ! que plutôt la terre s'entr'ouvre sous » mes pas !..... Fils de Tydée, lui répond » Nestor, qu'ai-je entendu ? Hector t'accuseroit de foiblesse et de lâcheté ! Il n'en sera » pas cru des Troyens, des Dardaniens, de » tant de veuves désolées, qui pleurent leurs » jeunes époux étendus par toi sur la poussière. »

Il dit, et vers la flotte il dirige les cour-

siers. Pleins de l'ardeur que Jupiter même leur inspire, Hector et les Troyens font pleuvoir sur eux une grêle de traits. « O Diomède ! s'écrie le fils de Priam, les Grecs » honoroient ton courage ; toujours dans leurs » festins assis au premier rang, le vin y couloît pour toi sans mesure. Mais tu ne seras » plus qu'un objet de mépris ; une femme » seroit moins timide que toi : fuis, lâche ! » fuis ! Moi, tu ne me verras jamais céder à » tes efforts. Tu n'escaladeras point nos murailles ; tu n'emmèneras point nos femmes » captives sur tes vaisseaux ; cette main t'arrachera et l'honneur et la vie. »

Il dit ; Diomède furieux veut retourner en arrière et affronter l'ennemi ; trois fois il le tente ; trois fois, du sommet de l'Ida, Jupiter fait gronder son tonnerre. A cet heureux présage de la victoire que lui promet le souverain des Dieux, Hector s'écrie : « Troyens, » Lyciens, et vous héros de la Dardanie, » redoublons de courage et d'audace : frappons ; égorgeons ; j'entends Jupiter qui » m'annonce la victoire, et aux Grecs leur

» défaite. Les insensés ! ils ont élevé cette
» impuissante muraille ; mais elle n'arrêtera
» point mes efforts ; sans peine mes coursiers
» franchiront ce large fossé. Dès que je se-
» rai au milieu de leur flotte, apportez le
» fer, apportez des torches ; je brûlerai leurs
» vaisseaux ; je les égorgerai eux-mêmes au
» milieu des flammes et de la fumée. »

Il dit, et de la voix il anime ses coursiers.
« Xanthus, Podarge, OËthon, et toi Lam-
» pus, leur dit-il, payez-moi les soins que
» vous prodigue ma chère Andromaque ; la
» fille des rois vous présente elle-même le
» froment de ses mains ; elle-même vous
» verse le vin qui coule à ma table. Elle
» est, pour les besoins de son époux, moins
» vive et moins empressée. Allons, courez,
» volez ; arrachons à Nestor ce bouclier fa-
» meux qu'on dit être de l'or le plus pur.
» Arrachons à Diomède-cette cuirasse que
» Vulcain fit pour lui. Vainqueurs de ces
» deux guerriers, nous verrons, cette nuit
» même, les Grecs remonter sur leurs vais-
» seaux. »

Il dit; Junon, qu'indigné son orgueilleux espoir, s'agite sur son trône, et tout l'Olympe est ébranlé. « O Dieu terrible ! dit-elle à Neptune, ô toi qui fais trembler la terre ! verras-tu, sans pitié, les Grecs anéantis ? Sur les rives d'Égée et d'Hélèce, ils enrichissent les autels de leurs offrandes ; ils les couronnent de festons. Allons, combats pour eux. Ah ! si tous les immortels qui les protègent veulent se réunir pour repousser les Troyens, Jupiter seul, sur le mont Ida, déplorera bientôt sa foiblesse et sa honte. Téméraire Déesse, lui répond Neptune indigné, quelle fureur te séduit et t'aveugle ! Eh ! que feroient tous les Dieux conjurés contre Jupiter ? Plus puissant qu'eux tous, un seul de ses regards foudroiera leurs projets et leurs ligue. »

Déjà du fossé à la muraille tout l'espace est rempli de guerriers éperdus. Toujours secondé par Jupiter, Hector les assiège et les presse. Bientôt la flamme eût dévoré leurs vaisseaux ; mais Junon allume au cœur d'Atride une nouvelle ardeur. Il réchauffoit

déjà l'audace de ses guerriers. Inspiré par la Déesse, un voile de pourpre à la main, il parcourt toute la flotte. Enfin il s'arrête au vaisseau d'Ulysse. De là, sa voix peut retentir jusqu'aux tentes d'Ajax et d'Achille, qui, tous deux enflés d'un noble orgueil, ont choisi les postes les plus reculés et les plus périlleux.

« Opprobre de la Grèce ! s'écrie-t-il ; lâches
» guerriers ! inutiles soldats ! sont-ce là vos
» exploits et vos prouesses ! Dans Lemnos, au
» milieu de l'ivresse et des festins, vous vantiez
» votre courage, vous chantiez vos victoires !
» Chacun de vous défioit cent, deux cents
» Troyens ? et tous ensemble aujourd'hui,
» le seul Hector vous fait peur ! Bientôt, à
» vos yeux, il va brûler vos vaisseaux !

» O Jupiter ! est-il un roi qu'ait, autant
» que moi, poursuivi ta colère ? Tes fléaux
» m'accablent, tu me ravis le plus grand des
» triomphes. En venant sur ces rives, il ne
» s'est pas offert un de tes autels, que je n'y
» aie immolé des victimes ; partout mes sa-

» crifices t'ont demandé la ruine de Troie et
» la victoire.

» Je suis forcé de descendre à de plus
» humbles prières. Exauce, ô Jupiter ! le
» dernier de mes vœux ; que les Grecs, par
» la fuite, échappent au trépas ! qu'ils ne pé-
» rissent pas tous sous le fer des Troyens ! »

Il dit, et attendri par ses larmes, le Dieu accorde à sa prière le salut de son peuple. Soudain le roi des oiseaux apparôit dans les airs. Un faon de biche étoit dans ses serres. Il le laisse tomber sur l'autel où les Grecs sacrifient à Jupiter, le Dieu des oracles. A la vue de cet oiseau, ministre des volontés supérieures, ils s'élancent sur les Troyens, et rallument le feu du combat. De tous les guerriers, il n'en est point qui devance le fils de Tydée ; le premier, il a franchi le fossé ; il frappe le premier. Agélaüs, le fils de Phradmon, expire sous ses coups. Il fuyoit sur son char ; le héros lui enfonce son javelot entre les deux épaules ; le fer ressort sanglant par la poitrine : Agélaüs tombe, et l'air, au loin, retentit du bruit de sa chute.

Après Diomède, on voit accourir les deux Atrides, Agamemnon et Ménélas; les deux Ajax, tous deux pleins de vigueur et d'audace; Idoménée et Mérion, son fidèle écuyer, que Mars lui-même avoueroit son égal; Eurypile, le fils d'Évémon, et Teucer enfin, qui dans sa main porte un arc meurtrier.

Caché sous le bouclier du grand Ajax, Teucer ajuste ses flèches; puis, à découvert, il cherche des yeux sa victime, la frappe, l'étend sur la poussière, et tel qu'un enfant timide qui se rejette dans les bras de sa mère, il revient se cacher encore à l'abri du bouclier d'Ajax. Que de héros expirent sous ses coups ! Orsiloque, Ormène, Orphélestès, Chromius, Détor, Lycophonte, Amopaon, Mélanippe, confondent ensemble leur sang et leurs soupirs.

Témoin de ses ravages, Agamemnon est transporté de joie. Il accourt : « O fils de » Télamon ! dit-il, ô généreux Teucer ! » frappe toujours, sois l'appui de la Grèce et » la gloire de ton père. Avec quelle tendresse

» il éleva ton enfance ! Son palais te vit
 » croître avec les fils que l'hymen lui avoit
 » donnés. Tes exploits iront jusqu'à lui, et
 » charmeront sa vieillesse. Moi, je te pro-
 » mets, je te jure de les récompenser. Oui,
 » si Jupiter et Minerve livrent à nos coups
 » l'orgueilleuse Troie, tu auras, après moi,
 » le prix le plus superbe; tu auras un trépied
 » d'or, ou deux coursiers avec un char; ou,
 » enfin, une jeune beauté qui partagera ton
 » lit.

» Puissant Atride, lui répond Teucer,
 » quand je suis tout de feu, pourquoi m'en-
 » flammer encore ! Depuis que nous repous-
 » sons les Troyens, toujours je déploie ma
 » force tout entière, toujours je frappe tout
 » ce que je puis atteindre. Huit fois mon arc
 » s'est détendu, huit guerriers sont tombés
 » sous mes coups; mais ce fléau terrible, ce
 » destructeur des Grecs, mes flèches n'ont
 » pu encore aller jusqu'à lui...»

Il dit, et sur son arc il ajuste un nouveau
 trait; c'est Hector qu'il veut immoler, c'est

à Hector qu'il le destine. Le trait s'égare, et va percer le jeune Gorgythion, un fils de Priam et de la belle Castianéra, qui avoit et la taille et les charmes d'une déesse. Sa tête, sous le poids de son casque, tombe languissamment penchée. Tel, surchargé de son fruit ou accablé par la pluie, le pavot, dans nos jardins, succombe et meurt couché sur la poussière.

Toujours acharné sur Hector, Teucer, d'un autre trait, essaie de l'atteindre; mais, détourné par Apollon, le trait s'égare encore, et va percer le sein d'Archeptolème, qui, comme son maître, ne respire que la guerre et le carnage. Il tombe, les coursiers bondissent effrayés, le cadavre reste étendu sur l'arène sans mouvement et sans vie.

Hector gémit de sa perte; mais, pour chercher un autre conducteur, il abandonne ce triste objet de ses regrets. Ses yeux tombent sur Cébrion, son frère. Il lui ordonne de prendre les rênes : le jeune guerrier obéit à sa voix. Lui-même il s'élance de son char,

pousse un cri terrible, saisit une pierre énorme, et fond sur Teucer. Le héros grec prend une flèche et l'ajuste : déjà son bras s'étend, déjà l'arc se courbe..... Hector l'atteint à l'endroit où finit l'épaule et commence le gosier ; la corde est rompue, le bras languit engourdi, Teucer tombe sur ses genoux, et l'arc et le trait échappent de ses mains. Ajax accourt, et sur son frère étend son immense bouclier. Ses deux amis fidèles, Mécistée et Alastor, le prennent dans leurs bras, et, sanglotant, demi-mort, ils le reportent sous sa tente.

Jupiter ranime encore au cœur des Troyens le courage et l'audace ; ils repoussent encore les Grecs au pied de leur muraille. Hector est à leur tête ; la terreur l'environne, la mort est dans ses regards. Tel, attaché aux traces d'un lion ou d'un sanglier, le chien les poursuit dans leur fuite oblique, les presse, les harcèle, et dans leurs flancs déchirés enfonce sa dent meurtrière. Tel Hector se précipite sur les pas des Grecs, et immole ceux que son fer peut atteindre.

Ils fuient éperdus; ils franchissent leurs barrières, et y laissent une foule de guerriers expirans sous les coups des Troyens. Enfin, près de leurs vaisseaux, ils se rallient, s'excitent à la vengeance, et les mains au ciel, ils implorent le secours des immortels. Au bord du fossé qui l'arrête, Hector promène, de tous côtés, ses rapides coursiers; il a le regard de la Gorgone, et l'air du Dieu des combats.

A la vue de ses Grecs vaincus, fugitifs, Junon est attendrie : « O fille du maître des » Dieux, dit-elle à Minerve, verrons-nous, » sans pitié, la Grèce anéantie? Laisserons- » nous ses enfans, victimes du destin le plus » affreux, périr sous les coups d'un seul » guerrier? Le cruel fils de Priam! que de » sang il a versé! rien ne peut arrêter ses » ravages.

» — Ah! depuis long-temps Hector eût vu » finir et sa fureur et ses jours; la main d'un » Grec l'auroit, aux yeux de sa patrie, éten- » du sur la poussière. Mais inflexible à mes » vœux, inexorable à mes prières, mon père

» enchaîne mon courage. Dans ses fureurs il
» oublie que plus d'une fois je sauvai son
» Alcide, prêt à succomber sous les travaux
» que lui imposoit Euristhée. Son fils levoit
» au ciel ses yeux chargés de pleurs, et Ju-
» piter, pour le secourir, me faisoit descen-
» dre de l'Olympe. Ah ! si j'eusse prévu ce
» retour, quand, par les ordres de son ty-
» ran, il alla dans les sombres demeures ar-
» racher le gardien terrible de l'infernal pa-
» lais, jamais il n'eût repassé le Styx et ses
» noirs torrens. Aujourd'hui Jupiter m'ab-
» horre. Pour plaire à Thétis, qui a em-
» brassé ses genoux et pressé son menton
» d'une main suppliante, il immole la Grèce
» à la gloire d'Achille. Un jour viendra qu'il
» m'appellera encore sa chère Minerve, le
» premier objet de sa tendresse..... Mais, ô
» reine des Dieux ! attelle tes coursiers ; moi,
» je vais dans le palais de Jupiter ceindre
» l'armure des combats. Nous verrons si, à
» notre aspect, le fils de Priam triomphera
» encore. Ah ! plus d'un Troyen, étendu au-
» près des vaisseaux des Grecs, y sera la pâ-
» ture des chiens et des vautours. »

Elle dit; la reine des Dieux, la fille de Saturne, court elle-même atteler ses immortels coursiers. Minerve va revêtir l'homicide appareil. Son voile, tissu pompeux, ouvrage de ses mains, tombe ondoyant sur la céleste voûte. Couverte de l'armure du maître des Dieux, elle monte sur le char étincelant. Dans sa main est cette lance terrible, instrument de sa fureur, qui moissonne les héros, et renverse des phalanges entières. Junon presse de l'aiguillon ses agiles coursiers. Les portes du ciel s'ouvrent d'elles-mêmes à leur aspect. Gardiennes du ciel et de l'Olympe, les Heures élèvent ou abaissent le nuage qui leur sert de barrière.

Les deux Déesses volent dans l'espace. Du sommet de l'Ida, Jupiter les voit, et son courroux s'enflamme. Il appelle la messagère des Dieux : « Va, vole, Iris, lui dit-il, qu'elles » s'arrêtent, qu'elles retournent sur leurs pas. » Déesses insensées ! lutter contre leur maître et leur roi ! Porte-leur mes infailibles » menaces. J'abattrai leurs coursiers sous leur » char ; elles-mêmes, je les précipiterai du

» char. Le char, je le ferai voler en éclats.
» Dix années entières ne pourront guérir les
» blessures que leur fera mon tonnerre. Mi-
» nerve saura ce qu'il en coûte pour avoir
» osé braver le courroux de son père. Mon
» cœur sent contre Junon moins de colère
» et de fiel. Toujours à mes desseins elle
» opposa une inflexible roideur. »

Il dit; plus rapide que la tempête, Iris s'élève du sommet de l'Ida. Déjà elle est aux portes de l'Olympe : elle arrête les coursiers.

« Quel aveugle transport, s'écrie-t-elle, quelle
» fureur vous entraîne? Jupiter vous défend
» de secourir les Grecs. J'abattrai, m'a-t-il dit,
» leurs coursiers sous leur char. Elles-mêmes
» je les précipiterai du char. Le char, je le
» ferai voler en éclats. Dix années entières ne
» pourront guérir les blessures que leur fera
» mon tonnerre. Minerve saura ce qu'il en
» coûte pour avoir osé braver le courroux
» du Dieu qui lui donna le jour. Je me sens,
» contre Junon, moins de colère et de fiel.
» Toujours elle oppose à mes desseins une
» inflexible roideur. O Minerve! pour armer

» ton bras contre Jupiter, as-tu perdu le sentiment et la honte ? »

A ces mots elle s'envole. « Malheureuse » impuissance ! s'écrie la reine des Immortels : ô fille du Dieu qui lance le tonnerre ! » n'allons point, pour de vils humains, combattre contre Jupiter. Qu'ils vivent, qu'ils périssent au gré de ses caprices ; laissons-le, puisqu'il le faut, régler les destins des Grecs et des Troyens. » Elle dit, et ramène dans l'Olympe ses rapides coursiers ; les Heures les détellent, les attachent dans l'asile qui leur est destiné, et les repaissent d'ambroisie. Le char repose sous une voûte étincelante d'or et de clarté.

Dévorées de honte et de dépit, les deux Déesses vont se mêler aux immortels, et s'asseoir sur des trônes d'or. Jupiter abandonne le sommet de l'Ida, et d'un vol majestueux ses coursiers le reportent dans l'Olympe. Neptune les dételle ; couvert d'un voile pompeux, le char est par lui remplacé sur sa base.

Le Dieu dont les regards embrassent l'univers va s'asseoir sur son trône. L'Olympe, qu'il foule, tremble sous ses pieds. Assises loin des autres Dieux, Junon et Minerve gardent un morne silence; Jupiter en pénètre la cause : « Junon, et toi Minerve, leur » dit-il, quel secret ennui vous dévore ! Ces » Troyens, l'objet de votre implacable haine, » vous n'avez pas travaillé long-temps à les » détruire. Moi, si je m'enflammois, tout le » ciel conjuré ne pourroit arrêter ma fureur » et mon bras. Vous, avant que d'avoir vu le » combat, vous êtes glacées de terreur et d'effroi. Je vous le jure encore, si vous eussiez » osé braver mes lois, ma foudre vous eût » écrasées sur votre char ; jamais vous n'eussiez revu l'Olympe, ni foulé la céleste » voûte. »

Il dit ; les deux Déesses frémissent ; l'une près de l'autre assises, elles préparoient encore des malheurs aux Troyens. Minerve dévore son dépit en silence ; mais Junon ne peut contenir ses transports. Elle éclate en ces mots : « Qu'ai-je entendu, cruel tyran des

» airs ! Nous savons, comme toi, que rien ne
» peut balancer ta puissance. Mais nous n'en
» plaignons pas moins ces Grecs généreux
» qui périssent sous le destin affreux qui les
» accable. Nous ne combattons point, si tu
» l'ordonnes ; mais, par d'utiles conseils, nous
» les empêcherons de périr tous sous la co-
» lère du Dieu qui les poursuit.

» **Demain !** ô fille de Saturne ! lui répond
» Jupiter ; demain, quand l'Aurore rallumera
» son flambeau, tes yeux verront mieux en-
» core le maître du tonnerre verser sur tes
» Grecs le carnage et la mort. Ils seront la
» proie du redoutable Hector, jusqu'à ce que,
» réduits au plus affreux désespoir, ils défen-
» dent, auprès de leurs vaisseaux, les restes
» de Patrocle, et que le fils de Pélée s'arme
» pour le venger.

» Tel est l'ordre des destins ; je dédaigne
» ton impuissant courroux. Va te cacher au-
» delà des limites du monde, dans ces funes-
» tes lieux où gémissent et Saturne et Japet ;
» lieux voisins du Tartare, que jamais le so-

« leil n'éclaire de ses feux, que jamais les
 » vents ne rafraîchissent de leurs haleines.
 » Insolente Déesse ! je ris de ton dépit, je se-
 » rai insensible à ta perte. » Il dit; Junon
 tremble et n'ose lui répondre. L'astre du jour
 se plonge dans les eaux, et la nuit, sur ses
 pas, vient, d'un lugubre voile, envelopper la
 nature. Les Troyens voient, à regret, s'étein-
 dre la lumière; les Grecs saluent la nuit qui
 les couvre de ses ombres propices.

Aux rives du Scamandre, loin de la flotte
 ennemie et de la plaine ensanglantée, Hector
 rassemble ses guerriers; tous descendent de
 leurs chars, et se pressent pour l'entendre.
 Dans sa main est une lance formidable, me-
 naçante; le fer, qu'attache au bois un cercle
 d'or, jette, dans les ténèbres, d'effrayantes
 clartés.

Appuyé sur cette arme meurtrière, le
 héros leur adresse ce discours : « Troyens,
 » Dardaniens, et vous nos fidèles alliés,
 » prêtez à ma voix une oreille attentive. Je
 » m'étois flatté que ce jour verroit périr les

» Grecs et leurs vaisseaux ; que nous rentre-
» rions dans Troie vainqueurs et triomphans.
» Mais la nuit trop prompte est venue sau-
» ver leur flotte, et les dérober à nos coups.

» Obéissons à la nuit ; consacrons à réparer
» nos forces, son silence et ses ombres. Déte-
» lez vos coursiers ; qu'ils repaissent auprès de
» vos chars. Allez dans nos murs, rapportez-
» en et les dons de Cérès et les présens de
» Bacchus. Ramenez et des bœufs et des mou-
» tons. Amassez du bois ; que jusqu'au retour
» de l'aurore, des feux allumés dans la plaine
» éclairent les ténèbres. Peut-être à la faveur
» du silence et de la nuit, les Grecs tente-
» ront de fuir sur le vaste sein des mers. Il
» faut, du moins, que nous troublions leur
» retraite ; que, s'élançant sur leurs vais-
» seaux, nos flèches les atteignent ; qu'ils re-
» portent, dans leur patrie, de honteuses
» blessures, et que leur exemple apprenne à
» redouter les Troyens.

» Vous, hérauts, ministres des mortels et
» des Dieux, allez porter mes ordres à Troie ;

» que les vieillards, que la jeunesse bientôt
 » mûre pour les combats, veillent sur nos
 » tours; que les femmes tiennent des feux al-
 » lumés; que tous songent à défendre des sur-
 » prises de l'ennemi nos murs dépourvus de
 » soldats.

» Troyens, mes ordres sont donnés : voilà
 » tout ce qu'aujourd'hui nous dicte la pru-
 » dence. Demain, aux premiers rayons du
 » jour, je vous appellerai à de plus nobles
 » travaux. J'espère, et les Dieux que j'im-
 » plore ne tromperont pas mon espoir; j'es-
 » père chasser enfin ces cruels artisans de nos
 » malheurs, que la mer et les destins ont vo-
 » mis sur ces rives. Veillons encore cette nuit
 » pour nous défendre de leurs pièges. De-
 » main, avec l'aurore, nous irons porter au
 » milieu de leur flotte et le fer et la flamme.

» Demain je saurai si Diomède me repous-
 » sera au pied de nos murailles, ou si, percé
 » de ma main, son armure sanglante sera le
 » trophée de ma victoire. Demain sera pour
 » lui un jour de triomphe, s'il ose m'atten-
 » dre et me braver.

» Mais plutôt, et j'en crois mon courage,
» il tombera expirant à la tête de ses guer-
» riers, et le soleil, de ses premiers regards,
» verra une foule de Grecs étendus autour
» de lui. Oui, le jour qui va naître sera pour
» nos ennemis un funeste jour. Que ne suis-
» je aussi sûr de partager avec Minerve et
» Apollon le culte des humains, et de vivre
» toujours jeune et immortel comme eux ! »

Il dit; les Troyens, par des cris, expriment leurs transports. Ils détellent leurs coursiers dégouttans de sueur, couverts de poussière, et les attachent à leurs chars. On amène de Troie des bœufs et des moutons; on en rapporte et les dons de Cérès et les présens de Bacchus; les feux s'allument, et sur l'aile des vents, la fumée va jusqu'aux cieux porter leur hommage aux immortels.

Pleins des triomphes qui leur sont promis, et dans l'attente d'un grand jour, les Troyens veillent toute la nuit. La lueur des feux éclaire et leur camp et les rives du Scamandre, et la plaine, et jusqu'aux vaisseaux des Grecs. Ainsi,

lorsque dans un ciel sans nuages, la lune est assise sur son char d'argent, et que les astres roulent, étincelans, autour d'elle, les rochers, les montagnes, les lacs et les bois sont éclairés d'une douce lumière; l'azur brille sur la céleste voûte; le berger jouit en paix du calme et des richesses de la nature. Mille feux brillent dans la plaine; autour de chaque feu veillent cinquante guerriers; leurs chevaux reposent auprès de leurs chars. Tous, avec une impatiente ardeur, attendent le retour de l'aurore.

FIN DU HUITIÈME CHANT.

CHANT NEUVIÈME.

LES Troyens veillent. Les pâles alarmes, lâches compagnes de la fuite, sèment, au camp des Grecs, la tristesse et l'horreur. Tous leurs chefs sont atteints d'une douleur mortelle; l'inquiétude et la honte les agitent et les dévorent. Ainsi, quand les vents du nord et du midi combattent au sein des mers, les flots roulent entassés sur ses flots, et la plaine liquide est couverte d'écume.

Percé du trait le plus cruel, Atride ordonne à ses hérauts d'appeler les chefs au conseil, sans éclat et sans bruit; lui-même, avec les premiers qu'il rassemble, il déplore les communes disgrâces. Enfin tous sont réunis, la tristesse est sur leurs fronts, et l'effroi dans leurs âmes. Agamemnon se lève, un torrent de larmes coule de ses yeux; tel, du sein d'un

rocher on voit l'onde jaillir et former un ruisseau.

Enfin il laisse échapper ce discours entrecoupé de soupirs : « Illustres guerriers, le » conseil et l'appui de la Grèce ! Jupiter a » tissu pour moi une chaîne de malheurs ; » le cruel ! il m'avoit promis, il m'avoit » juré que je retournerois dans Argos, vain- » queur de Troie, et riche de ses dépouilles. » Il trompe aujourd'hui et mon espoir et » ses promesses. Vaincu, déshonoré, il faut » que je remène dans la Grèce les tristes » débris de ma puissance ; ainsi l'ordonne » l'arbitre des destins, le Dieu dont le bras » élève ou détruit les empires. Obéissons à » ses lois ; jamais la superbe Troie ne sera » notre conquête. »

Il dit ; tous gardent un morne silence ; immobiles, interdits, la douleur les accable. Enfin Diomède éclate en ces mots : « Atride, » je combattrai un conseil dicté par la foi- » blesse : je le puis, et dans nos assemblées, » j'ai le droit de parler sans contrainte ; » pardonne à ma franchise. Tu m'as, à la

» face des Grecs, accusé de lâcheté. Tu as osé
» dire que j'étais un soldat sans vigueur, un
» guerrier sans courage ; la Grèce entière a
» été témoin de mon injure. Mais toi, Jupiter
» te fit de ses faveurs un inégal partage. Il
» te donna le sceptre des Rois et le souverain
» pouvoir ; mais il te refusa le véritable em-
» pire, l'empire de la valeur.

» Malheureux ! et tu crois que les enfans de
» la Grèce seront assez foibles, assez lâches,
» pour céder à tes alarmes ! Si tu brûles de
» revoir ta patrie, va, pars ; les chemins te
» sont ouverts ; les nombreux vaisseaux qui
» t'amènèrent de Mycènes t'attendent sur la
» rive. Les Grecs resteront ici jusqu'à ce
» qu'Ilion ait péri sous nos coups. Mais,
» dussent tous les Grecs fuir sur le vaste sein
» des mers, Sthénéelus et moi, nous com-
» battons jusqu'au moment marqué pour la
» ruine de Troie. Les Dieux nous guidèrent
» sur ces rives.... ; les Dieux nous doivent la
» victoire. »

Il dit ; tous s'enflamment à sa voix ; tous,
par des cris, applaudissent à ce noble trans-

port. Le vieux Nestor se lève : « O fils de
 » Tydée ! dit-il, tu es, de tous les guerriers
 » de ton âge, le plus audacieux dans les
 » combats, le plus sage dans les conseils. Il
 » n'est personne ici qui n'avoue ton courage,
 » qui ne veuille partager tes travaux. Mais
 » quand tu nous rappelles à la gloire, ta
 » bouillante ardeur dédaigne d'éclairer notre
 » route. Tu es jeune encore ; tu serois le plus
 » jeune de mes fils : et déjà ta prudence
 » étonne les oracles de la Grèce.

» Moi, dont les ans ont mûri l'expérience,
 » je ne puis offrir, après toi, que d'utiles
 » détails. Mes conseils auront l'aveu de nos
 » guerriers ; Atride, lui-même, y applaudira
 » le premier. Malheur au mortel odieux qui
 » aime à voir briller le flambeau des dis-
 » cordes civiles ! Errant, sans foyer, sans
 » asile, que l'univers entier le rejette et
 » l'abhorre !....

» Mais obéissons à la nuit, et respectons
 » ses ombres. Que nos guerriers réparent leurs
 » forces épuisées ; qu'au-delà de nos tours
 » l'élite de notre jeunesse aille faire une garde

» assidue. Je ne puis qu'exciter leur courage.
» Toi, commande, Atride; c'est dans tes
» mains qu'est remis le sceptre de la Grèce.

» Fais asseoir les chefs à ta table : cet hon-
» neur appartient à ton rang suprême. L'a-
» bondance t'environne; des esclaves nom-
» breux t'obéissent; tes tentes sont remplies
» d'un vin délicieux, que tous les jours nos
» vaisseaux t'apportent de la Thrace. Tous
» réunis, nous t'offrirons nos conseils, et tu
» adopteras le plus sage. Hélas! jamais pour
» les Grecs il ne fut un danger si pressant.
» L'ennemi si près de nos vaisseaux! tant de
» feux allumés dans la plaine! A cet aspect,
» est-il un cœur qui puisse s'ouvrir à la joie?
» Demain, la gloire ou l'opprobre, la victoire
» ou la mort. »

Il dit; tous obéissent à sa voix : Thrasy-
mède, son fils, Ascalaphe, Ialmène, deux en-
fans du Dieu des combats, Mériôn, Apharée,
Déi-pyre et Lycomède, volent au-delà destours.
Sous chacun d'eux, cent jeunes guerriers
marchent, le javelot à la main. Ils prennent

leurs postes entre le rempart et le fossé ; là ,
ils allument des feux et apprêtent leur repas.

Atride a rassemblé dans sa tente les chefs
de l'armée ; bientôt leur faim est apaisée ,
et leur soif est éteinte. Nestor se lève et fait
encore admirer sa prudence : « Puissant Atride ,
» dit-il , c'est toujours à toi que s'adressent
» mes discours ; tu es notre chef suprême ,
» Jupiter t'a donné le sceptre des rois , il a
» remis dans tes mains les destins de la Grèce .
» Tu dois commander en maître ; mais tu
» dois aussi écouter nos conseils . Ton choix
» les consacre ; adoptés par toi , ils deviennent
» des lois .

» Je viens t'offrir encore les fruits de ma
» vieille expérience . Ce que je pensai au mo-
» ment où tu ravis au fils de Pélée Briséis ,
» sa captive , je le pense encore aujourd'hui .
» C'est toujours , à mes yeux , le parti le plus
» sage qu'on puisse t'inspirer .

» Je combattis , tu t'en souviens , ton
» funeste projet . Que ne te dis-je pas pour

» l'étouffer en sa naissance ! Mais tu cédas à
» tes transports. Tu outrageas un héros que
» redoutent les mortels, et qu'ont vengé les
» Dieux. Tu possèdes encore la beauté que
» tu lui as ravie. Allons, du moins aujourd'hui
» d'hui, par des présents, par des prières,
» essayons de fléchir son courroux.

» — Sage vieillard, la vérité m'accuse par
» ta bouche. Oui, je fus injuste, et j'en fais
» l'humiliant aveu. Un héros cher à Jupiter,
» un héros à qui, pour le venger, Jupiter
» immole toute la Grèce, valoit lui seul
» toute une armée. Mais enfin je veux réparer
» mon injustice ; je veux effacer, par des
» présents dignes de lui, ma fureur et ma
» rage. O Rois ! écoutez, et soyez témoins de
» mes promesses.

» Je lui offre sept trépieds, que la flamme
» n'a point encore noircis ; dix talens d'or ;
» vingt vases précieux ; douze coursiers, qui,
» plus d'une fois, dans nos jeux, ont rem-
» porté la victoire. Les prix que j'obtins avec
» eux combleroient la fortune et les désirs
» d'un mortel.

» Je lui donnerai sept jeunes captives, dont
» on admire les talens et la beauté. Moi-même
» je les choisis dans Lesbos, quand sa valeur
» la soumit à nos lois. Oui, je les lui donnerai,
» et avec elles cette Briséis, que mon injus-
» tice lui a ravie. Je lui attesterai, par le plus
» terrible des sermens, que jamais je n'ou-
» trageai ses appas; que jamais sa captive ne
» partagea le lit d'Agamemnon.

» Tous ces dons, je vais, à l'instant, les
» remettre entre ses mains. Si les Dieux li-
» vrent à nos coups la superbe Ilion, il entas-
» sera, au gré de ses vœux, l'or et l'airain
» dans ses vaisseaux. Lui-même, parmi les
» femmes troyennes, il en choisira vingt, les
» plus belles après l'épouse de Ménélas.

» Enfin, si jamais je revois Argos et ses fer-
» tiles contrées, il sera mon gendre, il tien-
» dra, près de moi, le même rang qu'Oreste,
» ce fils chéri, le dernier fruit de mon hy-
» ménée. Trois filles croissent dans mon pa-
» lais, Chrysothémis, Laodicé, Iphianasse :
» qu'il choisisse; je ne lui ferai point acheter
» mon alliance.

» Moi-même je lui donnerai ce que jamais
» souverain n'a donné à sa fille. Sept puis-
» santes cités obéiront à son empire, Carda-
» myle, Énope, Iré, et ses pâturages; Phère,
» Antée, et ses champs couronnés de ver-
» dure; Épée, et ses superbes tours; Pédase
» enfin, et ses riches coteaux.

» Toutes sont assises sur les bords de la
» mer qui mouille les sables de Pylos. Toutes
» renferment, dans leur sein, des citoyens
» riches et fortunés, dont il sera le monar-
» que et le dieu. Par des offrandes, par des
» tributs, ils reconnoîtront son amour, sa
» justice et sa puissance.

» Tout est à lui, s'il oublie son ressenti-
» ment. Qu'il cède à nos prières! qu'il laisse
» au tyran des ombres ces inflexibles ri-
» gueurs, qui en font un Dieu abhorré des
» mortels! qu'il reconnoisse enfin, et l'auto-
» rité de mon sceptre et le triste avantage
» que me donnent sur lui les ans!

» Monarque des rois, puissant Atride,
» lui répond Nestor, tes présents et tes pro-

» messes sont dignes d'Achille. Allons, que
 » des ambassadeurs aillent à sa tente. Je les
 » nommerai ; toi, par tes ordres, autorise
 » mon choix. Que Phénix, l'ami des Dieux,
 » marche le premier ; après lui, le grand
 » Ajax et le divin Ulysse. Que les hérauts
 » Eurybate et Odius accompagnent leurs pas.
 » apportez une onde pure. Dans un recueil-
 » lement religieux, invoquons Jupiter, et
 » implorons sa pitié. »

Il dit ; tous applaudissent à son discours.
 Des hérauts épanchent l'eau sur leurs mains ;
 des esclaves versent le vin, et le présentent à
 tous dans des coupes. Après qu'ils ont offert
 des libations aux Dieux, et satisfait à la soif
 qui les presse, ils sortent de la tente d'Aga-
 memnon. Nestor leur donne encore ses con-
 seils ; il les donne surtout à Ulysse. Du geste
 et de la voix, il les excite à tout tenter pour
 désarmer Achille. Ils s'avancent au bruit des
 ondes écumantes. Les regards attachés sur la
 mer, ils adressent leurs vœux au Dieu qui
 embrasse la terre de son humide ceinture ; ils
 le supplient d'attendrir le cœur d'Achille.

Enfin ils arrivent aux tentes des Thessaliens. Pour charmer sa douleur, le fils de Pélée tiroit des accords d'une lyre superbe qu'il avoit prise à la conquête de Thèbes. Il chantoit les exploits des héros, et l'image de leurs combats consolait ses loisirs. De tous ses guerriers, Patrocle étoit seul dans sa tente ; assis vis-à-vis de son maître, il attendoit en silence qu'il cessât de chanter.

Les ambassadeurs s'avancent. Ulysse marche le premier ; Achille, étonné, s'élance de la place où il est resté. Patrocle se lève comme lui. Le héros leur tend la main, et les embrassant : « Je vous salue, dit-il, ô vous qui » eûtes toujours mes respects et ma tendresse !... Que l'amitié vous guide, que les » besoins de la Grèce vous amènent ! en dépit de mon ressentiment, vous serez toujours » chers à mon cœur. »

A ces mots, il les conduit sous sa tente, et les fait asseoir sur des tapis de pourpre : « Patrocle, dit-il, apporte la plus grande de » mes urnes ; remplis-la du vin le plus déli-

» cieux ; qu'il coule à grands flots. Donne-
» nous des coupes : mes amis les plus chers
» sont aujourd'hui dans ma tente. »

Il dit ; Patrocle obéit à sa voix. Bientôt dans un vase d'airain, que la flamme environne, il entasse l'agneau, le chevreau, le sanglier. Automédon tient le vase ; Achille lui-même coupe les viandes et les apprête. Au souffle de Patrocle le feu s'anime. Déjà le bois est consumé, et la flamme languit ; les broches sont étendues sur les charbons embrasés. Le sel avec la chaleur s'insinue dans les viandes. Enfin tout est prêt, et la table est dressée.

Dans d'élégantes corbeilles, le fils de Ménétiüs apporte les dons de Cérès. Assis vis-à-vis d'Ulysse, Achille ordonne à son ami d'offrir aux Dieux les prémices du repas ; déjà le feu les a consumées. Lui-même il présente à ses hôtes les morceaux les plus délicieux. Bientôt leur faim est assouvie, et leur soif est éteinte.

Ajax donne à Phénix un coup d'œil ; Ulysse, à ce signal, remplit sa coupe : « Je te salue,

» dit-il, ô fils de Pélée ! De la table d'Agamemnon nous avons passé à la tienne ; elle
» nous a offert la même magnificence et la
» même abondance. Mais d'autres soins doivent occuper nos esprits. O noble rejeton des
» Dieux ! nous tremblons pour la Grèce ; nos
» yeux voient l'abîme ouvert sous nos pas ;
» sans toi, sans le secours de ta valeur, la
» flamme , peut-être, va dévorer nos vaisseaux. Les Troyens et leurs alliés sont au
» pied de nos tours. Les feux qu'ils ont allumés
» éclairent nos tentes, et déjà leurs cris menacent nos vaisseaux. Jupiter les seconde ;
» c'est pour eux qu'il lance sa foudre et ses éclairs. Ivre de la fureur céleste, Hector s'abandonne à sa rage, et, dans ses fougueux
» transports, il défie les mortels et les Dieux.
» Il appelle l'aurore : il veut, à sa clarté,
» briser nos vaisseaux, y attacher la flamme,
» et, sous leurs cendres, anéantir la Grèce
» entière. Je tremble, hélas ! que les Dieux
» n'accomplissent ses funestes menaces. Demain, oui, demain peut-être, un honteux
» destin, loin d'Argos, ensevelira, sur les
» rives de Troie, et les Grecs et leur gloire.

» Réveille-toi, fils de Thétis; viens, ah!
 » viens enfin nous arracher au fer de nos
 » vainqueurs. Accablés, anéantis, tu nous
 » pleureras un jour. Mais que nous serviront
 » tes impuissans regrets? Songe, songe plutôt
 » à repousser le malheur qui nous menace."

» Pélée ton père.... ah! souviens-toi de ses
 » derniers conseils, de ses derniers adieux!
 » il t'envoyoit combattre sous les drapeaux
 » d'Atride. O mon fils! te dit-il, en te serrant
 » dans ses bras, laisse à Junon et à Minerve
 » le soin de couronner ta valeur. Toi, dompte
 » tes passions, maîtrise ton hùmeur altière.
 » La modération est la première des vertus.
 » Fuis la Discorde, le fléau des humains; les
 » Grecs admireront ton courage : mais c'est
 » à la douceur de ton caractère qu'ils accor-
 » deront leur amour et leurs respects. Tels
 » étoient les conseils de ton père, Achille,
 » et tu les oublies! Allons, du moins aujour-
 » d'hui, dépouille ta colère, et triomphe de
 » toi-même. Achille, si tu te laisses fléchir,
 » Atride t'offre des présens dignes de toi. En
 » partant, il nous en faisoit le détail; écoute,

» Achille, et je te dirai les dons qu'il te
» destine.

» Tu auras sept trépieds que le feu n'a
» point encore noircis; dix talens d'or; vingt
» vases précieux; douze coursiers, qui, plus
» d'une fois, dans nos jeux, ont remporté
» la victoire; les prix qu'il obtint avec eux
» combleront la fortune et les désirs d'un
» mortel. Il te donnera sept jeunes captives,
» dont on admire les talens et la beauté.
» Lui-même il les choisit dans Lesbos, quand
» ta valeur la soumit à nos lois.

» Il te les donnera, et avec elles ta Briséis,
» que te ravit son injustice. Il t'attestera, par
» le plus redoutable des sermens, que jamais
» il n'outragea ses appas; que jamais ta cap-
» tive ne partagea le lit d'Agamemnon.

» Tous ces dons, il va les remettre à l'in-
» stant dans tes mains. Si les Dieux livrent à
» nos efforts la superbe Ilion, tu entasseras
» à ton gré l'or et l'airain dans tes vaisseaux.
» Vingt Troyennes, les plus belles après l'é-
» pouse de Ménélas, seront ton partage.

» Enfin, si jamais il revoit Argos et ses
 » fertiles contrées, tu seras son gendre; tu
 » tiendras, auprès de lui, le même rang
 » qu'Oreste, ce fils chéri, le dernier fruit de
 » son hyménée. Trois filles croissent dans son
 » palais, Chrysothémis, Laodicé, Iphianasse;
 » tu choisiras : il ne te fera point acheter le
 » droit de l'appeler ton père; lui-même il te
 » donnera ce que jamais souverain n'a donné
 » à sa fille. Sept puissantes cités obéiront à
 » ton empire; Cardamyle, Énope, Iré, et
 » ses riches pâturages; Phère, Antée, et ses
 » champs toujours verts; Épée et ses murs
 » fameux; Pédase enfin, et ses rians côteaux.
 » Toutes sont assises au bord de la mer qui
 » mouille les sables de Pylos; toutes renfer-
 » ment, dans leur sein, des citoyens riches et
 » fortunés dont tu seras le monarque et le
 » dieu. Par des offrandes, par des tributs, ils
 » reconnoîtront ton amour, ta justice et ta
 » puissance.

» Mais si tu abhorres Atride, si tu abhorres
 » ses présens, aie du moins, aie pitié de la
 » Grèce aux abois ! Viens, tu seras son ven-

» geur et son Dieu. La gloire, au milieu
» de nous, t'attend pour te couronner. Tu
» abattras le superbe Hector; il gémira dans
» tes fers; sa fureur et les destins t'ont, jus-
» qu'au pied de nos tours, amené ta victime :
» dans sa rage il triomphe; il se vante que,
» parmi tous les Grecs, il n'est pas un seul
» rival digne de lui.

» — Ulysse, il faut parler sans feinte et
» sans détour; ne me fatigue point d'inutiles
» prières; ce que je vais vous annoncer, je
» l'ai résolu, je l'exécuterai. J'abhorre, à l'é-
» gal des enfers, le lâche qui cache dans son
» sein des pensées que sa langue désavoue.

» Ni Atride ni les Grecs ne pourront me
» fléchir. Je n'irai plus affronter les hasards.
» Eh! quel prix ont obtenu mes exploits?
» Un même destin attend et le soldat inutile
» et l'intrépide guerrier. Le lâche, le héros,
» sont confondus ensemble. Dans le tombeau,
» Thersite sera l'égal d'Achille.

» Eh! que me reste-t-il à moi, de tant
» de travaux, de tant de combats où j'ai pro-

» digne ma vie ? Pour fournir à ses petits une
 » abondante pâture, l'oiseau se l'arrache à
 » lui-même : voilà ma destinée. Pour venger
 » leur amour outragé, on m'a vu, les armes
 » à la main, passer les nuits sans fermer la
 » paupière, nager tout le jour dans le sang et
 » dans le carnage.

» Sur mer, moi seul, avec mes vaisseaux,
 » j'ai foudroyé douze cités ! Sur terre, moi
 » seul j'en ai soumis onze à nos lois. Partout
 » j'ai trouvé d'immenses trésors, et toujours
 » j'ai porté aux pieds d'Atride le fruit de
 » mes conquêtes. Lui, tranquille sur sa flotte,
 » attendoit sa proie, en distribuoit à peine
 » une foible partie à mes soldats, et dévorait
 » le reste.

» Il a donné des récompenses aux autres
 » rois, aux chefs de nos guerriers. Ils en
 » jouissent encore. Moi seul, de tous les
 » Grecs, il faut qu'il me ravisse le prix de ma
 » valeur. Il a en son pouvoir la beauté qui
 » avoit charmé mon courage ; qu'il la garde ;
 » qu'elle serve à ses plaisirs.

» Mais pourquoi donc faut-il que les Grecs
» combattent contre Troie ? Pourquoi toute
» cette armée réunie sous les drapeaux d'A-
» tride ? Une Hélène ravie !.... Eh ! n'est-il
» donc permis qu'aux Atrides de connoître
» l'amour et de venger ses injures ? Ah ! qui-
» conque a du sentiment et de l'honneur,
» chérit et protège sa compagne. Moi , j'ai-
» mois ma Briséis : quoique ma captive, elle
» avoit toute ma tendresse. Le perfide, il me
» l'a ravie ! Trompé une fois, qu'il ne tente
» plus de me tromper encore. Je suis dés-
» abusé sans retour.

» Va, fils de Laërte, qu'avec toi, qu'avec
» les autres rois, il songe à sauver ses vais-
» seaux de la flamme ennemie. Eh ! qu'a-t-il
» besoin de mon bras ? Déjà, sans moi, com-
» bien n'a-t-il pas fait de prodiges ! Il a élevé
» des tours, il a creusé un fossé profond ;
» autour de ce fossé il a formé une palissade :
» et avec toutes ces barrières, il ne peut ar-
» rêter l'homicide Hector !

» Tant que je combattis pour la Grèce,



» ce redoutable Hector n'osa s'éloigner de ses
 » murs : toujours il s'arrêtoit à la porte de
 » Scée, au pied du hêtre qui l'ombrage. Une
 » seule fois il osa m'y attendre, et à peine il
 » put échapper à mes coups. Je ne suis plus
 » l'ennemi d'Hector. Dès demain j'offre un
 » sacrifice au maître des Dieux, et je déploie
 » mes voiles. Demain, aux premiers rayons
 » du jour, tu verras, sur l'onde, flotter mes
 » pavillons, et les flots écumer sous les efforts
 » de mes rameurs. Dans trois jours, si Nep-
 » tune est propice à mes vœux, dans trois
 » jours je saluerai enfin les rives de Thessalie.
 » Là, je retrouverai tous les trésors qu'en
 » partant j'y ai laissés. J'y rapporterai de l'or,
 » du fer, de l'airain. J'y mènerai mes capti-
 » ves, enfin tout ce que le fer a donné à ma
 » valeur. Ce que je tenois d'Atride, Atride
 » l'a repris. L'ingrat ! et à l'injustice il a en-
 » core ajouté l'outrage.

» Rendez-lui ma réponse : que tous les
 » Grecs l'entendent ; que mon exemple leur
 » apprenne à braver ses fureurs, et à se ga-
 » rantir de ses perfidies. Le monstre ! il ose-

» roit encore essayer sur eux l'imposture et
» la fourbe! Ah! tout impudent qu'il est, il
» n'oseroit soutenir mes regards.

» Il n'aura ni mes conseils, ni mon bras.
» Abusé, outragé une fois, ses discours, ses
» promesses ne me séduiront plus : oublions
» le perfide. Qu'il périsse! Jupiter a répandu
» sur lui l'esprit de vertige et d'erreur. J'ab-
» horre ses parens; lui-même je l'abhorre à
» l'égal des enfers. Quand il me donneroit,
» et tous les trésors qu'il a, et tous ceux qu'il
» n'aura jamais; quand il me donneroit les
» richesses d'Orchomène, et toute l'opulence
» de cette Thèbes aux cent portes, qui, par
» chacune de ses portes, vomit deux cents
» guerriers, avec leurs chevaux et leurs chars;
» quand il me donneroit enfin autant d'or
» que la terre et la mer ont de sable et de
» poussière, jamais Agamemnon ne fléchiroit
» mon courroux; jamais il n'effaceroit de
» mon cœur le souvenir de son injure.

» A moi une fille d'Agamemnon!..... Eût-
» elle tous les charmes de Vénus, tous les

» talens de Minerve, jamais, jamais Achille
 » n'uniroit sa destinée à la sienne! qu'il la
 » réserve pour un plus noble hyménée. Moi,
 » si les Dieux prolongent ma carrière, si je
 » revois les rives de ma patrie, Pélée, mon
 » père me trouvera une compagne. L'Hellade,
 » la Phthiotide, ont des beautés, des filles de
 » souverains : je pourrai, parmi elles, en
 » choisir une qui soit digne de partager et
 » mon trône et mon lit. Ah! que ne puis-je
 » hâter ces fortunés instans! Heureux époux,
 » tranquille au sein de mes foyers, je jouirai
 » des richesses que me laissera Pélée.

» Tous les trésors que renferme Ilion, tous
 » ceux que la paix y avoit entassés, avant que
 » les enfans de la Grèce abordassent sur ces
 » rives; tous ceux qu'offre le temple d'Apol-
 » lon-Pythien, ne peuvent égaler le prix de
 » la vie. Des bœufs, des troupeaux, des tré-
 » pieds, des coursiers, on peut en retrouver;
 » mais la vie, quand elle est éteinte, il n'est
 » plus de moyen d'en rallumer le flambeau.

» Mon fils, me disoit la Déesse qui me
 » donna le jour, la destinée t'offre deux rou-

» tes pour arriver au trépas. Si tu combats
» contre Troie, tu meurs; mais ta gloire sera
» immortelle. Si tu retournes dans ta patrie,
» point de gloire; mais tu vivras, et la mort
» ne viendra qu'à pas lents terminer ta car-
» rière. Vous aussi, fuyez loin de ces fu-
» nestes bords. Jamais vous ne triompherez
» d'Ilion. Jupiter, du haut des cieux, étend
» son bras pour la défendre. Déjà ses peu-
» ples ont repris leur audace, et marchent à
» la victoire.

» Ulysse, Ajax, allez reporter ma réponse
» aux chefs de nos guerriers! Que leur sa-
» gesse cherche, dans de nouveaux projets,
» les moyens de sauver la Grèce et leurs
» vaisseaux; ils avoient compté sur le retour
» d'Achille; Achille est inexorable. Allez,
» Phénix reposera sous ma tente; demain,
» s'il y consent, je le ramène dans sa patrie.
» Mais, toujours libre en ces lieux, il ne dé-
» pendra que de son choix. »

Il dit; les trois héros consternés, interdits,
gardent un morne silence. Enfin, le vieux

Phénix, les yeux baignés de larmes que lui arrachent les malheurs de la Grèce, exhale en ces mots sa douleur et sa peine :

» Divin Achille, si ton départ est décidé
 » dans ton cœur, si tu t'obstines à ne pas
 » défendre nos vaisseaux de la flamme enne-
 » mie, comment pourrai-je, abandonné de
 » toi, rester seul sur ces rives? Pélée, ton
 » père.... tu t'en souviens, il te remit à mes
 » soins, lorsque jeune encore, et sans expé-
 » rience dans la guerre et dans les conseils, il
 » t'envoyoit servir sous les drapeaux d'Atride.
 » Ce fut moi qu'il chargea de t'instruire à
 » parler dans nos assemblées, à combattre
 » dans les champs de la gloire.

» Jamais, mon fils, jamais je ne consen-
 » tirai à me séparer de toi : non, quand un
 » Dieu me promettoit d'effacer sur mon
 » front les rides de la vieillesse, et de me
 » ramener au printemps de mes jours, tel
 » que j'étois, quand, pour fuir le courroux
 » d'Amyntor, mon père, j'abandonnai le
 » pays des Hellènes.

» Épris d'une jeune beauté, infidèle à ses
» sermens, Amyntor dédaignoit ma mère.
» Dans son dépit, ma mère embrassa mes
» genoux; elle me conjura d'obtenir de sa ri-
» vale les faveurs pour lesquelles soupiroit
» le vieillard. Je cédaï à ses prières; trop de
» succès couronna mes efforts. Bientôt mon
» père, éclairé par la jalousie, me charge
» d'imprécations. Il invoque les noires Eu-
» ménides; il leur demande que jamais un
» fils né de moi ne s'asseye sur ses genoux.

» Le tyran des enfers et la sombre Proser-
» pine exaucèrent ses vœux. Objet des célestes
» vengeances, le crime, avec toutes ses hor-
» reurs, s'empara de mon âme.... Mon bras,
» dans le sein paternel..... Un Dieu l'arrêta,
» sans doute. Effrayé de moi-même, je voulus
» fuir. Mes amis, mes parens, unirent, pour
» me retenir, leurs forces et leurs prières.
» Toujours attachés à mes pas, neuf nuits en-
» tières ils veillèrent autour de moi. Pendant
» neuf nuits, un feu continuél éclaira le pa-
» lais et ses issues; ce n'étoient que sacrifices
» aux Dieux, que festins, où le vin du vieil-

» lard couloit sans mesure. Enfin, pour la
 » dixième fois, la nuit vint me prêter ses
 » ombres. Je brisai la porte de l'asile où j'é-
 » tois renfermé; je franchis les murailles, et
 » j'échappai à tous les regards.

» Dans ma fuite, je traversai les plaines
 » de l'Hellade; j'arrivai enfin au fond de la
 » Phthiotide, à la cour de Pélée. Il me reçut;
 » il eut pour moi l'amour qu'un père a pour
 » son fils, l'espoir de sa vieillesse, et l'unique
 » héritier de sa fortune. Il me combla de
 » bienfaits; il me fit asseoir au rang des sou-
 » verains : les Dolopes, et cette vaste contrée
 » que la mer baigne de ses flots, obéirent à
 » mes lois.

» Ce fut moi, cher Achille, qui élevai ton
 » enfance; ce que tu es aujourd'hui, c'est à
 » mes soins que tu le dois. Je ne respirois que
 » pour toi. Toujours à mes côtés ou dans mes
 » bras, à table même tu ne pouvois me quit-
 » ter. Assis sur mes genoux, tu ne prenois des
 » alimens, tu ne recevois la coupe que de ma
 » main.

» Combien de fois j'essuyai les dégoûts de
» ta première enfance ! Combien ta vue, quel-
» quefois, me faisoit naître de regrets et d'a-
» mères pensées ! Elle me rappeloit que les
» Dieux m'avoient refusé la douceur d'être
» père. Formé par mes soins, Achille, tu
» étois mon fils ; une douce erreur me pro-
» mettoit que tu serois le soutien de mes
» jours, que je revivrois en toi.

» O mon fils ! mon cher fils, maîtrise ta
» colère ; ton cœur n'est pas fait pour être
» inexorable. Les Dieux eux-mêmes, devant
» lesquels s'abaisse toute la grandeur des hu-
» mains, les Dieux se laissent fléchir. Un mor-
» tel, quand il les a offensés, les désarme par
» des offrandes, des sacrifices et des prières.

» Les Prières sont filles de Jupiter. Boiteu-
» ses, les joues chargées de rides, les yeux
» baissés, elles se traînent sur les pas de
» l'Injure. Altière, farouche, l'Injure marche
» devant elles, et sème, sur la terre, le mal-
» heur et l'outrage. Partout les Prières la
» suivent, et guérissent les maux qu'elle a

» faits. Elles versent les bienfaits sur le mor-
 » tel qui les révère; elles exaucent ses vœux.
 » Mais s'il en est qui les rejettent, qui les re-
 » poussent, elles montent au trône de Jupi-
 » ter, et lui demandent de ramener sur eux
 » l'Injure, et de punir leurs dédains. Res-
 » pecte, Achille, respecte ces filles du ciel;
 » reçois de leurs mains ces hommages qui
 » fléchissent les cœurs les plus altiers.

» Si Atride ne t'offroit pas des présens, s'il
 » ne t'en promettoit pas encore, s'il étoit tou-
 » jours irrité contre toi; non, quel que soit
 » l'état horrible où les Grecs sont réduits, je
 » ne combattrois point ta colère, je ne récla-
 » merois point pour eux ton secours et ton
 » appui.

» Mais humilié devant toi, Atride met à tes
 » pieds des dons précieux; il t'en promet en-
 » core davantage; pour te fléchir, il t'envoie
 » les guerriers les plus distingués de la Grèce,
 » ceux que chérit le plus ton cœur. Ah! ne
 » rejette pas leurs prières, ne trompe pas
 » l'espoir qui les a conduits à ta tente.... Ton

» ressentiment fut juste, mais il n'auroit plus
» d'excuse.

» Ces héros, dont tous les jours encore on
» nous vante les exploits, si quelquefois la
» colère les enflamma, ils se laissèrent atten-
» drir par les prières, et désarmer par les
» présents. O mes amis ! il faut que je vous en
» rappelle un vieil exemple. Il est toujours
» présent à ma mémoire.

» Jadis les Étoliens et les Curètes s'égorge-
» rent sous les murs de Calydon. Les Curètes
» brûloient de les détruire ; les Étoliens com-
» battoient pour les défendre. Diane, en fu-
» reur, vengeoit, sur cette ville infortunée,
» l'oubli ou les dédains d'OEnée, qui avoit
» négligé ses autels, pendant qu'il offroit
» à tous les autres Dieux des sacrifices,
» pour les remercier de la fécondité de ses
» terres.

» Ministre du courroux de la Déesse, un
» sanglier farouche ravagea ses moissons,
» détruisit ses forêts. Pour le combattre,

» Méléagre, fils d'OEnée, rassembla, des cités
 » voisines, des chasseurs et des chiens. Une
 » foule de chasseurs, une foule de chiens pé-
 » rit sous sa dent meurtrière. Enfin, leurs ef-
 » forts réunis délivrèrent l'Étolie de ce fléau
 » destructeur. Mais l'implacable Diane jette
 » parmi les vainqueurs le flambeau de la
 » discorde. Les armes à la main, les Curètes
 » et les Étoliens se disputent la dépouille du
 » monstre. Tant que Méléagre combat, les
 » Curètes ne peuvent soutenir son aspect.

» Mais Althée, sa mère, furieuse d'avoir
 » perdu son frère par la main de son propre
 » fils, Althée implore contre lui la vengeance
 » des Dieux. A genoux, les yeux au ciel, pres-
 » sant la terre de ses mains, elle invoque le
 » noir Pluton et la sombre Proserpine; elle
 » les conjure de donner la mort à son fils; du
 » fond de l'abîme, les cruelles Euménides en-
 » tendent ses prières.

» Objet d'un injuste courroux, Méléagre
 » s'abandonne à cet impétueux transport qui
 » souvent égare les plus sages. Il fuit les com-

» bats, et dans son palais il se renferme avec
» la belle Cléopâtre, sa femme.

» Cléopâtre étoit fille de cette charmante
» Marpissa que ravit Apollon, et d'Idas, le
» plus vaillant des mortels de son temps; Idas,
» qui osa, l'arc à la main, disputer au fils de
» Latone la beauté qu'il lui enlevait. Idas et
» Marpissa donnèrent à leur fille le surnom
» d'Alcyone; parce que, comme une autre
» Alcyone, sa mère avoit pleuré quand ce
» Dieu l'avoit ravie.

» Dès que Méléagre a cessé de combattre,
» les Curètes reprennent leur audace. Tout-
» à-coup un bruit affreux se fait entendre.
» L'ennemi est sur les remparts. Les chefs des
» Étoliens implorent la pitié du héros. Pour
» le fléchir, ils envoient les prêtres des Dieux.
» S'il daigne les secourir, ils lui promettent,
» aux portes de Calydon, un vaste domaine, de
» rians coteaux, des champs féconds. OEnée,
» son père, tombe à ses genoux. Ses frères,
» ses amis, ses compagnons les plus chers, sa
» mère elle-même, les larmes aux yeux, le

» conjurent de sauver sa patrie. Toujours in-
» flexible, il repousse leurs prières.

» Enfin, les Curètes ont franchi les mu-
» railles. Déjà ils sont aux portes du palais;
» déjà Calidon est en proie aux flammes : la
» belle Cléopâtre embrasse les genoux de son
» époux; elles les arrose de ses larmes; elle
» offre à ses regards le funeste tableau
» d'une ville saccagée; les hommes expirans,
» les maisons embrasées, les femmes, les en-
» fans chargés de fers. Ses entrailles sont
» émues; il s'arme, il vole à l'ennemi. Ainsi
» Méléagre arracha les Étoliens aux derniers
» des malheurs. Leur reconnoissance ne paya
» point ses services; il avoit dédaigné leurs
» présens; mais la pitié, dans son cœur,
» étouffa le ressentiment, et, malgré lui, le
» força de les sauver.

» Apprends, mon fils, apprends à te vaincre
» toi-même. Qu'un Dieu, jaloux de ta gloire,
» n'endurcisse point ta sensibilité. N'attends
» pas que la flamme ait embrasé nos vaisseaux.
» Viens, prends les dons qui te sont offerts;

» tu seras le dieu de la Grèce. Eh! si tu
» rejettes nos présens, en vain tu t'armeras
» un jour, en vain tes efforts accableront les
» Troyens. La Grèce, peut-être, admirera
» tes exploits, mais elle ne devra rien à ton
» cœur; sans être ingrate, elle pourra ou-
» blier tes services.

» — O Phénix! ô mon père! que m'importe,
» à moi, la reconnaissance des Grecs? Je me
» fie à Jupiter du soin de ma gloire. Qu'il
» commande, et ses lois, tant qu'il me res-
» tera un souffle de vie, me retiendront sur ces
» rives. Toi, qu'il te souviennne de ma prière;
» ne cherche plus, par ta douleur, par tes
» larmes, à m'attendrir en faveur d'Atride. Il
» faut que tu le haïsses, si tu ne veux qu'A-
» chille t'abhorre. Mes ennemis doivent être
» les tiens. Viens partager mon trône, ma
» puissance et ma gloire; ils reporteront aux
» Grecs ma réponse. Toi, reste en ces lieux.
» Demain, au retour de l'aurore, nous déci-
» derons si nous devons, ou demeurer sur
» ces rives, ou retourner dans notre patrie. »
Il dit, et pour hâter leur départ, d'un coup

d'œil il ordonne à Patrocle de faire dresser le lit où doit reposer Phénix.

Ajax se lève : « Partons, dit-il à Ulysse.

» Eh ! que nous promettre encore des prières
 » et des supplications ? Tout affreuse qu'elle
 » est, allons reporter sa réponse aux Grecs,
 » qui attendent impatiemment notre retour.
 » Achille nourrit dans son cœur un farouche
 » ressentiment. Le barbare ! il oublie notre
 » tendresse ; il dédaigne les hommages que
 » les Grecs rendoient à sa valeur.

» Impitoyable Achille ! un frère pardonne
 » à l'assassin de son frère, un père au meur-
 » trier de son fils ; ils reçoivent de sa main le
 » prix du sang qu'il a versé ; leur vengeance
 » s'éteint, et l'auteur de leur perte repose
 » tranquille au sein de ses foyers. Mais toi, les
 » Dieux te firent un cœur de fer, un cœur
 » inexorable. Une misérable captive !.... Ah !
 » nous t'en offrons sept d'une beauté ravis-
 » sante ; nous t'offrons mille trésors avec elles.
 » Laisse-toi désarmer. Respecte les droits
 » de l'hospitalité, respecte le caractère sacré

» dont nous sommes revêtus : cède à l'amitié
» qui nous unit à toi ; cède à ce tendre inté-
» rêt, qui, plus que tous les autres Grecs,
» nous attache à ta gloire.

» — Vaillant Ajax, illustre rejeton des rois
» et des Dietux, j'aime ta noble franchise ;
» mais mon courroux se rallume quand je
» pense à ce lâche Atride, qui m'a outragé
» à la face de nos guerriers, qui m'a traité
» comme un proscrit sans foyers et sans
» asile.

» Partez, rendez aux Grecs ma réponse.
» Je ne combattrai que quand Hector, une
» torche dans une main, le fer dans l'autre,
» viendra, au quartier des Thessaliens, égor-
» ger mes soldats et embraser mes vaisseaux.
» Là, je saurai braver ses fureurs, et arrêter
» le cours de ses homicides. » Il dit ; les deux
héros prennent leurs coups, offrent des li-
bations aux Dieux, et retournent au camp.
Ulysse marche le premier.

Par les ordres de Patrocle, les esclaves

d'Achille ont dressé le lit où doit reposer
Phénix. Sur un tendre duvet, elles ont étendu
de riches tapis : là, le vieillard, dans les bras
du sommeil, attend le retour de l'aurore.
Achille, dans un réduit secret, s'endort au-
près de la jeune Dioméda, fille de Phorbas,
qu'il emmena captive de Lesbos. Patrocle
enfin repose avec la belle Iphis, que dans
Scyros conquise lui donna le fils de Pélée.

Ajax et Ulysse arrivent à la tente d'Atride.
Tous les guerriers se lèvent à leur aspect, et,
la coupe à la main, saluent leur retour. Tous
veulent les interroger. Agamemnon, plus im-
patient encore : « Dis-moi, fils de Laërte,
» consent-il à sauver nos vaisseaux de la flam-
» me ennemie ? ou, toujours obstiné dans son
» ressentiment, a-t-il rejeté nos prières ?

» — O monarque des rois ! rien ne peut
» dompter son courroux ; sa fureur s'accroît
» encore. Il rejette tes prières, il dédaigne tes
» présents : *Qu'avec les chefs de la Grèce,*
» nous a-t-il dit, *il songe à sauver et ses*
» *vaisseaux et ses soldats. Demain, au re-*

» *tour de l'Aurore, ma flotte fendra les*
» *mers. Vous aussi, fuyez loin de ces fu-*
» *nestes bords. Jamais Troie ne sera votre*
» *conquête. Du haut des cieux, Jupiter*
» *étend son bras pour la défendre. Ses*
» *peuples ont repris leur audace, et mar-*
» *chent à la victoire.*

» Voilà sa réponse. Ajax, et les deux hé-
» rauts qui nous ont suivis, l'ont entendue
» comme moi, et peuvent te l'attester. Phé-
» nix va, cette nuit, reposer sous sa tente.
» Demain, s'il y consent, il le remènera dans
» sa patrie, mais il ne le forcera point de l'y
» suivre malgré lui. »

Il dit; interdits, immobiles, tous gardent
un morne silence. Une réponse si dure étonne
leurs esprits, et la douleur les accable. Enfin
Diomède éclate : « Ah ! pourquoi faut-il, ô
» puissant Atride ! que tu aies mis aux pieds
» d'Achille la Grèce humiliée, et que, pour
» le fléchir, tu aies voulu l'accabler de tes
» dons ! Dans cette âme altière et hautaine,
» tu n'as fait qu'enfler l'orgueil et redoubler

» la fierté. Laissons-le; qu'il parte ou qu'il
 » reste, son caprice ou les Dieux le ramè-
 » neront aux combats. Nous, allons réparer
 » nos forces dans les bras du sommeil. De-
 » main, quand l'aurore nous éclairera de ses
 » feux, tu rassembleras tes guerriers, et par
 » tes discours, surtout par tes exploits, tu
 » réchaufferas leur courage. » Il dit; tous les
 héros applaudissent. Ils offrent des libations
 aux Dieux, et vont, dans leurs tentes, se li-
 vrer au repos.

FIN DU NEUVIÈME CHANT.

CHANT DIXIÈME.

LES autres chefs des Grecs, domptés par le sommeil, donnent la nuit tout entière au besoin qui les presse; mais le doux sommeil ne peut fermer les yeux d'Atride, qui, chargé du sort de tant de guerriers, roule mille pensées dans son âme agitée. Ainsi, quand le Roi des airs, l'époux de l'auguste Junon, s'apprête à verser des torrens de pluie ou de grêle, ou à blanchir de neige les campagnes, ou à ouvrir la bouche d'airain du monstre de la guerre, le ciel noircit, et les éclairs succèdent aux éclairs. Tel, dans les accès de sa sombre inquiétude, Agamemnon se trouble, la terreur est dans son âme, et de continuels soupirs trahissent ses alarmes.

Tantôt ses regards errent sur la plaine; il contemple avec effroi mille feux qui l'éclairent; il entend et le son des instrumens

belliqueux, et les cris menaçans de l'ennemi. Tantôt ses yeux se reportent sur sa flotte, sur cette armée que la honte et la mort environnent. Vaincu par la douleur, il arrache ses cheveux en invoquant Jupiter. Son cœur gémit oppressé sous le poids des soucis. Enfin, dans le désespoir qui l'accable, Nestor est sa ressource dernière et son dernier asile. Peut-être la sagesse du vieillard saura, par un utile conseil, arracher les Grecs au sort qui les menace. Il se lève, revêt sa tunique, et ceint ses brodequins. La dépouille d'un lion couvre ses épaules et flotte sur ses jambes ; sa main est armée d'un javelot.

Comme lui, Ménélas est en proie à la terreur. Tremblant sur le sort de tant de guerriers qui, pour le venger, ont abandonné leur patrie, affronté les mers, les combats et la mort, il frémit, et le sommeil ne peut s'arrêter sur ses paupières. Couvert de la peau d'un léopard, le casque en tête et la pique à la main, il court éveiller son monarque et son frère. Il le trouve auprès de sa tente, déjà revêtu de son armure. Le front

d'Agamemnon s'éclaircit à sa vue : « O mon
» frère ! lui dit Ménélas, pourquoi ces apprêts
» et ces armes ? Veux-tu que quelqu'un de nos
» guerriers aille dans le camp des Troyens
» épier leurs secrets ?.... Mais dans l'obscurité
» de la nuit, quel héros assez intrépide pour
» oser, seul, se hasarder au milieu d'une ar-
» mée ennemie ?

» — O Ménélas ! pour défendre nos vais-
» seaux, pour sauver nos guerriers, nous
» avons besoin tous deux du conseil le plus
» sage et le plus éclairé. Jupiter a changé :
» les sacrifices d'Hector ont fixé sur lui sa
» faveur et ses bienfaits. Jamais, en un seul
» jour, un seul bras ne fit autant d'exploits
» qu'en a fait à nos yeux ce redoutable
» Hector. Il n'est point le fils d'un dieu, une
» déesse ne l'a point porté dans son sein ; mais
» ses ravages feront le désespoir de la Grèce,
» et la honte de nos derniers neveux. Va,
» cours éveiller Ajax et Idoménée : moi, je
» vole à la tente de Nestor, et, s'il y consent,
» je l'emmène au milieu de nos sentinelles,
» pour exciter encore leur vigilante ardeur.

» Ils obéiront à sa voix; c'est son fils, c'est
» Mériion qui les commande.

» Et moi, dit Ménélas, que m'ordonnes-
» tu? Dois-je, avec ces guerriers, attendre
» que tu reviennes? ou, quand je leur aurai
» donné tes ordres, faut-il que je revole sur
» tes traces?

» — Attends-moi auprès de nos remparts.
» Sans guide, au milieu de tant de sentiers
» divers, la nuit égareroit nos pas. Va, et sur
» ton passage éveille tous nos guerriers, ap-
» pelle-les par leurs noms; donne-leur à tous
» d'honorables titres; oublie la fierté de ton
» rang. Volons toujours aux dangers, aux
» travaux, les premiers. Jupiter, en naissant,
» nous marqua pour le malheur et la peine.»

Muni de ces conseils, il fait partir Ménélas.
Lui-même il court à la tente du sage Nestor.
Le vieillard reposoit sur son lit. Autour de
lui étoient ses armes, son bouclier, deux ja-
velots, et le baudrier superbe qu'il ceignoit
lorsqu'en dépit de la vieillesse il affrontoit les
hasards. Il se soulève sur un bras : « Qu'en-

» tends-je? s'écrie-t-il : au milieu des ombres,
» quand tout sommeille , qui peut, seul,
» errer dans le camp? Que cherches-tu?
» Quelque ami, quelque sentinelle? Parle.
» N'approche pas sans me répondre.

» — O fils de Nélée! ô Nestor, la gloire et
» l'appui de la Grèce, c'est le fils d'Atrée,
» c'est Agamemnon. Monarque infortuné ,
» Jupiter a semé ma carrière de travaux et
» d'ennuis; le destin qui m'accable me suivra
» jusqu'au tombeau. Plein de cette funeste
» guerre et des malheurs de la Grèce, le som-
» meil n'a pu fermer ma paupière. Les plus
» cruelles inquiétudes me déchirent; trem-
» blant, éperdu, j'erre au milieu des om-
» bres; mon cœur bondit effrayé; la terreur
» est dans tous mes sens.

» Mais toi-même, tu ne goûtes point de re-
» pos; allons, s'il est encore quelque espoir,
» lève-toi; viens avec moi ranimer l'ardeur
» de nos sentinelles, Accablés de lassitude,
» s'ils cédoient au sommeil.... Que sais-je?
» ah! bientôt, peut-être, l'ennemi, qui nous
» menace de si près, viendrait à la faveur des

» ombres nous surprendre et nous égorger.

» Fils du puissant Atrée, lui répond
» Nestor, Jupiter ne donnera pas à tous les
» projets d'Hector le succès qu'il ose s'en
» promettre. Ah! si jamais Achille abjure
» son funeste ressentiment, il gémira, cet
» Hector, à son tour sous le poids des dis-
» grâces. Je marche sur tes pas; éveillons en-
» core Diomède, Ulysse, le fils d'Oïlée, et le
» vaillant Mégès. Si quelque autre pouvoit
» aller aux tentes du grand Ajax, et du Roi
» des Crétois!.... Leurs vaisseaux sont si loin
» de nous!....

» Et Ménélas! quoiqu'il me soit cher, quoi-
» que je respecte et son rang et ses titres, il
» faut que je gourmande sa lenteur. Non :
» dussé-je t'offenser, je ne lui pardonnerai
» point une honteuse indolence. Ménélas dor-
» mir encore! et te laisser à toi seul le far-
» deau de tant de soins! Eh! dans le péril
» affreux qui nous menace, ce seroit à lui
» d'aller s'humilier devant nos guerriers, et
» réchauffer leur courage.

« — Plus d'une fois, cher Nestor, j'ai contre
» Ménélas irrité ta censure; trop souvent il
» languit et se refuse au travail. Ce n'est point
» indolence, ce n'est point insensibilité; mais,
» les yeux toujours fixés sur moi, il attend,
» pour agir, mon impulsion et mes ordres.
» Aujourd'hui, plus actif, il m'a devancé
» moi-même; réveillés par lui, Ajax et Ido-
» ménéée vont nous attendre au pied de la
» muraille.

« — Ainsi donc les Grecs ne murmureront
» plus contre lui, et quand il commandera,
» tous voleront à sa voix. » Le vieillard, à
ces mots, revêt sa tunique et ceint ses brode-
quins; un manteau de pourpre, de son moel-
leux duvet, l'enveloppe et l'échauffe. Armé
d'un fer étincelant, il marche à la tente
d'Ulysse. Il l'appelle; le héros accourt à sa
voix. « Seuls, pendant la nuit, pourquoi, dit-
» il, errez-vous dans le camp? Quel besoin
» si pressant? O fils de Laërte, sage Ulysse!
» lui répond Nestor; pardonne à notre im-
» patience. Tant de douleur nous presse et
» nous accable! Viens; rassemblons d'autres

» guerriers, et qu'un conseil décide si nous
» devons ou fuir ou combattre. »

Il dit; Ulysse rentre, prend son bouclier,
et marche sur leurs pas. Ils vont à Diomède.
Tout armé, hors de sa tente, il dormoit étendu
sur la dépouille d'un bœuf sauvage. Sa tête
reposoit sur un superbe tapis. Autour de lui
dormoient ses soldats, la tête appuyée sur
leurs boucliers. Près d'eux une forêt de piques,
la pointe au ciel, lançoit d'effrayantes clartés.
Nestor, du pied, presse le héros : « Réveille-
» toi, fils de Tydée; quoi, toute la nuit tu
» languis dans les bras du sommeil! et, prêt
» à fondre sur nos vaisseaux, l'ennemi campe
» dans la plaine, et touche à nos retranche-
» mens! » Il dit; soudain Diomède se lève :
« Étonnant vieillard, dit-il, tu ne connois
» point le repos. Eh! pour aller réveiller
» les chefs de l'armée, n'étoit-il point dans
» le camp des guerriers plus jeunes que
» toi? Toujours tu te plais à tourmenter ta
» vieillesse.

» — Oui, j'ai des fils, j'ai de nombreux
» soldats. Mais quand la Grèce entière est aux

» derniers abois!.... Vaincus hier, demain il
» faut tous, ou vaincre, ou périr. Si pourtant
» tu as pitié de ma vieillesse, cours éveiller
» Mégès et le fils de Télamon. »

Il dit; Diomède revêt la dépouille d'un lion, qui retombe flottante sur ses jambes, et, armé de sa lance, il court à la tente des deux guerriers, et bientôt les ramène avec lui. Ils arrivent aux retranchemens. Les chefs, les soldats, tous, les armes à la main, font une garde assidue, et se refusent aux douceurs du sommeil. Tels, autour d'un troupeau, veillent les animaux fidèles qui sont chargés de le défendre. Un lion a-t-il troublé le silence des bois, soudain ils alarment les bergers; le sommeil fuit; les pasteurs, les chiens tout s'émeut, tout s'apprête au combat. Ainsi, dans cette nuit funeste, veillent les sentinelles; le sommeil est perdu pour eux; au moindre mouvement, au moindre bruit, leurs regards inquiets se fixent sur la plaine.

Nestor, à leur aspect, est transporté de joie; il les encourage : « Veillez, veillez, mes enfans, leur dit-il; qu'aucun de vous ne cède

» au sommeil. Ah ! sauvez-nous d'être la fable
» et la proie des Troyens. » Il dit, et s'é-
lance au-delà du fossé. Sur ses pas marchent
les Atrides et les chefs de l'armée. Mériion
et Thrasyède, appelés par eux, viennent
s'asseoir à leur conseil. Ils s'arrêtent dans un
endroit de la plaine que n'a point souillé
le carnage, au lieu même où, surpris par
la nuit, Hector a suspendu le cours de ses
homicides.

» Amis, dit Nestor, ne seroit-il point parmi
» nous un guerrier assez intrépide, assez
» audacieux pour pénétrer dans le camp des
» Troyens ? Peut-être, hors de son enceinte,
» le hasard livreroit en ses mains un pri-
» sonnier qui lui révéleroit leurs projets.
» Quelques discours, du moins, pourroient
» lui apprendre s'ils s'obstinent encore à fon-
» dre sur nos vaisseaux ; ou si, contens de leur
» victoire, ils s'apprêtent à rentrer dans leurs
» murs. Ah ! s'il en étoit un, quelle gloire
» couronneroit son retour ! L'univers entier
» vanteroit un exploit si glorieux. La Grèce,
» reconnoissante, le combleroit de bienfaits.

» Chacun de nous, à l'instant, lui donneroit
» une brebis noire, avec son agneau, et dans
» toutes nos fêtes il seroit assis au premier
» rang. »

Il dit; autour de lui règne un morne silence.
Le seul Diomède s'écrie : « Moi, Nestor, j'i-
» rai, dans leur camp, affronter les Troyens.
» Mais si quelque autre guerrier vouloit s'as-
» socier à ma gloire, j'aurois plus d'espoir
» encore et plus d'audace. Ses yeux éclairer-
» roient les miens, son courage échaufferoit
» mon courage. Seul, un mortel est plus
» borné dans ses vues, plus resserré dans ses
» projets. »

Il dit; une foule de héros s'offrent à partager ses dangers. Les deux Ajax brûlent de le suivre; Mérion le leur dispute; le fils de Nestor veut marcher avec lui; Ménélas le demande avec la fierté de son rang. Toujours avide de périls et de gloire, le patient Ulysse brigue la préférence.

« O fils de Tydée! dit Agamemnon, ô toi
» qui me fus toujours cher! entre autant de

» rivaux, nomme toi-même celui que tu
» préfères. Que les égards, qu'un vain respect
» pour les titres, pour la naissance, ne te dic-
» tent point un choix que désavoueroit ton
» cœur. » Le monarque craignoit, en faveur
de Ménélas, une injuste préférence. « Eh ! lui
» répond Diomède, si vous ordonnez que je
» fasse un choix, comment ne le fixerois-je
» pas sur Ulysse ? Ulysse s'intéresse à moi,
» son courage brave tous les travaux, et il est
» aimé de Minerve. Avec son puissant génie,
» nous triompherons tous deux et des feux et
» des flammes.

» Laisse, laisse, lui dit Ulysse, et les éloges
» et la censure. Ces héros me connoissent et
» savent me juger. Partons, les astres pâlis-
» sent, l'aurore n'est pas loin, la nuit a déjà
» mesuré les deux tiers de sa course. » Il dit ;
l'un et l'autre revêt une effrayante armure.
Thrasymède donne son sabre au fils de Tydée,
qui a laissé le sien dans sa tente ; il lui donne
et son bouclier et son casque. Sans cimier,
sans panache, ce casque étoit de ceux que
portent de novices guerriers.

Mérion livre à Ulysse son épée, son arc et son carquois. Lui-même, par vingt liens, il attache à la tête du héros un casque de cuir que garnit en dedans une laine moelleuse; le dehors offre l'aspect d'un sanglier farouche et ses dents meurtrières. Jadis, par un hardi larcin, Autolycus le ravit dans Éléone, au fils d'Orménus, au riche Amyntor. Amphidamas, un habitant de Cythère, le reçut de sa main. Il fut, pour Molus, un gage de l'hospitalité qui l'unissoit avec Amphidamas. De Molus il passa sur la tête de Mérion, son fils; et, par un glorieux destin, il couvre, en ce moment, le front du sage Ulysse.

Les deux héros partent dans ce formidable appareil, et déjà ils sont loin des autres chefs de l'armée. Envoyé par Minerve, un héron vole à leur droite. La nuit le dérobe à leurs yeux; mais ils entendent ses cris. Ulysse salue ce fortuné présage, et invoque la Déesse: « O » fille du Dieu qui lance le tonnerre, sois » propice à mes vœux! Toujours tu es présente à mes travaux et tu éclaires tous mes » pas: daigne, daigne en ce moment protéger

» nos efforts ! Qu'un heureux retour nous
» rende à nos vaisseaux ! Mais que nos ex-
» ploits laissent aux Troyens un amer sou-
» venir.

» O Pallas ! s'écrie Diomède, ô Déesse des
» alarmes ! je t'invoque à mon tour. Exauce
» ma prière ; veille sur moi comme jadis tu
» veillas sur Tydée. Des rives de l'Ésopus, ta
» main guida ses pas aux remparts des Thé-
» bains. Sa bouche, au nom des Grecs, porta
» aux enfans de Cadmus des paroles de paix.
» Mais son bras, en partant, leur laissa le
» deuil et le carnage. O Minerve ! tu fus son
» bouclier, tu combattis à ses côtés. Viens,
» viens protéger son fils ; couvre-le de ton
» égide. Ma reconnoissance immolera, sur
» ton autel, une génisse d'un an, dont la tête
» n'aura point encore plié sous le joug ; ses
» cornes seront dorées, son front sera cou-
» ronné de guirlandes. » Pallas, du haut des
cieux, sourit à leurs prières. Tels que deux
lions, ils marchent couverts des ombres de la
nuit, au milieu du sang et du carnage, sur
des monceaux d'armes et de cadavres.

Hector n'a point laissé dormir ses Troyens. Il appelle auprès de lui les guerriers les plus distingués et les plus sages : entouré de héros, les soutiens de la Phrygie, il dévoile à leurs yeux le projet qu'enfanta sa prudence. « Qui » osera, dit-il, mériter une noble récompense ? S'il est parmi vous un guerrier qui » veuille exécuter mes ordres, je lui promets » et une gloire immortelle, et un char, et » les coursiers les plus superbes que renferme le camp des Grecs. Il faut aller dans ce » camp, pénétrer jusqu'aux vaisseaux, et reconnoître si l'ennemi veille encore, ou si, » accablé de nos succès, résolu à la fuite, » il a cédé à la fatigue, et s'est abandonné » au sommeil. »

Il dit ; partout règne un morne silence. Parmi les Troyens on comptoit le jeune Dolon, un fils du héraut Eumédès. Il n'avoit que cinq sœurs, et, riche par lui-même, il étoit encore l'unique héritier des trésors de son père. Soldat sans beauté, sans vigueur, mais qui, à la course, avoit la rapidité de l'éclair. Dolon se lève : « Hector, dit-il, je vole à la gloire, où

» ta voix nous appelle. J'irai au camp des
» Grecs surprendre leurs secrets. J'irai, s'il
» le faut, jusqu'à la tente d'Atride, où leurs
» chefs rassemblés délibèrent, sans doute,
» s'ils doivent ou fuir ou combattre : mais lève
» ton sceptre, jure que tu me donneras et le
» char et les coursiers immortels qui traînent
» le fils de Pélée. Moi, je ne tromperai ni mes
» promesses ni tes vœux. » Le héros lui met
dans la main son sceptre d'or : « Je jure,
» dit-il, ô Jupiter ! ô maître du tonnerre !
» sois témoin de mes sermens ; je jure, qu'au-
» cun autre Troyen ne montera sur ce char,
» ne guidera ces coursiers ; que toi seul, tu
» obtiendras cet illustre trophée. »

Il dit ; son serment inutile est le jouet des vents. Soudain, sur ses épaules, Dolon jette son arc et son carquois : la dépouille d'un loup pend flottante sur son dos ; un casque noir est sur sa tête ; sa main est armée d'un javelot. Il part : bientôt il est loin d'Hector, qu'il ne reverra plus. Déjà, dans sa course rapide, il a laissé derrière lui tout le camp des Troyens. Ulysse a entendu sa marche :

« Voilà, dit-il à Diomède, un guerrier qui
» s'avance; peut-être il va reconnoître nos
» vaisseaux; peut-être arracher aux morts
» leurs dépouilles. Entre nous et la flotte
» laissons-le s'engager; nous retomberons sur
» lui, et bientôt il sera notre proie. S'il fuit
» avec trop de vitesse, le fer à la main, nous
» intercepterons son retour. »

Tous deux, à ces mots, ils se jettent hors de leur route, et se cachent derrière un monceau de cadavres. Sans soupçon, sans inquiétude, Dolon passe et s'éloigne. Soudain les deux héros revolent sur ses pas. Au bruit qu'ils font, il s'arrête; il les croit des Troyens qu'Hector envoie pour le rappeler.

Mais déjà ils ne sont plus qu'à la portée du javelot; il reconnoît son erreur : lui de fuir, eux de poursuivre. Tels deux chiens savans dans l'art de Diane, pressent, au fond des bois, le lièvre ou le faon timide; toujours ils sont près de l'atteindre, et toujours l'animal éperdu échappe à leurs efforts.

Tel fuyoit Dolon; tels Ulysse et Diomède

se précipitoient sur ses traces. Déjà l'infortuné Troyen touche au camp des Grecs; déjà il va se mêler aux sentinelles : soudain Minerve inspire à Diomède une nouvelle ardeur; elle ne veut pas qu'un autre lui dérobe sa victime et l'honneur du premier coup. Le javelot à la main, il fond sur Dolon : « Arrête, où ce fer va te percer : ta mort est dans mes mains. » Il dit, et, fidèle à l'œil qui le guide, le trait ne fait qu'effleurer l'épaule droite du Troyen, et va s'enfoncer dans la terre. Éperdu, demi-mort, le malheureux s'arrête; tout son corps frissonne, et la pâleur est sur ses joues.

Les deux héros arrivent haletans, et saisissent leur proie. Lui, les larmes aux yeux : « Sauvez, sauvez mes jours, leur dit-il ; je vous promets une riche rançon. J'ai de l'or, du fer, de l'airain : mon père vous prodiguera tous ses trésors, s'il apprend que je vis captif sous vos lois.

« Rassure-toi, lui dit Ulysse; que la crainte de la mort n'alarme point tes esprits. Allons, parle sans feinte et sans détour, Seul, hors

» de ton camp, où vas-tu au milieu des ombres, quand les autres mortels sommeillent ? Viens-tu arracher aux morts leurs dépouilles ? viens-tu épier nos secrets ? Est-ce Hector qui t'envoie ? est-ce ta propre ardeur qui t'amène en ces lieux ? »

Dolon, toujours pâle et tremblant : « Hector, dit-il, par ses funestes promesses, a séduit mon imprudence. Il m'a promis que j'aurois et le char brillant et les superbes coursiers d'Achille. Abusé par ses sermens, j'allois, à la faveur des ombres, pénétrer dans votre camp ; j'allois reconnoître si vous veilliez encore, ou si, accablés de nos succès, résolus à la fuite, vous aviez cédé au sommeil et à la fatigue.

» Les coursiers et le char d'Achille !..... lui dit Ulysse, avec un amer sourire ; ton cœur aspirait à une noble récompense. Mais ces coursiers, sais-tu qu'ils n'obéissent point à de vulgaires mains ? Sais-tu qu'Achille, le fils d'une Déesse, est le seul qui puisse maîtriser leur ardeur ? Mais Hector, parle avec franchise, en quels lieux l'as-tu laissé ?

» où sont ses armes? où repose son char?
 » Les autres Troyens, dans quel quartier sont
 » leurs sentinelles et leurs tentes? quels sont
 » leurs projets? S'obstinent-ils à fondre sur
 » nos vaisseaux? ou, contens de leur victoire,
 » s'apprêtent-ils à rentrer dans leurs murs?

» — Je te répondrai sans détour et sans
 » feinte : près du tombeau d'Illus, loin du
 » tumulte et du bruit, Hector tient conseil
 » avec les chefs de nos guerriers. Nous n'a-
 » vons point de sentinelles réglées. Autour
 » de ces feux que tu vois allumés, veillent les
 » Troyens, qui ont et leur patrie et les inté-
 » rêts les plus chers à défendre. Tous sont
 » remplis de vigilance et d'ardeur. Nos alliés,
 » sous leurs tentes, goûtent un tranquille re-
 » pos : leurs femmes, leurs enfans, sont loin
 » des dangers, et leur sécurité rejette sur
 » nous seuls l'inquiétude et les soins.

» — Ces alliés reposent-ils au milieu des
 » Troyens? ont-ils des quartiers séparés?

» — Aux bords de la mer campent les Péo-
 » niens, les Cariens, les Léléges, les Pélas-

» giens. Les guerriers de la Lycie, de la
» Phrygie, de la Méonie, de la Mysie, ont
» leurs tentes appuyées aux murs de Thym-
» bré. Mais pourquoi d'inutiles détails? Là,
» sont les Thraces; arrivés depuis peu, ils oc-
» cupent le quartier le plus reculé. C'est à eux
» que vous devez marcher. Rhésus les guide;
» Rhésus, fils d'Éionée : j'ai vu ses gardes,
» ses superbes coursiers, plus blancs que la
» neige, aussi rapides que les vents. Son char
» étincelle d'or et d'argent; son armure, toute
» brillante d'or, éblouit les regards: trop belle
» pour un mortel, cette armure n'est faite que
» pour un Dieu. Allons, conduisez-moi à vos
» vaisseaux, ou laissez-moi enchaîné dans
» ces lieux, jusqu'à ce que votre retour con-
» firme ou démente mes récits. »

Diomède lançant sur lui un sinistre regard:
» Ne te flatte pas, Dolon, que ta franchise te
» dérobe à la mort. Tu es en mon pouvoir;
» tu seras ma victime. Eh! si tu pouvois ra-
» cheter ta vie et ta liberté, quelque jour en-
» core tu reviendrais, ou reconnoître notre
» armée, ou combattre contre nous. Si ce

» bras t'immole, les Grecs n'auront plus rien
» à redouter de ton fer ou de tes perfidies. »

Le malheureux alloit, de ses mains, presser le menton du héros, et implorer sa pitié : mais soudain l'acier homicide s'enfonce dans son col, et tranche les nerfs qui le soutiennent; les mots, à demi-formés, expirent sur ses lèvres, et sa tête roule sur la poussière. Les deux guerriers lui arrachent et son casque, et son arc, et son javelot, et la peau qui le couvre. Ulysse les soulève et les offre à Minerve : « O Déesse ! dit-il, reçois cet homme ; tu seras toujours le premier objet de notre reconnoissance et de nos vœux. Daigne, daigne encore nous guider aux tentes des Thraces, et que les coursiers de leur roi soient notre conquête. » Il dit, et sur un tamarin il dépose ce sanglant trophée : pour le reconnoître, à leur retour, malgré les ombres et l'obscurité, ils forment auprès un amas de branches et de roseaux.

Ils marchent sur la plaine ensanglantée, et, à travers de funestes débris, ils arrivent aux

lieux où sont campés les Thraces. Tous dorment, accablés de lassitude; leurs armes brillantes reposent sur la terre, rangées sur trois rangs. Leurs chevaux sont couchés auprès d'eux. Rhésus dormoit au centre, et non loin de lui ses rapides coursiers étoient attachés à son char.

« Le voilà, dit Ulysse à Diomède; voilà ces
» coursiers que le malheureux Dolon nous a
» vantés. Arme-toi de toute ton audace; il
» nous faut des victimes. Détache les chevaux,
» ou bien frappe, égorge; et moi je ravis cette
» proie. » Il dit : Minerve allume au cœur du
fils de Tydée une ardeur nouvelle. Il frappe
à droite, à gauche; le sang ruisselle sous ses
pas; la mort, autour de lui, exhale de longs
soupirs et de sourds gémissemens. Tel, pen-
dant que le berger sommeille, un lion affamé
s'élance sur un troupeau et s'abreuve de car-
nage; tel, le fils de Tydée moissonne les
Thraces et les dévore. Déjà douze guerriers
ont expiré sous ses coups. Ulysse, derrière
lui, écarte les cadavres, et ménage un libre
sentier. Il craint que les coursiers, encore

neufs dans les combats, ne s'effarouchent en foulant tant de corps entassés. Enfin, Diomède arrive à la tente de Rhésus. Penché sur sa tête, il lui enfonce son fer dans la gorge; et, comme un songe funeste, il apparôit au malheureux monarque, qui sanglote et expire.

Cependant le patient Ulysse saisit les coursiers. Il les tire par les liens dont ils furent attachés; et de son arc, au lieu d'aiguillon, il hâte leur lenteur. Du geste il appelle Diomède; le héros s'arrête, et balance encore s'il ne tentera pas un plus audacieux exploit. Il voudroit, du char de Rhésus, enlever son armure; il voudroit égorger de nouvelles victimes. Mais, tandis qu'il flotte incertain, Minerve est auprès de lui : « Fils de Tydée, lui » dit-elle, songe à ton retour. Plus tard, il » ne te resteroit que la fuite et la honte. Un » autre Dieu, peut-être, en ce moment, ré- » veille les Troyens. » Elle dit; le héros reconnoît la Déesse. Soudain il s'élance sur l'un des coursiers, et tous deux, pressés par l'arc d'Ulysse, ils volent au rivage.

Cependant l'œil d'Apollon a éclairé leurs funestes exploits. Il voit Minerve sur les pas de Diomède; soudain irrité contre elle, il vole au milieu de Troyens; il y réveille un chef des Thraces, un parent de Rhésus, le vaillant Hippocoön. Le guerrier, à son réveil, quand il a vu cette place déserte où furent les coursiers, ces cadavres encore palpitans sur cette scène de carnage, il gémit, il s'écrie, il appelle son compagnon, son ami. A ses cris les Troyens accourent en tumulte : avec un bruit confus, avec de lugubres clameurs ils contemplent ces désastres sanglans, ces horribles ravages que leur ont laissés des mains ennemies. Mais déjà les deux héros sont aux lieux où ils ont immolé l'infortuné Dolon. Ulysse s'arrête, Diomède s'élance à terre, et remet au fils de Laërte le sanglant trophée. Il remonte, et les coursiers, à sa voix, volent vers les vaisseaux.

Le bruit a frappé l'oreille de Nestor :
« Amis, s'écrie-t-il, seroit-ce une illusion ?
» Oui, ce sont des coursiers que j'entends.
» Dieux ! si c'étoit Ulysse et Diomède !..... Si

» tous deux ils nous ramenoient des chevaux
» conquis sur l'ennemi!..... Ah ! je tremble
» plutôt que les héros de la Grèce n'aient
» succombé sous les efforts des Troyens. » Il
parle encore, et les deux guerriers s'offrent
à ses regards. A leur aspect la joie est dans
tous les cœurs; on les félicite, on les em-
brasse.

» O la gloire et l'appui de ma patrie ! sage
» Ulysse, s'écrie Nestor ; dis-moi , ces cour-
» siers les avez-vous pris dans le camp des
» Phrygiens ? un Dieu vous les a-t-il donnés ?
» Quelle beauté ! quel éclat ! Des rayons du
» jour ils égalent la splendeur. Toujours dans
» les combats je me mêle aux bataillons en-
» nemis. Tout vieux que je suis , je ne languis
» point inutile sous ma tente. Mais jamais
» encore mes yeux n'ont rencontré des cour-
» siers si brillans ; jamais l'imagination ne
» m'en peignit d'aussi beaux. Un Dieu , sans
» doute , les a mis en votre pouvoir ; tous
» deux vous êtes chers à Jupiter ; Minerve
» vous aime et vous protège tous deux.

» O fils de Nélée ! ô sage que la Grèce

» révère ! lui répond le roi d'Ithaque ; les
» Dieux, sans peine, auroient pu nous livrer
» des chevaux encore plus superbes ; rien ne
» coûte à leur puissance suprême. Ceux que
» tu vois sont naguère arrivés de la Thrace.
» Diomède a égorgé leur maître, et douze de
» ses plus vaillans guerriers autour de lui. Non
» loin de nos vaisseaux, nous avons immolé
» une autre victime, un espion d'Hector et
» des Troyens. » Il dit, et d'un air de triom-
phe il fait franchir aux coursiers le fossé. Les
Grecs, avec des cris d'allégresse, se pressent
sur ses pas. Ils marchent à la tente de Diomède.
Là, les chevaux thraces vont reposer avec
ceux du héros, et se nourrir des dons de la
blonde Cérès. Les armes de Dolon sont desti-
nées à orner la poupe du vaisseau d'Ulysse.
Lui-même il y attache ce trophée, en atten-
dant qu'il puisse offrir un sacrifice à Minerve.

Dégouttans de sueur et couverts de pous-
sière, les deux guerriers se plongent dans la
mer, et y reprennent leurs forces et leur
vigueur ; de là, dans des bassins de marbre,
ils se baignent dans une onde plus pure, et

•

CHANT DIXIÈME. 313

l'huile rend à leurs membres leur fraîcheur
et leur souplesse. Enfin, assis à table, ils puisent, dans une urne, le vin à pleine coupe, et offrent des libations à la Déesse qui a protégé leur audace.

FIN DU DIXIÈME CHANT.

CHANT ONZIÈME.

Des bras du beau Titon, l'Aurore s'élançoit dans le ciel pour porter la lumière aux mortels et aux Dieux. Jupiter précipite, sur la flotte des Grecs, la Discorde funeste, portant dans ses mains le spectre de la guerre. Elle s'arrête au vaisseau d'Ulysse. De là, sa voix tonnante retentira jusqu'aux tentes d'Ajaj et d'Achille, qui, tous deux fiers de leur courage et de leur force, ont occupé les postes les plus lointains et les plus périlleux. L'horrible Déesse pousse un cri affreux, épouvantable, et jette dans tous les cœurs la rage des combats. Tous oublient leur patrie, jadis l'objet de leurs regrets, et ne connoissent plus que la guerre et les alarmes.

Atride, d'une voix tonnante, ordonne que les Grecs s'arment, et lui-même il ceint l'ho-

micide appareil. Autour de ses jambes se replie un mobile rempart, qu'y fixent des agrafes d'argent. Sur son sein brille la superbe cuirasse que jadis lui donna Cyniras, pour gage de l'hospitalité qui devoit les unir. Les cent bouches de la Renommée avoient, jusque dans Cypre, porté aux oreilles de Cyniras, et les injures de la Grèce, et les projets que méditoit sa vengeance. Par ce noble présent, il voulut acheter l'amitié du héros qui alloit commander à tant de guerriers. Deux lames d'or, dix d'acier rembruni, vingt d'étain, y brillent distribuées sur des lignes parallèles. Trois dragons d'acier y dressent leurs têtes menaçantes. Leurs corps tortueux offrent les couleurs de l'iris, de ce signe que, pour instruire les mortels, Jupiter a fixé sur la voûte azurée.

A son côté une superbe épée balance suspendue; la poignée en est d'or; autour est un fourreau d'argent, que des liens d'or attachent au baudrier. Un immense bouclier le couvre de son orbe étincelant; dix cercles d'airain en forment le contour. Sur la surface s'élève

vent vingt bossettes d'étain, auxquelles s'entremêlent des bossettes d'acier. Au milieu est la Gorgone, pâle, échevelée, et lançant d'homicides regards; autour règne la Fuite et la Terreur. Une lame d'argent attache le bouclier à l'épaule du héros; sur cette lame rampe un dragon d'acier, qui d'un seul corps élance une triple tête. Sur son front est un casque menaçant; quatre aigrettes le couronnent; au-dessus flotte un formidable panache; deux javelots sont dans sa main. De l'acier dont ils sont armés, jaillissent des éclairs qui montent jusqu'aux cieux. Du sein des airs, Minerve et Junon sourient au roi de Mycène, et font retentir, autour de lui, de formidables sons.

Les chars volent; mais, dociles aux mains qui les guident, les coursiers, au bord du fossé, s'arrêtent en ordre rangés. Couverte de fer, l'infanterie vole sur leurs pas, et va se former devant eux. Pour la soutenir, la cavalerie se déploie derrière elle. De guerrières clameurs épouvantent les airs, et vont retentir aux portes de l'Aurore. Jupiter donne le signal

du carnage; il fait gronder sa foudre, et du sein des nues fait pleuvoir une sanglante rosée, sinistre présage, qui annonce à plus d'un héros la défaite et la mort.

Sur le dos de la plaine, les Troyens, avec, une ardeur égale, se rangent en bataille. Le grand Hector, le sage Polydamas, Énée, le dieu des Troyens, trois fils d'Anténor, Polybe, le divin Agénor, le jeune Acamas, un héros semblable aux immortels, dirigent leurs mouvemens, et réchauffent leur audace. Couvert de son vaste bouclier, Hector tantôt vole aux premiers rangs, tantôt va presser les derniers bataillons. De ses armes jaillissent des éclairs, avant-coureurs du trépas. Telle une funeste comète quelquefois étincelle au milieu des nues, quelquefois se cache derrière elles.

Les deux armées s'ébranlent; telles, dans une plaine féconde, deux bandes de moissonneurs s'avancent l'une à l'autre opposées. Les épis disparaissent devant eux, et les trésors de Cérès tombent entassés sur les sillons. Tels et les Troyens et les Grecs s'élancent dans la

plaine; la mort vole sur leurs pas; aucun ne songe à une fuite honteuse. Acharnés les uns sur les autres, tels que des loups en furie, ils se heurtent, se pressent et s'égorgent.

Du sein des airs, la Discorde jouit de son ouvrage et sourit à leurs fureurs. Seule, de tous les immortels, la Discorde est présente à ces sanglans exploits. Tranquilles, au sein de l'Olympe, loin de cette funeste arène, les autres Dieux reposent dans leur secrets asiles; mais tous accusent Jupiter et ses injustes décrets, qui promettent la victoire aux Troyens. Sourd à leurs murmures, assis loin d'eux, sur le trône de sa gloire, l'arbitre du monde contemple et les murs d'Ilion, et la flotte des Grecs. Les armes étincelantes, les exploits des vainqueurs, les malheurs des vaincus arrêtent ses immortels regards.

L'aurore a vu des deux côtés voler la mort, et les guerriers tomber; le soleil, de ses rayons naissans, éclaire encore un combat douteux; mais à l'heure où, haletant et fatigué, le bûcheron sent, de ses mains, échapper sa cognée, où, pour réparer ses forces, il

apprête, au fond des bois, son rustique repas, les Grecs raniment leur audace, et par un vigoureux effort, ils enfoncent les phalanges troyennes.

Agamémnon s'élance le premier au milieu des ennemis. Bianor, à la tête de ses guerriers, expire sous ses coups. A côté de lui tombe Oïlée, dont la main dirigeoit ses coursiers. Pour venger Bianor, Oïlée avoit abandonné son char, et venoit affronter le monarque. Soudain le fer, en dépit de son casque, l'atteint au front, s'enfonce dans le crâne, et le renverse écumant de fureur et de rage. Le vainqueur leur arrache, à tous deux, leur superbe dépouille, et les laisse étendus sur la poussière.

Deux fils de Priam, Isus et Antiphus, s'offrent à lui, montés sur un même char; Isus, fruit infortuné de l'Amour, tenoit les rênes. Antiphus, enfant de l'Hymen, lançoit des javelots. Jadis Achille, au sommet de l'Ida, les avoit pris tous deux, au milieu des troupeaux confiés à leur garde, et d'un

osier flexible avoit serré leurs tendres mains. Une riche rançon les avoit depuis arrachés à ses fers. Atride, d'un javelot, perce Isus au sein; de son épée il atteint Antiphus à l'oreille, et l'abat à ses pieds. Soudain il fond sur ses victimes; il les dépouille, aux regards des Troyens, et reconnoît les captifs d'Achille. Tel un lion va dans l'asile de la biche lui ravir ses tendres faons et les dévore à ses yeux : leurs os crient sous sa dent meurtrière; leurs membres, déchirés, palpitent dans ses flancs. Inutile témoin de sa perte, la mère n'a pu les défendre; tremblante, éperdue, elle vole au fond des bois, et, dégouttante de sueur, elle se dérobe au monstre qui la poursuit. Ainsi les Troyens ont vu périr les fils de leur roi. Leur douleur, impuissante, ne les a point sauvés du trépas. Accablés sous les efforts des Grecs, ils fuient eux-mêmes, en proie à la crainte et à la terreur.

Atride fond encore sur Pisandre et sur Hippoloque, fils tous deux de cet Antimaque qui, vendu à Pâris, et corrompu par son or,

empêcha jadis qu'Hélène ne fût rendue à Ménélas. Tous deux ils étoient montés sur le même char, tous deux ils tentoient d'arrêter leurs coursiers. A la vue du héros, les rênes étoient échappées de leurs foibles mains, et ils trembloient de frayeur. Tel qu'un lion, Atride fond sur sa double proie. Les deux frères tombent à genoux : « Épargne, épargne nos jours, ô fils d'Atrée ! Consens à recevoir notre rançon. L'or, le fer, l'airain, sont entassés dans le palais d'Antimaque notre père ; tous ses trésors sont à toi, s'il apprend que nous vivons captifs sous tes lois. »

Ainsi, par leurs cris, par leurs larmes, ils tentent de fléchir le monarque ; mais d'une voix impitoyable il repousse leurs prières : « Vous les fils d'Antimaque, dit-il ; de ce barbare, qui jadis, quand Ménélas avec Ulysse vinrent redemander Hélène, vouloit qu'on leur donnât la mort !.... Ah ! vous allez payer le crime de votre père. » A ces mots, il enfonce le fer dans le sein de Pisandre, et l'arrache de son char. Il tombe ren-

versé sur la poussière ; Hippoloque s'élance après lui ; de son épée Atride lui coupe les mains, il lui coupe la tête, et jette le tronc sanglant au milieu de ses guerriers.

Le vainqueur vole aux lieux où le combat est plus cruel, et la mêlée plus terrible. Les siens y volent avec lui. Les Troyens plient, les bataillons fondent sur les bataillons et les renversent ; les chars se précipitent sur les chars. La plaine gémit sous les pas des coursiers ; de leurs pieds ils frappent les victimes expirantes, et les déchirent ; des tourbillons de poussière s'élèvent jusqu'aux cieux.

Le fils d'Atrée va toujours semant le carnage, et réchauffant l'ardeur de ses guerriers. Tel, au sein d'une forêt s'étend un feu qui la dévore. Poussée par les vents, la flamme roule à flots précipités, les arbres tombent entassés, et de leurs débris nourrissent encore l'incendie. Tels, sous les coups d'Atride tombent les Troyens fugitifs, éperdus. Les têtes les plus superbes roulent sur la poussière, les coursiers abandonnés errent sur cette plaine san-

glante, et redemandent leurs maîtres. Mais hélas ! couchés sur la terre, objets d'horreur pour leurs tristes épouses, leurs cadavres ne seront plus que la proie des vautours.

Jupiter arrache le fils de Priam à ce théâtre affreux, où volent le fer, le carnage et la mort. Atride vole sur ses pas, et entraîne avec lui ses guerriers. Déjà, dans leur fuite, les Troyens ont laissé derrière eux le tombeau d'Illus ; déjà, impatiens de rentrer dans leurs murs, ils ont franchi la colline que le figuier sauvage couvre de ses rameaux. L'œil en feu, la menace à la bouche, Agamemnon les poursuit encore : il baigne encore dans leur sang ses mains ensanglantées.

Enfin ils arrivent à la porte de Scée. Là, ils s'arrêtent ; là, ils attendent que leurs compagnons, épars, se rallient avec eux. Une foule de guerriers fuient toujours éperdus dans la plaine ; Atride est sur leurs traces, et frappe les plus paresseux. Tel, dans l'ombre de la nuit, à l'aspect du lion qui les menace, un troupeau de bœufs erre dispersé. Tous

croient déjà sentir sa dent meurtrière. Le monstre en saisit un, déchire ses membres palpitans, dévore ses entrailles, et s'enivre de carnage. Telle est d'Agamemnon la fureur et l'audace. Que de victimes il frappe encore ! que de héros il précipite de leurs chars ! Devant lui, autour de lui, son fer moissonne tout ce qui s'offre à ses coups.

Déjà le vainqueur est sous les murs d'Ilion et menace ces orgueilleux remparts. Mais soudain Jupiter descend du haut des cieux, et s'assied au sommet du mont Ida. L'éclair est dans sa main : « Va, dit-il à Iris, va porter à » Hector les ordres du Dieu qui le protège. » Tant qu'Atride, à la tête de ses Grecs, sè- » mera le carnage et la mort, qu'il recule ; » que, loin des dangers, il commande aux » Troyens et réchauffe leur ardeur. Mais dès » que, blessé d'une flèche, ou percé d'un ja- » velot, le monarque fuira sur ses coursiers, » je ranimerai son courage, je lui rendrai la » victoire. Les Grecs plieront devant lui, ses » mains les égorgeront au milieu de leurs » vaisseaux ; jusqu'à ce que le soleil s'éteigne

» dans l'océan, et que la nuit ait répandu
» ses ombres. »

Il dit; soudain, sur les ailes des vents, la
Déesse vole aux remparts d'Ilion. Elle trouve
le fils de Priam, le généreux Hector, debout
sur son char, au milieu des guerriers. Elle
s'approche : « Écoute, Hector, lui dit-elle,
» écoute l'interprète du maître des Dieux.
» Tant qu'à la tête de ses Grecs, Atride sè-
» mera le carnage et la mort, recule : va loin
» des dangers commander aux Troyens et ré-
» chauffer leur ardeur.

» Mais dès que blessé d'une flèche, ou percé
» d'un javelot, le monarque fuira sur ses
» coursiers, Jupiter ranimera ton courage,
» et te rendra la victoire; les Grecs plieront
» devant toi : tu iras les égorger au milieu de
» leurs vaisseaux, jusqu'à ce que le soleil
» s'éteigne dans l'océan, et que la nuit ait
» répandu ses ombres. »

Elle dit, et s'envole : Hector s'élance de
son char. Deux javelots à la main, il court

dans tous les rangs enflammer l'ardeur de ses guerriers et les rappeler aux combats. Les Troyens reviennent affronter leurs vainqueurs : les Grecs serrent leurs bataillons, et, pour soutenir le choc, réunissent tous leurs efforts. Des deux côtés respirent la fureur et la menace. Atride, le premier, s'élance au milieu des ennemis; il brûle de frapper le premier.

O filles des cieux ! ô chastes immortelles ! dites qui des Troyens ou de leurs alliés osa le braver et le combattre ! Un fils d'Anténor, le jeune, le vaillant Iphidamas. La Thrace l'avoit vu croître dans son sein ; le père de la belle Théano Cissée, son aïeul, y éleva son enfance. A peine un léger duvet couvroit ses joues, le monarque, pour le fixer à sa cour, unit à sa destinée la destinée de sa fille. Mais les Grecs menacent Ilion. Soudain le héros s'arrache des bras de sa jeune épouse ; avec douze vaisseaux il aborde à Percope, y laisse sa flotte, et vole au secours de sa patrie.

Tel est le rival qui ose défier le monarque de la Grèce. Déjà ils sont en présence. Atride

lance le premier; mais son fer s'égare, et trompe sa fureur. Iphidamas lui porte son coup au-dessous de la cuirasse, et l'appuie de toute sa force; mais il ne peut percer le baudrier, et, semblable au plomb, la pointe s'arrête émoussée sur l'argent qui le couvre. Tel qu'un lion en furie, Atride saisit l'arme meurtrière, l'arrache des mains de son ennemi, et dans la gorge lui plonge son épée. Iphidamas tombe immobile, et s'endort d'un sommeil éternel. Victime infortunée de son amour pour sa patrie, il périt loin d'une épouse qu'il adore, qu'il a comblée de présents, et qui n'a point encore payé sa tendresse. Il lui avoit donné cent bœufs; il lui avoit promis mille chèvres et mille agneaux, qui bondissoient encore dans ses pâturages. Agamemnon lui arrache son armure, et reporte, au milieu des Grecs, ce superbe trophée.

L'aîné des fils d'Anténor, Coon, a vu tomber son frère. Un nuage de douleur s'épaissit sur ses yeux. Soudain il se glisse à côté d'Atride, lui enfonce son fer dans le bras, et le traverse tout entier. Le monarque frémit;

mais il brûle encore de combattre et de se venger ; le sensible Coon veut sauver les restes de son malheureux frère ; il le couvre de son bouclier ; il appelle à son secours les héros d'Ilion. Atride fond sur lui, le perce de sa lance, et lui arrache la vie. Il tombe étendu sur Iphidamas, et le vainqueur lui coupe la tête. Ainsi deux fils d'Anténor expirent sous ses coups, et leurs ombres descendent réunies au séjour du trépas.

Tant que le sang coule encore chaud de sa blessure, Atride sème toujours, au milieu des Troyens, le carnage et la mort. Sa lance, son épée, les pierres, tout sert d'instrument à sa rage. Mais le sang s'arrête, la plaie s'aigrit ; la douleur et ses pointes aiguës entrent dans son sein. Tels, et moins cruels encore, sont les traits dont les filles de Junon, les tristes Illythies déchirent les flancs d'une jeune beauté qui, pour la première fois, devient mère.

En proie au mal qui le dévore, Atride monte sur son char, et ordonne à Eurymédon de le remener à sa tente. D'une voix que la

fureur anime, il enflamme encore ses guerriers : « O vengeurs de la Grèce, défendez » nos vaisseaux ! repoussez loin du camp un » funeste incendie ; Jupiter ravit à votre roi » la gloire de combattre et de vaincre. » Il dit ; le fidèle Eurymédon presse les flancs de ses coursiers ; ils volent, et, blanchis d'écume, couverts de sueur et de poussière, ils emportent leur maître blessé loin de cette sanglante arène.

Hector a vu fuir Agamemnon ; soudain il vient ranimer ses guerriers : « Troyens, » daniens, s'écrie-t-il ; et vous enfans de la » Lycie, soyez encore les héros d'Ilion ; rap- » pelez votre ardeur guerrière. Leur général » fuit ; Jupiter me donne la victoire. Allons, » précipitez sur l'ennemi vos rapides cour- » siers ; venez partager mon triomphe. »

Il dit, et le feu qui l'embrase échauffe tous les cœurs. Tels, excités par la voix du chasseur, les chiens s'élancent sur un sanglier farouche, ou sur un lion, la terreur des forêts. Tels, aux cris d'Hector, les Troyens fondent

sur les Grecs. Lui-même il guide leur audace.
Sur son front brille l'orgueil de la victoire.
Soudain il tombe sur les phalanges ennemies.
Telle, du sein des nues, la tempête s'élance,
et va troubler la mer jusqu'au fond de ses
abîmes.

Dans ce moment, marqué pour la gloire
d'Hector, quelles victimes immola sa ven-
geance ! Assée, Autonöus, Opitès, Dolops,
Opheltius, Agélas, Ésymnus, Orus, Hippo-
nöus, l'espoir et l'orgueil de la Grèce, sont
étendus sur la poussière : une foule inconnue
y périt avec eux. Tels, quand le fougueux
aquilon disperse les nues que rassemblèrent
les autans, les flos roulent entassés sur les
flots, et des montagnes d'écume blanchissent
la surface des mers. Tels, sous le fer d'Hector,
les Grecs tombent amoncelés.

Déjà il n'est plus d'espoir : déjà la Grèce
entière va cacher, au milieu de la flotte, ses
débris et sa honte. Mais soudain Ulysse appelle
Diomède, et rallume le feu de son audace :
« O fils de Tydée ! quelle indigne frayeur a

» glacé nos courages ! Viens, viens combattre
 » avec moi. Dieux ! quel opprobre pour nous ;
 » si Hector, à nos yeux, s'emparoit de nos
 » vaisseaux ! — Oui, je combattrai, je parta-
 » gerai tes dangers. Mais que serviront nos
 » efforts impuissans ! Jupiter, irrité contre
 » nous, veut donner aux Troyens la vic-
 » toire. »

Il dit, et d'un javelot il frappe Tymbrée sur son char, et l'abat expirant à ses pieds. Molion, qui guidoit ses coursiers, tombe immolé par Ulysse à côté de son maître. Les deux vainqueurs se jettent au milieu des Troyens, et y sème le carnage. Tels, deux sangliers qu'anime la vengeance, fondent sur les chiens qui les poursuivoient, et les déchirent à leur tour.

Échappés à la fureur d'Hector, les Grecs respirent, et l'espoir renaît dans leurs cœurs. Deux héros, deux fils de Mérops, tombent renversés de leurs chars. Mérops étoit, de tous les devins, le devin le plus fameux. Il avoit défendu à ses fils d'aller à cette fatale

guerre ; mais ils dédaignèrent ses lois, et leur destinée les y entraîna malgré lui. Diomède leur arrache à tous deux et la vie et leurs dépouilles. Hippodamas et Hypérochus expirent sous le fer d'Ulysse.

Du sommet de l'Ida, Jupiter contemple cette scène de carnage ; dans sa main flotte incertaine la balance des combats. D'un trait lancé par Diomède, un fils de Péon, le vaillant Agastrophus, a la cuisse percée ; et roule sur la poussière ; ses chevaux ne le sauveront point du trépas. Son écuyer les gardoit loin de cette funeste arène. A pied, au milieu de la mêlée, Agastrophus donnoit la mort, quand la mort vint le frapper à son tour. Hector l'a vu tomber : soudain il accourt furieux, menaçant, et les phalanges troyennes se précipitent sur ses pas. Diomède frémit à son aspect :
« L'orage gronde sur nous, dit-il à Ulysse.
» Hector vient nous accabler. Allons, soutenons son choc, et bravons sa fureur. »

Il dit ; déjà son javelot siffle dans les airs, et, fidèle à l'œil qui le guide, il va frapper le

casque du Troyen. Mais le casque, présent d'Apollon, résiste à ses efforts, et le fer impuissant rebondit sur l'airain qui le couvre. Hector chancelle; il se jette dans la foule, tombe sur ses genoux, et de la main il s'appuie contre la terre. Un noir bandeau s'épaissit sur ses yeux. Diomède s'élance pour reprendre son javelot, qui, loin de lui, s'est enfoncé dans la plaine. Mais déjà Hector respire; il remonte sur son char, le pousse au milieu des Troyens, et se dérobe au trépas.

Le fer à la main, Diomède le poursuit :
 « Malheureux, lui crie-t-il, tu échappes à la
 » mort. Elle étoit sur ta tête; Apollon lui
 » arrache sa proie. Va, il t'a bien payé les
 » vœux que tu lui adresses quand tu viens
 » affronter les combats. Ah! si je te rencontre
 » encore, si quelque Dieu me seconde à mon
 » tour, j'aurai bientôt ressaisi ma victime.
 » Fuis; moi, je cours immoler tes guerriers. »
 Il dit, et arrache au fils de Péon ses armes
 et ses dépouilles.

Appuyé contre la colonne antique qui s'élève sur le tombeau d'Ilus, l'époux d'Hé-

lène, le beau Pâris, l'arc à la main, menaçoit Diomède. Tandis que le héros, courbé sur sa proie, lui ravit et sa cuirasse, et son casque, et son bouclier, la corde frémit, le trait vole, lui perce le pied droit, et l'attache à la terre.

Pâris triomphe, et, s'élançant de l'asile où il est caché : « Tu saignes, s'écrie-t-il; mon » trait ne s'est point égaré dans les airs. Ah! » que ne s'est-il enfoncé dans ton sein! que » ne t'a-t-il arraché la vie! Les Troyens, qui » tremblent, qui fuient devant toi, comme » de vils troupeaux à l'aspect d'un lion, » retrouveroient enfin leur courage et leur » audace. »

Diomède, toujours intrépide : « Insolent » archer, vil séducteur, lui dit-il, si tu osois » te mesurer avec moi, ni ton arc, ni tes » flèches ne te sauveroient du trépas! Tu » m'as effleuré le pied, et tu triomphes! Va, » ce n'est que la piqure d'une femme ou d'un » enfant. La flèche du lâche est sans pointe et » sans vigueur.

» Mes traits.... Ah! puisses-tu en sentir la
 » plus légère atteinte! De ces traits, le moins
 » d'un coup est la mort. Dès qu'ils le touchent,
 » un malheureux expire. Son épouse pleure
 » abandonnée; ses enfans gémissent, orphelins;
 » son sang rougit la terre, son cadavre
 » infecte les airs; objet d'horreur pour les
 » femmes, il n'est plus entouré que de corbeaux
 » et de vautours. »

Il dit; Ulysse approche, et de son corps lui fait un rempart. Penché derrière lui, Diomède retire le fer de sa blessure. La douleur le déchire : il remonte sur son char, et ses coursiers revolent à sa tente. Ulysse reste seul sur la plaine sanglante. En proie à la terreur, tous les Grecs l'ont abandonné. Il soupire, et se dit à lui-même : « Dieux! que
 » vais-je devenir! Si le nombre m'épouvante,
 » si je fuis, quelle honte! quelle infamie!
 » Mais seul contre Troie tout entière!....
 » Jupiter a dispersé tous nos guerriers.....
 » Qu'importe! le lâche fuit. Le héros ne sait
 » que combattre, triompher, ou mourir. »

Tandis qu'il roule ces funestes pensées, les

Troyens s'avancent, se pressent autour de lui, et dans un cercle épais renferment un ennemi qui va leur être encore fatal. Tels, autour d'un sanglier, se précipitent des chasseurs et des chiens. Le monstre s'élance, l'œil en feu, le poil hérissé; il aiguise ses bruyantes défenses; les chasseurs et les chiens le redoutent, mais le bravent encore.

Le fer à la main, Ulysse fond sur Diopitès, et lui perce l'épaule. Il immole Ennomus et Thoon : d'un javelot il atteint Chersidamas, qui de son char se précipite sur lui. L'infortuné guerrier tombe, et mord la poussière. Le vainqueur laisse ces victimes palpitantes, et de sa pique il frappe Charops, un fils d'Hippasus, et frère du généreux Socus. Socus accourt pour le défendre et le venger : « Ulysse, s'écrie-t-il, grand artisan de stratagèmes, héros terrible dans les combats, ou tu triomphe-
ras aujourd'hui des deux fils d'Hippasus, ou tu périras sous mes coups. » Il dit, et il enfonce sa pique dans le bouclier du monarque : déjà le fer a pénétré la cuirasse; déjà il a déchiré le flanc; mais soudain Minerve

l'arrête, et ne permet pas qu'il entame les entrailles. Ulysse sent que la plaie n'est pas mortelle. Il recule : « Ah malheureux ! dit-il, tu » mourras : le coup dont tu m'as frappé sauve » les Troyens ; mais la Parque aujourd'hui va » terminer ta vie ; immolé de ma main, tu » donneras à l'Enfer une nouvelle victime, » à Ulysse un nouveau triomphe. »

Socus fuit ; mais le fer du héros s'enfonce entre ses épaules, et ressort sanglant par la poitrine. Il tombe, et la terre gémit sous son poids : « O Socus, ô fils du vaillant Hippiasus ! » s'écrie le vainqueur, la mort est dans ton » sein ; tu n'as pu m'échapper. Malheureux ! » la main de tes parens ne fermera point ta » paupière : un noir essaim de vautours va » couvrir et dévorer ton cadavre. Moi, quand » mes jours seront finis, les Grecs rendront » à ma cendre les honneurs du tombeau. »

Il dit, et arrache de son sein le javelot de Socus. Le sang jaillit, et la douleur le déchire. A la vue du sang d'Ulysse, les Troyens se raniment, et tous viennent fondre sur lui. Le héros recule, et appelle ses compagnons.

Trois fois il pousse un cri ; trois fois Ménélas entend son cri : « Cher Ajax, dit-il au fils de » Télamon, la voix d'Ulysse a frappé mon » oreille. On diroit, à ses cris, qu'enfermé » seul au milieu des Troyens, il soit prêt à » succomber sous leurs efforts. Allons où » l'honneur nous appelle ; allons le secourir. » Tout vaillant qu'il est, je tremble qu'aban- » donné, sans secours, il ne périsse sous les » coups de l'ennemi. Dieux ! quels regrets il » laisseroit à la Grèce ! »

A ces mots il se précipite, et avec lui le redoutable Ajax. Ils voient Ulysse, et autour de lui les Troyens acharnés. Tel, percé d'une flèche, un cerf, tant qu'un reste de force l'âme encore, tente de se dérober par la fuite au chasseur qui l'a blessé ; mais bientôt sa vigueur l'abandonne ; des loups affamés l'entourent au fond des bois, et le déchirent. Mais un hasard heureux amène un lion terrible : les loups se dispersent, et laissent au roi des forêts la victoire et leur proie.

Ainsi s'étoit attachée sur Ulysse une foule de Troyens : le héros s'élançant sur eux, les

repoussoit encore de sa pique. Mais Ajax arrive couvert de son bouclier comme d'une tour, et les ennemis fuient dispersés. Ménélas prenant Ulysse par la main, le retire de ce champ funeste, en attendant son char qui va le remener à sa tente.

Ajax fond sur les Troyens ; il immole Doryclus , fruit malheureux des amours de Priam ; il blesse Lysandre ; il blesse et Pyrase et Pylarte. Tel , enflé par les orages , un torrent se précipite du haut des montagnes , entraîne les sapins et les chênes , et porte à la mer les débris de la terre. Tel Ajax porte la terreur dans la plaine , renverse les hommes , renverse les chevaux , et s'enivre de carnage.

Hector n'est point encore instruit de ses exploits. Il combattoit à la gauche , aux rives du Scamandre : là combattoient le grand Nestor et le vaillant Idoménée ; là tomboient en foule les guerriers , et grondoit une horrible tempête. Hector s'y signale par les coups les plus hardis ; son char renverse les phalanges ennemies , et son fer les dévore. Les Grecs

n'ont point encore reculé devant lui. Mais Pâris, d'une flèche armée de trois pointes, atteint Machaon à l'épaule. Soudain tout s'ébranle; les Grecs tremblent que les Troyens ne leur ravissent ce héros et la victoire.

« O Nestor! ô l'honneur de la Grèce! s'écrie Idoménée, va, monte sur ton char; que Machaon y monte avec toi; dirige tes coursiers vers nos vaisseaux. Un homme qui, comme lui, sait retirer le fer d'une plaie, et par d'heureux secrets guérir les blessures, vaut lui seul mille guerriers.» Il dit; soudain Nestor monte sur son char, et avec lui le fils d'Esculape. Du fouet il presse ses coursiers; ils volent, et bientôt le rendront à ses vaisseaux.

Du char où il est assis près d'Hector, Céphirion a vu les Troyens ployer sous Ajax : « O mon frère! s'écrie-t-il, tandis qu'ici les Grecs fuient devant toi, les Troyens, au centre, sont dans un désordre affreux : les guerriers et les chars, tout se confond et se trouble devant le fils de Télamon. Je le reconnois à son immense bouclier. Allons, marchons

» aux lieux où la mêlée est plus terrible, où
» le carnage est plus affreux, où nous ap-
» pellent ces effroyables cris. »

Il dit, et du fouet il anime ses coursiers; ils se précipitent sur des monceaux de cadavres et d'armes brisées; le sang jaillit sous les roues, l'essieu en est couvert, les chevaux s'y baignent, et, jusque sur le char, les guerriers en sont inondés. Hector brûle d'enfoncer les ennemis et de rompre leurs phalanges; il lance et des traits et des pierres : avec la pique, avec l'épée, il porte dans leurs rangs l'épouvante et le trouble; mais il évite toujours les lieux où combat le fils de Télamon.

Cependant Jupiter a versé la crainte au cœur d'Ajax. Il s'arrête étonné, rejette son bouclier sur ses épaules, promène autour de lui des regards inquiets, recule enfin, mais souvent se retourne, et ne se meut qu'à pas tardifs.

Tel un lion affamé assiégeoit une bergerie; mais les pasteurs et les chiens ont veillé toute

la nuit pour la défendre. Souvent il s'est élancé pour saisir sa proie; toujours et les traits et les torches lancés par des mains vigoureuses ont arrêté son audace; enfin, aux premiers rayons du jour, il se retire confus et dévoré de faim et de rage.

Tel reculoit Ajax, le regret dans le cœur, et tremblant pour la flotte des Grecs. Les Troyens et leurs alliés le suivent, faisant pleuvoir sur lui une grêle de traits. Tantôt il revient sur eux, renouvelle le combat, et arrête leurs phalanges; tantôt il cède encore : mais toujours au milieu de ses Grecs, dont il retarde la fuite, et des ennemis qu'il étonne, il soutient son caractère et son audace.

Tel cet animal utile, qu'outragent nos dédains, a pénétré dans un champ dont, en vain, des enfans lui défendoient les approches; une grêle de coups pleut sur son dos, des bâtons noueux résonnent sur ses flancs. Lui, tranquille au milieu de l'orage, il dévore les épis; enfin, rassasié, il cède à la troupe impuissante qui le poursuit. Tel s'éloignoit Ajax;

les traits qu'on lui lance expirent sur son bouclier, ou, loin de la victime qu'ils brûlent de frapper, ils vont, en frémissant, s'enfoncer dans la terre.

Eurypile a vu le héros pressé par les ennemis. Il court à lui, et lance un trait. Apisaon, un chef des Troyens, en reçoit une mortelle atteinte dans le flanc, et tombe expirant sur la poussière. Eurypile s'élance sur lui, et lui arrache son armure. Pâris l'a vu dépouiller sa victime; il bande son arc, et de sa flèche il l'atteint à la cuisse : le bois se brise, et le fer reste enfoncé dans la blessure. Pour se dérober au trépas, Eurypile se traîne au milieu des Grecs, et appelle des défenseurs au fils de Télamon.

» O mes amis ! ô soutiens de la Grèce ! arrêtez, revenez sur vos pas ; sauvez les jours
 » d'Ajax. L'ennemi l'accablé de ses traits, et
 » je tremble qu'il ne puisse échapper à cette
 » funeste guerre. Accourez, et réunissez-vous
 » tous autour d'Ajax. » Aux cris d'Eurypile, les Grecs se rallient, et la lance en arrêt, serres

sous leurs boucliers, ils présentent aux Troyens une barrière de fer. Ajax arrive jusqu'à eux, s'arrête, se retourne, et rallume le feu du combat.

Cependant les coursiers de Nestor voloient couverts de sueur et de poussière, et reportoient aux vaisseaux Machaon et leur maître. Debout sur sa poupe, Achille contemploit, et les travaux des Grecs, et cette déplorable fuite. Il reconnoît le roi de Pylos, et soudain il appelle son fidèle Patrocle. Du fond de sa tente le guerrier sort à sa voix. Malheureux ! ce premier pas le conduit à sa mort. « Achille, » lui dit-il, pourquoi m'appelles-tu ? qu'exiges-tu de mon zèle ?

» O fils de Ménétiüs ! lui répond Achille ;
» ô de mes amis le plus cher à mon cœur !
» enfin les Grecs vont tomber à mes genoux :
» la nécessité les presse, et ils n'ont plus d'asile que moi. Va, Patrocle, va demander
» à Nestor quel est ce guerrier qu'il ramène
» blessé. Par derrière, il ressemble à Machaon, au fils d'Esculape. Je n'ai pu le voir

» en face; les coursiers avec trop de vitesse
» l'ont dérobé à ma vue. » Il dit; Patrocle
obéit, et laisse bientôt derrière lui les tentes
et les vaisseaux des Thessaliens.

Déjà Nestor et Machaon sont descendus de leur char. Eurymédon dételle les coursiers du vieux Monarque. Les deux héros, au bord de la mer, reçoivent l'haleine rafraîchissante des vents, et sèchent la sueur dont leurs vêtemens sont pénétrés. De là, ils vont se reposer dans la tente. La fille d'Arsinoüs, que dans Ténédos, conquise par Achille, les Grecs donnèrent à Nestor pour honorer sa prudence, la blonde Hécamède leur apprête un breuvage.

Devant eux elle dresse une table d'un bois précieux, que soutiennent des pieds d'ébène. Sur cette table elle sert dans un bassin d'airain du miel, des légumes, et les dons de Cérès; et auprès, une coupe d'or d'un travail précieux, que le vieillard apporta de Pylos. Elle repose sur un pied d'or; quatre anses sont autour, et sur chaque anse deux tourterelles d'or s'inclinent pour boire dans

la coupe. Pleine, le bras le plus vigoureux ne pourroit la soulever qu'avec effort; mais le vieillard la soulève encore sans peine.

La belle captive y a versé un vin délicieux; elle y a mêlé, et le fromage de lait de chèvre réduit en poudre, et la plus pure farine. Ainsi préparé, elle présente aux deux héros le salutaire breuvage. Quand ils ont apaisé la soif qui les tourmente, ils amusent leur loisir par un utile entretien.

Patrocle se présente à l'entrée de la tente. A son aspect, le vieillard se lève, le prend par la main, et l'invite à s'asseoir. Patrocle s'en défend. « Non, sage Nestor, non, lui dit-
» il, je ne puis t'obéir : il est impatient, il est
» l'objet de mes respects et de ma crainte,
» celui qui m'envoie pour savoir de toi quel
» est ce guerrier que tu ramènes blessé. Mais
» je ne le reconnois que trop : je vois Ma-
» chaon. Je cours reporter au fils de Pélée
» cette triste nouvelle. Tu connois son ter-
» rible caractère : innocent, il m'accuseroit
» encore.

» Quoi? s'écrie Nestor, Achille auroit pitié
 » de nos guerriers blessés? Hélas! il ignore
 » combien de malheurs nous accablent. Nos
 » chefs les plus distingués sont couchés sous
 » leurs tentes, percés de traits, et désormais
 » inhabiles aux combats. Le vaillant Diomède
 » blessé; Ulysse, Agamemnon, blessés tous
 » deux; Eurypile, le fer dans la cuisse; et
 » Machaon, que tout-à-l'heure je viens d'ar-
 » racher à ce théâtre sanglant, atteint d'une
 » flèche meurtrière.

» Mais Achille, le généreux Achille.... son
 » cœur est fermé pour la Grèce; cette âme
 » si noble ne connoît plus la pitié. Attend-il
 » que la flamme ennemie, à la vue de nos
 » soldats impuissans, dévore nos vaisseaux,
 » et que nous-mêmes nous tombions l'un sur
 » l'autre égorgés?

» Hélas! je n'ai plus ma force première.
 » Dieux! si j'étois encore au printemps de ma
 » vie! si j'avois cette vigueur qui m'animoit
 » quand une sanglante querelle s'éleva entre
 » nous et les Éléens!

» Il n'étoit point d'habitans de Pylos que
» n'eût outragés l'injustice des Éléens, dans
» un temps où, réduits à un petit nombre,
» nous gémissions dans l'infortune. Hercule
» venoit de nous accabler de sa force et de
» sa puissance, nos citoyens les plus distin-
» gués avoient péri sous ses coups; Nélée,
» lui-même, avoit perdu onze fils, tous d'un
» mérite sans tache; je lui restois seul et der-
» nier espoir de sa vieillesse.

» Les Éléens ne virent nos malheurs que
» pour nous accabler davantage; Nélée aussi
» avoit éprouvé leurs affronts et leurs mé-
» pris. Il avoit envoyé, aux courses d'Élis,
» quatre coursiers, et des chars, pour y dis-
» puter une victoire dont un trépied superbe
» devoit être le prix. Le roi Augée s'empara
» de ses coursiers, et renvoya leur conduc-
» teur seul et désespéré.

» Pour venger nos injures, nous courons
» enlever les troupeaux des Éléens. Itymaon,
» un fils d'Hypérochus, vient pour les dé-
» fendre et nous arracher notre proie; il est

» percé d'un trait lancé par ma main ; il
» tombe ; sa rustique milice fuit dispersée,
» et nous emmenons cinquante troupeaux de
» bœufs, autant de troupeaux de moutons,
» de pourceaux et de chèvres autant, et trois
» fois cinquante cavales, l'orgueil de l'Élide,
» toutes mères, et avec elles un grand nombre
» de jeunes coursiers, l'espoir de ses jeux.

» Tout ce butin entre avec la nuit dans
» Pylos. Nélée, mon père, triomphe de mes
» premiers succès. Au retour de l'aurore,
» des hérauts rassemblent tous ceux que les
» Éléens avoient dépouillés. Mon père, le
» plus outragé de tous, choisit pour sa part
» trois cents bœufs, trois cents moutons et
» leurs pasteurs. Le reste du butin, il or-
» donne qu'il soit partagé entre ses sujets,
» pour les consoler de leurs pertes. Nos chefs
» les plus distingués président au partage, et
» nous offrons des sacrifices aux Dieux.

» Trois jours sont écoulés ; soudain l'Élide
» tout entière s'arme, et court à la vengeance.
» Ses chars, ses soldats inondent nos campa-

» gnes. Avec eux marchent les deux Molions,
» encore enfans, et novices à la guerre.

» Loin d'Alphée, à la frontière de Pylos,
» sur un roc sourcilleux, s'élève la ville de
» Thryoesse; nos ennemis l'assiègent, et brû-
» lent de la détruire. Déjà ils étoient maîtres
» de la plaine; Minerve, au milieu de la nuit,
» vient, du haut de l'Olympe, alarmer nos
» guerriers, et les appelle aux combats. Tous
» s'arment avec ardeur. Mon père me défend
» de marcher avec eux; il m'oppose ma jeu-
» nesse et mon inexpérience; il fait cacher
» mes chevaux; malgré lui, malgré ses pré-
» cautions, je m'échappe, et quoiqu'à pied,
» je me distingue entre nos cavaliers.

» Il est un fleuve appelé le Minyée, qui va
» près d'Aréné se jeter dans la mer. Notre
» cavalerie attend sur ses rives le retour de
» l'aurore; notre infanterie arrive à flots pres-
» sés. De là, au milieu du jour, nous courons
» tous armés aux bords de l'Alphée. Après
» avoir offert des sacrifices à Jupiter, et im-
» molé un taureau à Neptune, au Dieu du

» fleuve un taureau, une génisse à Minerve,
» nous prenons un repas; et toujours cou-
» verts de nos armes, nous reposons sur les
» bords du fleuve.

» Les Éléens pressaient Thryoesse, impa-
» tiens de la renverser. Mais bientôt se montre
» à leurs yeux l'appareil des combats. Dès que
» le soleil a, de ses premiers rayons, éclairé la
» terre, nous volons à l'attaque, en invoquant
» Jupiter et Minerve. Je frappe le premier;
» un des héros de l'Élide, le vaillant Mulus,
» tombe sous mes coups, et ses coursiers sont
» ma conquête. Mulus étoit gendre d'Augée,
» l'époux de la blonde Hécamède, l'aînée de
» ses filles, qui connoissoit toutes les plantes
» que produit la terre, et leurs vertus. Percé
» de mon épée au moment où il fondoit sur
» moi, il tombe; je monte sur son char, et je
» combats à la tête de nos guerriers.

» A l'aspect de leur héros, de leur chef ex-
» pirant, les Éléens fuient éperdus. Je fonde
» sur eux comme une noire tempête. Je prends
» cinquante chars, et sur chacun de ces chars,

» deux guerriers immolés de ma main tombent et mordent la poussière. Les petits-fils d'Actor, les deux Molions, alloient aussi tomber, si Neptune, leur père, ne les eût enlevés aux combats, et cachés dans la profondeur d'un nuage.

» Jupiter se déclare. Sur des monceaux d'armes et de cadavres, nous poursuivons l'ennemi jusqu'aux fertiles plaines de Buprase, aux rives de l'Halèse, aux rochers d'Olénie. Là, rassasiés de carnage, et chargés de dépouilles, Minerve arrête nos guerriers, et les fait retourner en arrière; là, une dernière victime expira sous mes coups.

» De Buprase nos guerriers revolent à Pylos, et tous, dans l'ivresse de nos succès, chantent Jupiter, le plus grand des Dieux, et Nestor, le plus grand des mortels. Tel j'étois au printemps de mes jours; et Achille, le seul Achille, gardera pour lui seul sa stérile valeur. Ah! combien de larmes tardives il donnera à nos guerriers, quand ils ne seront plus !

» O mon fils! souviens-toi quels conseils
» te donnoit Ménétius, quand du fond de la
» Thessalie il t'envoyoit combattre sous Aga-
» memnon! Nous les entendîmes, Ulysse et
» moi; nous fûmes tous deux témoins de ses
» derniers adieux.

» Nous allions dans toute la Grèce armer
» contre Troie la commune vengeance. Nous
» arrivons à la cour de Pélée; nous y trou-
» vons Ménétius, Achille et toi. Le monarque,
» dans la première enceinte de son palais;
» offroit un sacrifice à Jupiter, le maître du
» tonnerre. Une coupe d'or à la main, il ver-
» soit le vin sacré sur les entrailles fumantes
» de la victime. Achille et toi, vous apprê-
» tiez le repas.

» Nous étions debout sous le vestibule.
» Achille nous voit, Achille accourt, nous
» embrasse, nous invite à nous asseoir, et nous
» offre tout ce que nous promettoient de lui
» les droits de l'hospitalité. Le repas achevé,
» je dévoile à vos yeux les projets de la
» Grèce; je vous exhorte, Achille et toi, à

» partager nos travaux et notre gloire. Vous
» brûliez tous deux de voler à la guerre. Pé-
» lée recommandoit à son fils d'être toujours
» le premier dans les champs de l'honneur,
» d'effacer tous ses rivaux. A toi, Ménéti-
» us te disoit : *Mon fils, Achille a sur toi l'a-*
» *vantage de la naissance et de la force :*
» *mais tu es plus âgé que lui. Soutiens-le*
» *par tes conseils; que ton expérience éclaire*
» *et guide sa jeunesse. Il est né vertueux,*
» *il sera docile à ta voix.*

» Ainsi te parloit ton père, et tu oublies ses
» leçons! Va, Patrocle, et du moins aujour-
» d'hui acquitte un devoir si sacré. Rappelle
» au cœur d'Achille les vœux de son père,
» ses devoirs et ses sermens. Qui sait? les
» Dieux seconderont tes efforts, tu fléchiras
» son courage; la voix de l'amitié est si per-
» suasive et si touchante!

» Si un oracle l'effraie, si Thétis, au nom
» de Jupiter, lui a défendu de s'armer, que
» du moins il te permette de combattre avec
» nous; que ses guerriers marchent sous tes

» ordres. Peut-être tu rendras aux Grecs le
» courage et l'espoir. Qu'il te prête son ar-
» mure; les Troyens abusés croiront revoir
» Achille, et fuiront devant toi. Nos guerriers
» ranimeront leurs forces épuisées, et de la
» fuite ils revoleront à la victoire. Frais en-
» core et pleins de vigueur, vous repousserez
» au pied de ses remparts un ennemi acca-
» blé de fatigue. »

Il dit, et son discours échauffe le cœur de Patrocle. Il revole vers Achille. Au quartier d'Ulysse, au lieu où la Justice rend ses oracles, où s'assemblent les Grecs, où s'élèvent les autels des Dieux, Eurypile s'offre à ses regards. Foible, chancelant, ce héros se traînoit à sa tente; la sueur couloit sur son front; un sang noir et livide dégouttoit de sa blessure; mais son courage le soutenoit encore.

Le fils de Ménétiüs s'attendrit à sa vue; les yeux baignés de larmes, il s'écrie : « O mal-
» heureux enfans de la Grèce! faut-il que
» loin de votre patrie, loin de vos amis, sur
» une terre étrangère, vous soyez la pâture

» des chiens et des vautours ! mais dis-moi ,
» cher Eurypile , digne enfant des héros et
» des Dieux , dis-moi , les Grecs pourront-
» ils arrêter la fureur d'Hector ? ou vont-ils
» succomber sous ses coups ?

» Non , Patrocle , lui répond Eurypile ,
» il n'est plus d'espoir pour les Grecs ; nos
» guerriers les plus intrépides gémissent dans
» leurs tentes , sanglans et percés de coups .
» Les Troyens furieux poursuivent le cours
» de leur victoire , et notre armée va cher-
» cher au milieu de nos vaisseaux un der-
» nier asile .

» O Patrocle ! sauve-moi un reste de vie !
» remène-moi sous ma tente ; arrache le trait
» qui me déchire ; avec une onde pure lave
» le sang qui coule de ma plaie ; applique sur
» ma blessure ces remèdes puissans qu'Achille
» t'apprit à connoître , et que jadis lui enseigna
» Chiron , le plus vertueux des Centaures . . .
» Machaon est dans sa tente , et blessé lui-
» même , il a besoin d'un secours étranger .
» Podalire , dans la plaine , soutient encore le
» choc des Troyens .

» Eh ! quel sort sera le nôtre ? s'écrie Patrocle ; Dieux ! quelle ressource dans nos
» malheurs ? Je cours porter au fils de Pélée
» la réponse et les vœux de Nestor.... Mais,
» non, je ne t'abandonnerai point dans cet
» état funeste. » Il dit, et dans ses bras prenant Eurypile, il le conduit à sa tente. Un esclave, qui de loin les aperçoit, étend des peaux de bœuf pour recevoir son maître. Patrocle y couche le guerrier ; à l'aide d'un fer secourable, il dilate la blessure, et en retire la flèche ennemie. Avec l'onde pure il lave le sang qui coule de la cuisse, broie dans ses mains une racine amère, et l'applique sur la plaie. Soudain la douleur fuit, le sang s'arrête, les chairs redeviennent fraîches et vermeilles.

FIN DU ONZIÈME CHANT.

CHANT DOUZIÈME.

TANDIS que sous la tente d'Eurypile , le fils de Ménétiüs lui prodigue les plus tendres soins, les Troyens et les Grecs combattent et s'égorgent. Bientôt le fossé, la muraille, ne pourront plus arrêter les efforts des vainqueurs et la fuite des vaincus. Cette barrière, cette muraille, destinées à défendre la flotte et les trésors qu'elle renferme, les Grecs l'ont élevée sans consulter les Dieux, sans leur offrir d'hécatombe; les Dieux, d'un œil jaloux, ont vu leurs travaux, et la céleste colère en a juré la ruine. Tant que vivra Hector, tant que Achille sera en proie à son ressentiment, tant qu'Ilion bravera les menaces de la Grèce, ce fatal ouvrage subsistera encore. Mais quand la Phrygie aura perdu ses plus intrépides vengeurs, quand les Grecs, échappés aux fureurs des combats, auront, après dix ans, renversé la superbe Troie, et retourneront vainqueurs

dans leur patrie, Apollon et Neptune anéantiront ce monument odieux. Pour le détruire, ils appelleront les fleuves, les torrens qui, du sommet de l'Ida, se précipitent dans l'Hellespont.

A la voix d'Apollon, accourront le Rhésus, l'Heptapore, le Carèse, le Rhodius, le Granique, le Scamandre et le Simoïs, qui roulera dans ses flots les casques, les cuirasses et les cadavres de mille demi-dieux immolés sur ses bords. Arrachées de leur lit, les ondes mugissantes iront, pendant neuf jours, battre la muraille ennemie. Du haut de l'Olympe, Jupiter lui-même épanchera l'urne céleste, et formera sur la terre une mer nouvelle. Neptune, armé de son trident, guidera la fureur des Dieux, et arrachera de leurs fondemens ces pierres, ces rochers, qu'avec tant de peine les Grecs entassèrent sur ses rives. Il effacera jusqu'aux derniers vestiges de leur audace, et recouvrira de ses sables les lieux où jadis s'éleva cet orgueilleux rempart. Enfin, après avoir satisfait sa vengeance, il rendra les fleuves à leurs cours accoutumés. Tel doit

être un jour le destin de cette muraille. En ce moment, le feu des combats l'environne. L'air retentit au loin des cris des vainqueurs et des cris des vaincus. Les tours gémissent, ébranlées sous les coups des Troyens.

Accablés par Jupiter, tremblans devant l'homicide Hector, les Grecs vont chercher un asile au milieu de leurs vaisseaux. Plus impétueux que la foudre, Hector les frappe et les disperse. Tel, au milieu des chasseurs et des chiens, le lion ou le sanglier déploie sa vigueur et sa rage. Un cercle menaçant l'environne, une nuée de dards et de javelots s'épanche sur lui ; mais toujours intrépide, il défie et le fer et la mort ; il tente d'enfoncer cette foule d'ennemis ; autour de lui, devant lui, règnent la terreur et l'effroi. Son courage va chercher le trépas, qui semble l'éviter.

Telle est l'impétueuse ardeur d'Hector. Il court au milieu de ses guerriers, il les excite à franchir le fossé, mais les coursiers s'arrêtent sur le bord, et hennissent, impatiens de l'obstacle qui s'oppose à leur audace. Devant eux s'ouvre un effrayant abîme ; des deux cotés,

une forte palissade ; au milieu , des pieux pointus et menaçans ; les chevaux , les chars ne peuvent ni franchir ni renverser cette épaisse barrière. L'infanterie seule oseroit entreprendre de la forcer. Enfin Polydamas court à Hector. « O fils de Priam ! lui dit-il , » et vous , les héros , les soutiens d'Ilion ! » quelle folle entreprise ! Ici un fossé large » et profond ; des deux côtés , une barrière » impénétrable ; plus loin , une muraille. Eh ! » quand nos coursiers et nos chars auroient » franchi cet abîme , nous ne pourrions , au- » delà , sur un terrain trop étroit , ni nous » mouvoir ni combattre. »

» Mais Jupiter nous seconde ; Jupiter con- » spire contre les Grecs.... Ah ! que ne vois-je , » à l'instant , ce peuple odieux enseveli sur » ces rives , avec sa gloire et ses projets ! » Autant qu'un autre je désire et notre vic- » toire et sa perte. Mais s'ils revenoient sur » nous , si avec nos chars ils nous précipi- » toient dans ce fossé , Troie y périroit tout » entière , il ne resteroit pas un seul de nos » guerriers pour reporter à Ilion cette fatale

» nouvelle. Écoutez mes conseils; descendons
» de nos chars, laissons ici nos coursiers.
» Couverts de nos armes, à l'abri de nos
» boucliers, marchons à l'ennemi; qu'Hector
» nous guide; les Grecs ne pourront soutenir
» notre choc. Les Grecs vont périr, si le sort,
» en ces lieux, a marqué leur chute et notre
» triomphe. »

Il dit; Hector applaudit à ses conseils. Le premier il s'élance à terre. Tous volent après lui. Les coursiers sur le bord du fossé s'arrêtent en ordre rangés. Les guerriers se divisent; cinq phalanges se forment, et leurs masses serrées s'ébranlent à la voix du chef qui les guide. Sous Hector, sous Polydamas, marchera le corps le plus nombreux et le plus intrépide. Tous brûlent de franchir la muraille, et d'aller au milieu de ses vaisseaux égorger l'ennemi. Cébrión est avec eux; il a laissé à un soldat vulgaire et le char et les coursiers d'Hector.

Pâris, Alcathoüs, Agénor commandent à la seconde colonne; Hélénius, Déiphobe, tous deux fils de Priam, guideront la troisième, et

avec eux le vaillant Asius; Asius, fils d'Hyr-tacus, qui des murs d'Arisbe a volé au secours de Troie, sur des coursiers plus rapides que les vents. Sous Énée, fils d'Anchise, se meut la quatrième phalange. Archiloque et Aca-mas, deux fils d'Anténor, tous deux savans dans l'art des combats, commandent avec lui et marchent ses égaux. Les alliés obéissent à Sarpédon. Il a choisi pour le seconder, Glaucus et Astéropée, les plus intrépides des Lyciens; mais lui-même est encore plus vaillant et plus intrépide qu'eux. Ils marchent; leurs boucliers serrés forment devant eux un rempart d'airain; ils fondent sur les Grecs; et ivres d'un noble espoir, déjà ils voient et l'ennemi vaincu, et sa flotte conquise.

Tous les Troyens, tous leurs alliés ont obéi aux conseils de Polydamas. Asius, le seul Asius, n'a voulu abandonner ni ses coursiers ni son char : avec eux il vole à la flotte ennemie. L'insensé! ce char, ces coursiers, dont son orgueil est si jaloux, ne le ramèneront point aux remparts d'Illion, et la Parque, sous le fer d'Idoménée, va terminer sa carrière. Il

vole à la gauche du camp, aux lieux où les Grecs éperdus vont cacher leur terreur et leur fuite. La porte est ouverte; des soldats y veillent pour recevoir les débris échappés à la fureur des Troyens. Ivre du succès qu'il espère, Asius s'y précipite; ses guerriers, avec d'horribles clameurs, se pressent sur ses traces; ils se flattent que la Grèce entière va fuir à leur aspect. Les insensés ! déjà ils croient, au milieu des vaisseaux, saisir leurs victimes tremblantes.

Mais à cette porte, deux héros les attendent, tous deux formés du sang des belliqueux Lapithes : l'un est Polypètes, un fils de Pirithoüs; l'autre Léontée, un rival du Dieu des combats. L'audace sur le front, le fer à la main, ils s'offrent intrépides aux regards d'Asius. Tels, au sommet d'une montagne, s'élèvent deux chênes orgueilleux; des racines profondes les attachent à la terre, leurs têtes immobiles défient les orages et les vents. Tels, sans s'ébranler, les deux héros attendent le fougueux Asius. Il s'avance; derrière lui, Jamène, Oreste, Acamas, Thoon, OEnomaüs,

une foule de guerriers marchent en poussant d'horribles clameurs; leurs boucliers serrés forment un impénétrable rempart.

Dans l'intérieur du camp, les deux Lapithes raniment le courage des Grecs; ils les excitent à combattre pour leur gloire, pour le salut de leurs vaisseaux; mais l'ennemi va franchir la muraille; les Grecs fuient, éperdus et désespérés. Soudain les deux guerriers s'élancent hors du camp, et vont affronter la tempête. Tels, au sein des bois, de farouches sangliers bravent une foule menaçante de chasseurs et de chiens. Ils aiguissent contre les troncs leurs bruyantes défenses; les arbres, les arbustes tombent autour d'eux; la forêt gémit de leurs ravages, jusqu'à ce qu'un coup heureux les frappe et les renverse.

Tels combattoient les deux Lapithes. Les javelots sifflent; leurs boucliers retentissent sous les traits dont on les accable. Mais leur audace se soutient et s'accroît encore. Du haut des tours, les Grecs secondent leurs efforts; un reste d'espoir a ranimé leur courage. Pour

sauver leurs jours, leurs tentes et leurs vaisseaux, ils font pleuvoir sur l'ennemi une grêle de pierres. Le fer et la mort volent dans les airs; le ciel en est obscurci. Telle, et moins épaisse encore, la neige tombe du sein des nues agitées par les vents, et s'entasse sur la terre. Les casques, les boucliers gémissent; leurs sons épouvantables font mugir et les airs et la plaine.

Trompé dans ses projets, furieux, égaré, Asius soupire; il frappe ses genoux; il s'écrie:
« O Jupiter! tes oracles ne sont donc qu'im-
» posture et mensonge! Je m'étois promis
» que les Grecs ne pourroient résister à mes
» coups, qu'ils fuïroient devant moi; et plus
» opiniâtres que l'abeille qui défend son
» asile et ses trésors, plus acharnés que la
» guêpe qui repousse un ennemi prêt à dé-
» truire sa retraite, ces deux guerriers osent
» seuls braver à cette porte et la mort et
» les fers. »

Il dit; Jupiter est sourd à ses injurieuses clameurs. Ses décrets et son cœur réservent

pour Hector la gloire tout entière. L'orage à toutes les portes bat avec la même fureur. Eh ! quel autre qu'un Dieu pourroit chanter tous ces combats ! Autour de la muraille, les pierres volent étincelantes ; l'air est en feu : désespérés, la rage et la douleur dans l'âme, les Grecs défendent leur dernier asile ; mais tous les Dieux, qui les protègent, gémissent de leur impuissance.

Cependant, les deux Lapithes s'élancent au milieu des Troyens. Polypètes, d'un javelot, atteint le casque de Damasus ; le fer perce l'airain qui le couvre, brise les os, s'enfonce dans le crâne ; le malheureux guerrier tombe, écumant encore de fureur et de rage. Pylon et Ormène expirent à ses côtés. L'intrépide Léontée atteint Hippomaque à la ceinture ; l'épée à la main, il fond sur Antiphate, l'égorge au milieu de la foule, et l'étend sanglant sur la poussière. Ménon, Jamène, Oreste, tombent entassés, et confondent ensemble leur sang et leurs derniers soupirs.

Tandis que ces héros arrachent à leurs victimes de sanglantes dépouilles, Hector et

Polydamas entraînent sur leurs pas l'élite des Troyens; tous brûlent de franchir la muraille et d'embraser la flotte ennemie. Mais pendant qu'au bord du fossé ils frémissent impatients, un aigle s'offre à leur gauche, et, par un augure équivoque, vient étonner leur courage. Un dragon monstrueux se débat dans les serres du roi des airs. Palpitant, demi-mort, il se replie et blesse son vainqueur; l'oiseau laisse tomber sa proie au milieu des Troyens, pousse un cri de douleur, et s'envole.

A cet aspect, les guerriers frémissent d'étonnement et d'effroi. Polydamas court à Hector:
« O fils de Priam ! lui dit-il, en vain tu dé-
» daigneras mes conseils; né citoyen, quoique
» dans un rang moins auguste que le tien, je
» dois à ma patrie et ma tête et mon bras; j'ai
» le droit de servir à sa gloire et de contribuer
» à la tienne; je te dirai encore, en ce mo-
» ment, ce que mon zèle m'inspire; n'allons
» point, au milieu de ses vaisseaux, attaquer
» l'ennemi. Si j'en crois mes pressentimens,
» cet aigle, ce serpent, sont un présage de

» notre malheur. L'oiseau de Jupiter s'est vu
 » forcé d'abandonner la proie qu'il destinoit à
 » être la pâture de ses petits. Et nous, si nous
 » franchissons cette muraille, si les Grecs
 » cèdent à nos premiers efforts, bientôt, par
 » un honteux retour, nous serons forcés à
 » nous replier sur nous-mêmes; une foule de
 » nos guerriers expirera sous le fer ennemi,
 » à la vue de ces vaisseaux que nous brûlons
 » de détruire. Voilà sans doute ce que t'an-
 » nonceroit l'augure le mieux instruit des
 » secrets des Dieux, et le plus digne de la
 » confiance des mortels. »

Hector lançant sur lui de sinistres regards:
 « Polydamas, lui dit-il, ton conseil me ré-
 » volte et m'offense; tu pourrois m'en donner
 » un plus utile et plus digne de moi; si ton
 » cœur est d'accord avec ta langue, il faut que
 » les Dieux aient répandu sur toi l'esprit de
 » vertige et d'erreur. Tu veux que j'oublie les
 » promesses de Jupiter, ces promesses, qu'un
 » serment terrible a consacrées; tu veux que
 » le vol d'un oiseau soit mon oracle et mon
 » guide; va, je dédaigne ces chimères de

» l'erreur et de la superstition. Que ton aigle
» vole à droite, à gauche, au couchant, à
» l'aurore; moi, je n'écoute que la voix de
» Jupiter, du Maître souverain des mortels et
» des Dieux; défendre sa patrie, voilà le
» meilleur des augures. Tu crains la guerre
» et ses dangers : va, dussions-nous tous périr
» au milieu de la flotte ennemie, tu es trop
» vil, trop lâche, pour partager notre sort;
» mais si tu fuis, si tes discours entraînent
» quelque autre Troyen sur tes pas, ce fer te
» donnera soudain la mort. »

Il dit, et marche à l'ennemi : ses guerriers, pleins de l'ardeur qu'il leur inspire, volent sur ses traces. Cependant, du sommet de l'Ida, Jupiter déchaîne les tempêtes; un vent impétueux porte sur les vaisseaux des tourbillons de poussière; le Dieu amollit encore le courage des Grecs, et donne à Hector et à ses Troyens l'audace et la victoire. Pleins d'un noble orgueil, et de la faveur du Dieu qui les guide, ils tâchent de rompre la barrière que leur opposent les Grecs : ils arrachent les créneaux; avec des leviers, ils ébranlent la

muraille et les appuis qui soutiennent les tours. Déjà ils croient voir le rempart fléchir et chanceler. Mais les Grecs ne reculent point encore; ils couvrent de leurs boucliers et leurs corps et les créneaux, et font, sur l'ennemi, pleuvoir une grêle de traits.

Les deux Ajax courent d'une tour à l'autre, et allument dans tous les cœurs le feu qui les embrase. « O mes amis ! s'écrient-ils, ô » vous héros de la Grèce, et vous qui, avec un » égal amour pour la gloire, avec moins de » force et de vigueur, vous pouvez tous vous » signaler par d'utiles exploits ! Qu'aucun de » vous n'aille chercher au milieu de nos vais- » seaux une honteuse retraite. Accourez tous, » bravez Hector et ses impuissantes clameurs ; » qu'une noble émulation vous enflamme et » vous soutienne. Ah ! sans doute Jupiter se- » condera nos efforts, et, vainqueurs des en- » nemis, nous les repousserons au pied de » leurs remparts. »

Ainsi les deux Ajax alloient réchauffant le courage de leurs guerriers. Du haut de la

muraille, des pierres pleuvent sur les Troyens; de la main des Troyens, des pierres volent sur la muraille. Le ciel en est obscurci; et la plaine et les tours gémissent sous leur poids. Ainsi, dans la saison des frimas, quand Jupiter a enchaîné les vents, et que les nues s'ouvrent à sa voix, la neige en gros flocons s'épanche sur la terre, blanchit les promontoires et les montagnes, couvre la plaine et les travaux du laboureur, s'étend sur les rivages, et s'abîme dans les flots.

Jamais Hector, jamais les Troyens n'eussent forcé la fatale barrière, si Jupiter n'eût armé contre les Grecs l'audace de son fils. Sarpédon court à la muraille; devant lui s'élève son vaste bouclier, dont l'orbe d'airain, muni de peaux de taureau, est embrassé par des cercles d'or. Deux javelots sont dans sa main, et jettent au loin d'effrayantes clartés. Tel, en proie à une faim dévorante, le lion se précipite du sommet des montagnes, et va, jusque dans leur asile, attaquer des troupeaux. En vain les pasteurs veillent armés, en vain les chiens font une garde assidue; le

monstre foud sur sa proie, la ravit aux yeux de ses défenseurs, ou, blessé d'un trait rapide, il expire sur sa victime. Tel Sarpédon brûle de s'élancer sur la muraille, et de forcer les créneaux qui la défendent : « O Glaucus! » s'écrie-t-il, à quel titre, dans la Lycie, » fûmes-nous toujours assis aux premiers » rangs, toujours les plus distingués dans nos » fêtes? Pourquoi ces honneurs qui nous éga- » loient aux Dieux? Pourquoi ces vastes do- » maines, où, sur les bords du Xante, nous » voyons croître nos bois et jaunir nos mois- » sons? Viens, justifions les hommages et les » respects des mortels. A la tête de nos guer- » riers, affrontons le feu du combat. Qu'en » nous voyant, nos Lyciens puissent se dire : » *Nous n'obéissons point à des rois sans* » *gloire; c'étoit à juste titre que nous leur* » *prodiguions nos richesses. Leur valeur est* » *sans égale; toujours ils volent aux dangers* » *les premiers.* Ah! cher Glaucus, si, loin de » ces funestes bords, nous pouvions échapper » à la vieillesse et au trépas, tu ne me verrojs » point me précipiter au milieu des hasards, » et t'y entraîner avec moi. Mais sous mille

» formes la mort est suspendue sur nos têtes;
» il n'est point de mortel qui puisse se dé-
» rober à ses coups. Allons ou triompher ou
» mourir. »

Il dit; Glaucus s'associe à sa destinée; tous deux ils s'avancent, et leurs Lyciens avec eux. Ménesthée, qui les voit accourir à la tour qu'il défend, frémit à leur aspect. Des yeux il cherche quelqu'un des héros de la Grèce qui puisse détourner l'orage dont il est menacé. Ses regards rencontrent les deux Ajax, rivaux toujours infatigables à la guerre. Il aperçoit Teucer, qui, pour combattre avec eux, est sorti de sa tente : il les appelle en vain; sa voix ne peut se faire entendre : l'air retentit d'horribles clameurs, l'airain mugit, toutes les portes à la fois gémissent sous les coups des Troyens.

Un héraut étoit auprès de lui : « Va, Thoos,
» va, lui dit-il; appelle les Ajax : oui, tous
» deux; l'assaut le plus terrible nous menace.
» voilà les héros de la Lycie, si connus, si
» redoutés dans nos combats. Va : si comme
» nous l'ennemi les attaque et les presse, que

» du moins le généreux fils de Télamon
» vienne, et Teucer avec lui. »

Il dit, et bientôt le héraut est aux lieux où combattent les Ajax : « Illustres vengeurs de
» la Grèce, leur dit-il, le fils de Pétéus vous
» invite à venir, au moins un instant, partager ses travaux. Venez tous deux; un terrible assaut le menace. Les héros de la Lycie, ces guerriers si connus, si redoutés dans nos combats, l'attaquent avec toutes leurs forces et leur fureur. Si, comme lui, l'ennemi vous assiège et vous presse, que du moins le généreux fils de Télamon vienne, et Teucer avec lui. »

Il dit; le vaillant Ajax est prêt à voler sur ses pas : « Reste ici, dit-il au fils d'Oïlée, » reste avec le généreux Lycomède, et tous deux excitez l'ardeur de nos guerriers; moi, je vole à Ménesthée : dans un instant je repousse l'ennemi et je reviens à toi. »

Soudain il part : Teucer l'accompagne; Pandion, derrière lui, porte son arc, son car-

quois et ses flèches. Ils arrivent à la tour que défend Ménésthée; déjà les Grecs succombent; déjà, plus impétueux que la tempête, les chefs des Lyciens ont escaladé les murailles. Le combat se rallume; des cris, des gémissemens retentissent dans les airs.

Ajax immole la première victime; l'ami de Sarpédon, le généreux Épiclès expire sous ses coups. Un bloc de marbre couronnoit le rempart; l'homme le plus robuste qu'ait enfanté notre âge le soulèveroit à peine; Ajax, sans effort, le saisit et le lance; le casque du Lycien est fracassé du coup, le crâne plie, éclate et se brise. Tel qu'un plongeur, le malheureux Épiclès tombe du haut de la tour, et son âme s'envole. Glaucus s'élance sur la muraille: Teucer, d'une flèche, lui perce le bras qu'il livre nu à ses coups. Inhabile aux combats, le héros se rejette au pied du rempart, et dérobe sa retraite aux yeux et aux insultes de l'ennemi.

Sarpédon sent bientôt que Glaucus ne combat plus avec lui. Son cœur en gémit, mais

il redouble encore de fureur et d'audace. Il plonge son épée dans le sein d'Alcmaon, et l'en retire avec effort; le malheureux suit le fer meurtrier; il tombe aux pieds de son vainqueur, et l'air au loin retentit du bruit de sa chute.

D'une main vigoureuse, le héros de la Lycie saisit un des créneaux de la tour; le créneau cède au bras qui l'entraîne; le mur, resté nu et sans défense, livre à Sarpédon et à ses guerriers un large chemin. Ajax et Teucer leur opposent une nouvelle barrière : tous deux à la fois ils menacent ce chef redouté; Teucer, d'une flèche, atteint le lien qui attache sa cuirasse. Mais Jupiter veille sur son fils, et ne permet pas qu'il expire dans le camp des Grecs.

L'épée à la main, Ajax fond sur lui, et frappe son bouclier. La pointe s'y enfonce; le héros fléchit et chancelle : il recule; mais l'espoir du succès l'attache encore à la muraille. Il se tourne vers ses guerriers, et les presse de le suivre : « O Lyciens! s'écrie-t-il, pourquoi

» cette honteuse langueur? Seul, quels que
» soient mes efforts, je ne pourrai qu'avec
» peine vous frayer le passage. Accourez
» tous. Nos forces réunies assureront notre
» victoire.» Il dit; ses guerriers, honteux et
tremblans à sa voix, se pressent autour de lui.
Les Grecs à les repousser s'animent et s'ap-
prêtent. Quel combat! quels efforts! les Ly-
ciens ne peuvent forcer la barrière qui les
arrête; les Grecs ne peuvent faire plier
l'ennemi qui les presse. Tels, la mesure à la
main, les possesseurs de deux champs voisins
luttent vainement l'un contre l'autre, pour
reculer la ligne qui les sépare.

Les casques, les boucliers sont brisés. Frap-
pés par devant, par derrière, Grecs et Lyciens
tombent et meurent confondus. La tour et la
muraille sont inondées du sang des assiégeans
et du sang des assiégés : tous, également in-
trépides, ne connoissent ni la terreur ni la
fuite; la victoire flotte incertaine. Telle, entre
deux poids égaux, une balance hésite sus-
pendue. Enfin Jupiter va couronner la gloire
d'Hector. A la tête des siens, ce héros vole à

la fatale muraille : « Accourez, s'écrie-t-il, ô » généreux Troyens ! escaladez ce rempart, » embrasez ces vaisseaux. » Il dit ; tous se précipitent à sa voix ; tous, la pique à la main, ils s'élancent sur les créneaux.

Non loin de la porte étoit un vaste rocher, qu'aujourd'hui les deux plus robustes mortels, à l'aide de leviers, élèveroient avec peine sur un char. Le héros le saisit, seul et sans effort. Telle, et moins légère encore, est à la main d'un berger la dépouille d'une brebis. Pour soulever cette lourde masse, Jupiter lui a prêté le secours d'un invisible bras. Il marche à la porte : des ais étroitement unis en défendent l'entrée ; les deux battans, fixés sur des gonds d'airain, sont, par une serrure, l'un à l'autre enchaînés ; deux poutres mobiles les contiennent et les arrêtent. Hector approche, s'assure sur ses jambes, et au milieu de la porte lance le bloc meurtrier. Soudain les ais mugissent, les gonds sont brisés, les poutres s'écartent, les deux battans fuient, et le rocher va rouler dans le camp.

Le héros vole après le rocher : telle une

nuit funeste vient, d'une ombre soudaine,
 obscurcir la nature. Des éclairs jaillissent de
 l'acier qui le couvre; deux javelots étincellent
 dans sa main; la flamme pétille dans ses yeux.
 Un Dieu craindrait d'affronter ses regards, et
 ne pourroit arrêter son essor. Il se retourne
 vers ses guerriers; il les appelle; tous volent
 sur ses traces; déjà ils ont franchi la muraille;
 déjà les portes sont brisées. Les Grecs, vers
 leurs vaisseaux, fuient éperdus; partout règne
 la terreur; partout on entend les cris du dés-
 espoir et de la mort.

FIN DU DOUZIÈME CHANT ET DU TOME PREMIER.









